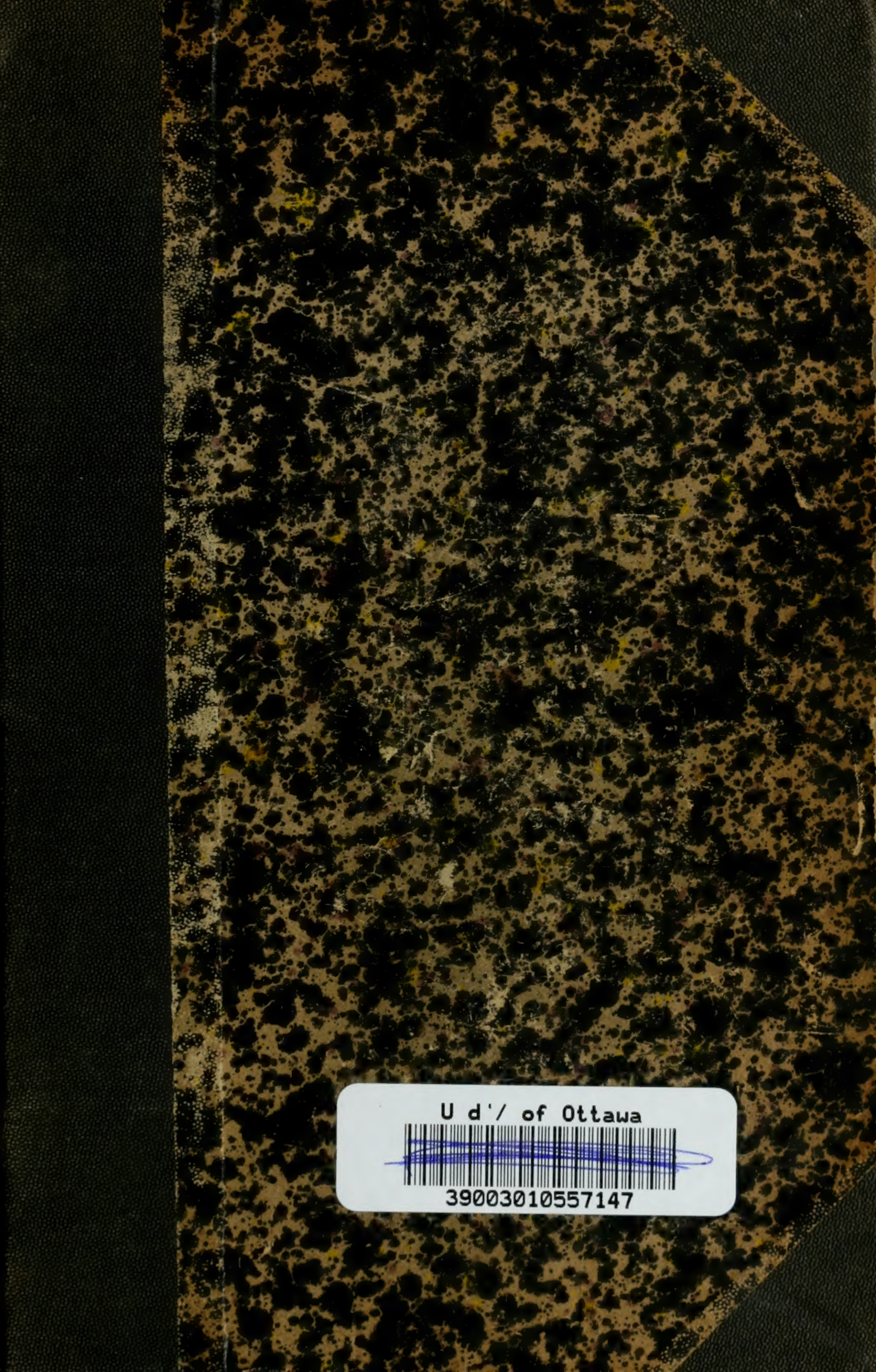

U d'/ of Ottawa
39003010557147


ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

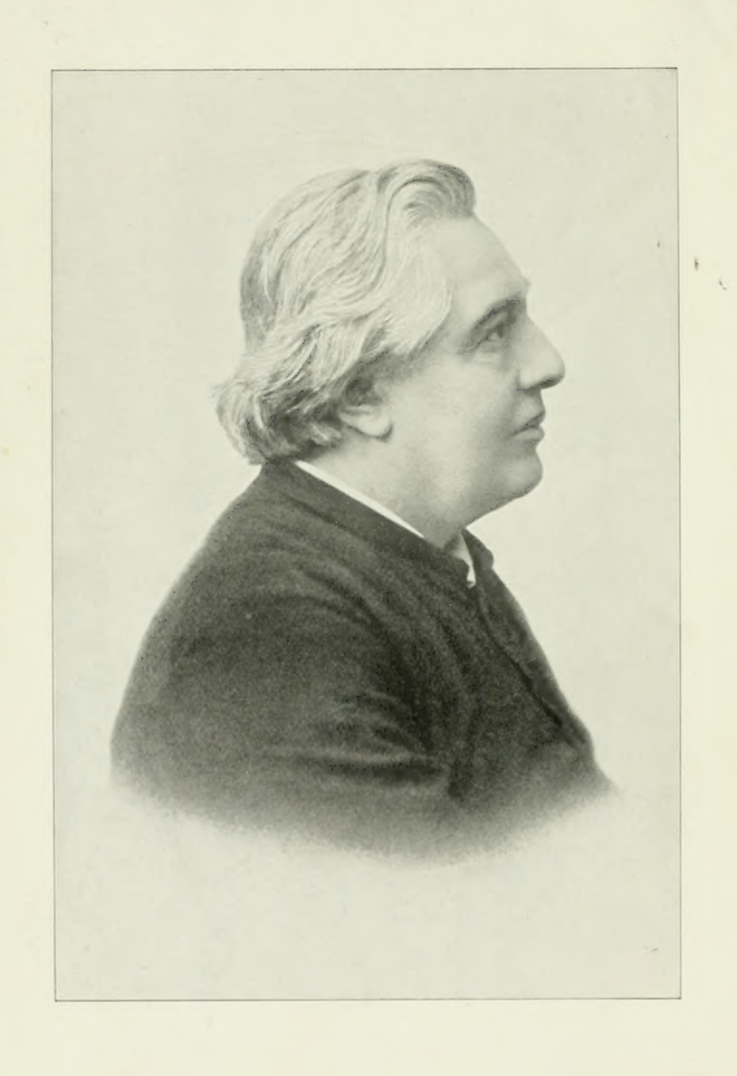


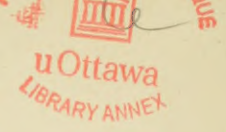


CONFÉRENCES RELIGIEUSES

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/conferencesrelig00tric




uOttawa
LIBRARY ANNEX

Conférences Religieuses

DU

R. P. VAN TRICHT, S. J.




ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITAS
O. M. I.
uOttawa
LIBRARY ANNEX
OTTAVIENSIS

NAMUR
Auguste GODENNE
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
69, rue de l'Ange, 69

IMPRIMATUR

† Th. Lud. Ep. Namurcen.

Namurci, 24 Februari 1900.

BV
4254.2
.T727
1900

Ego Augustus Petit, Praepositus Provincialis Societatis Iesu in Belgio, potestate ad hoc mihi facta ab Admodum Reverendo Patre Ludovico Martin, eiusdem Societatis Praeposito Generali, facultatem concedo, ut opus cui titulus *Conférences Religieuses* a Patre Victor Van Tricht, S. I. conscriptum, et a deputatis censoribus rite recognitum atque approbatum, typis mandetur.

In quorum fidem has litteras manu mea subscriptas et sigillo meo munitas dedi.

Bruxellis, die 1 ianuarii 1900.

Augustus PETIT, S. I.



PRÉFACE

Tous les esprits cultivés, tant à l'étranger qu'en Belgique, ont apprécié les *Causeries* du R. P. Van Tricht.

Dans les dernières années de sa vie, il s'adonna à l'éloquence sacrée.

“ J'allais recueillir le fruit de mon travail, disait-il, se sentant mourir; l'auditoire que j'avais groupé autour de la tribune des conférences, je l'emmenais à l'église au pied de la chaire. „

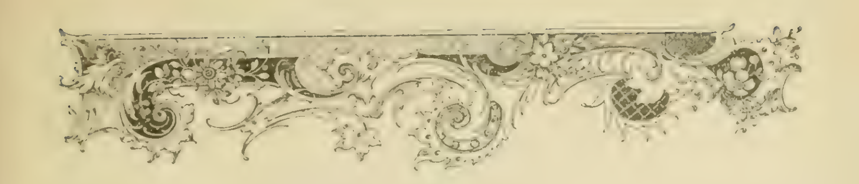
Aucun de ses sermons n'a été imprimé. C'était une cause de regrets pour ceux qui les avaient entendus, émerveillés de la souplesse de ce talent

qui s'élevait sans effort du ton de la causerie aux accents de la grande éloquence.

Ceux qui ont vécu dans l'intimité du conférencier savent avec quel soin étaient rédigés ses manuscrits.

En les publiant, nous croyons servir sa mémoire et consoler ses nombreux amis.

L'Éditeur.



LA DESTINÉE

Si exaltatus fueris ut aquila et si inter sidera posueris nidum tuum, inde detraham te, dicit Dominus.

Vous auriez fait vos nids plus haut que celui de l'aigle, au milieu des étoiles; c'est de là que je vous jetterai à terre, dit le Seigneur.

Paroles du prophète Abdias, v. 4.

Messeigneurs, Messieurs (1),

C'est une tradition de l'Université, et qui remonte bien haut dans son histoire, que vous veniez ici, Messieurs les étudiants, au moment où l'année s'éteint, dans cette pénétrante

(1) Les conférences qui forment cette première série ont été faites aux étudiants de l'Université de Louvain.

mélancolie de toutes les choses qui passent, recueillir vos âmes et entendre parler des choses éternelles, qui ne s'éteignent ni ne passent, mais demeurent!

Il est bon et fortifiant de vous voir, à un âge où les pensées austères semblent prématurées, détacher vos yeux d'ici-bas, où tout vous sourit et vous appelle, et fixer vos regards au-delà de la terre; fermer vos oreilles à tous les bruits du monde et écouter, dans la retraite et le silence de votre cœur, les voix qui viennent du Ciel et de l'Éternité.

Certes, c'est un spectacle auquel la vie ne nous a guère accoutumés. Avez-vous jamais tenté de voir dans votre esprit, d'un grand regard d'ensemble, cette immense fourmillière d'hommes qui constitue l'humanité présente? Voyez-les se remuant sur le globe. Ils vont, viennent, tournent, retournent, s'entrecroisent, s'agitent... ils passent et repassent, courant, courant toujours sous la poussée de je ne sais quelle fièvre qui leur fouette le sang.

Chacun d'eux naît à une heure donnée, fait précipitamment, à l'échevelée, cette série de petits mouvements qui s'appellent la vie, puis meurt; on l'enfouit, un autre vient à sa place, jusqu'à ce qu'on l'enfouisse lui aussi, et la masse remue toujours. Il y a un milliard quatre cent millions d'hommes dans ce fourmillement-là, courant, courant toujours.

Interrogez-les : Demandez-leur ce qu'ils font à s'agiter ainsi... Ils vous répondront que c'est la vie... Et après? Et la fin? Et le but?

Combien vous répondront encore?.. Est-ce qu'ils ont le temps de songer à après?.. Est-ce qu'il ne

faut pas qu'ils tournent et qu'ils retournent... et qu'ils piétinent sur cette petite place où ils sont nés et où ils vont mourir?.. Après?.. pour eux, c'est la fortune de demain, c'est la curée de tout à l'heure, et ils se pressent pour arriver aux grosses parts... Leurs yeux ne vont pas au-delà de ce demain, de ce tout à l'heure, de ces os à ronger, de tout ce qu'ils peuvent, toujours à la manière des fourmis, palper de leurs mains et goûter de leurs lèvres.

La fin, le but?.. En vérité, est-ce qu'ils savent? Ils courent à l'aventure, droit devant eux, flairant au hasard, les chemins où la marche sera plus libre et le sol plus doux... Où ils vont? Est-ce qu'ils savent où ils vont? Ils vont comme vont les feuilles mortes quand le vent secoue les grands bras des arbres, ils vont au hasard jusqu'à l'effondrement final et la chute dans le vide béant de l'inconnu... Ils tombent alors avec le grand cri de l'épouvantement suprême... Ah! mourir, mourir... Est-ce que je devais mourir, moi? En vérité, on dirait qu'ils ne savent pas qu'on doit mourir!

" La terre est désolée d'une grande désolation, dit l'Ecriture, parce qu'il n'y a personne qui médite dans son cœur. „ *Desolatione desolata est omnis terra quia nullus est qui recogitet corde.* (1)

Jeter ainsi à tout hasard dans le tourbillon votre vie, à vous, Messieurs, ne saurait convenir : vous

(1) Jer. XII, 11.

avez trop la conscience de ce qu'elle vaut pour la livrer au caprice des circonstances et de l'heure.

Le rôle que Dieu vous appelle à jouer dans le monde, vous voulez le remplir. La destinée qu'il vous a fixée, vous voulez l'atteindre, sachant bien que non seulement le bonheur, mais que l'honneur est là.

Socrate, au moment de mourir et voyant tomber le jour dont la fin allait marquer l'heure de son supplice, voulut disserter de l'âme et de son éternel avenir : “ Il n'est pas, ô Cébes, disait-il, de travail plus digne du sage qui va bientôt partir, que d'étudier et de connaître ce qu'est ce mystérieux voyage... Que pouvons-nous mieux faire jusqu'au coucher du soleil? „

Vous, Messieurs, vous vous embarquez non point pour la mort, mais pour la vie...

Que pouvez-vous mieux faire que d'étudier la destinée que Dieu vous y a faite? C'est d'elle que je veux vous parler ce soir.

Jeunes gens, Dieu m'est témoin, je n'ai qu'un désir, à cette heure : vous faire du bien et vous servir. Je le prie de m'inspirer les paroles qu'il faut pour toucher vos âmes, donner de la lumière à vos esprits, et à vos volontés de la force et de l'énergie!

Il y a deux aspects à votre destinée ici-bas, Messieurs : l'un tourné vers vous-mêmes, l'autre tourné vers la société et le monde. En vérité, vous avez deux destinées : l'une toute personnelle vous touche et ne s'étend pas en dehors de cette enceinte bénie, mais étroite, qui sera votre foyer;

l'autre, sociale, qui ne vous touche pas, vous seulement, mais qui rayonne de vous sur tout l'univers; par elle vous embrassez le monde. Embrasser le monde c'est votre droit et, si vous avez l'âme fière ce doit être votre ambition. Vous êtes tous appelés à jeter le poids de votre vertu et de vos œuvres dans la balance où se pèse l'avenir des sociétés et des peuples.

Et de cette double destinée naît pour vous un double devoir.

Que si j'interroge un homme, en vous montrant, et que je lui demande qu'ont à faire ces jeunes gens ici, il n'hésitera pas : Ils préparent leur carriere, me répondra-t-il. Un peu plus tard, quand vous aurez conquis vos grades et que vous en serez aux premiers pas de votre vie définitive, il me répondra : Ils se font leur carrière. Dans les deux cas, cet homme a raison : il ne s'est pas trompé un seul instant sur votre destinée actuelle. Préparer votre carrière et plus tard vous faire votre carrière, c'est bien pour l'heure ce que Dieu attend et ce qu'il veut de vous.

Mais ce mot carrière a, sur les lèvres du monde, un sens fort rétréci. Il l'entend à peu près comme faire fortune, et tantôt il dira : " Pauvre diable! il doit se faire sa carrière à la pointe de l'épée „; tantôt, au contraire : " Heureux jeune homme! il n'a pas à travailler, il a devant lui sa carrière toute faite. „ Si bien que ce qu'il veut dire, c'est faire fortune : " Gagner de l'argent, beaucoup d'argent, beaucoup et vite. „ La curée, toujours la curée!..

Oh! que vous seriez à plaindre, et quelle méprisable et vile créature serait l'homme, si sa destinée était si bas! Mais vous l'entendez mieux, vous, Messieurs, et s'il est vrai qu'il vous faut faire fortune, du moins ne concentrez-vous pas votre avenir sur cette visée terre à terre... Vous êtes de race trop fière pour vous traîner dans ces plaines basses et pour vous résigner à dire : Ma place est ici, dans cette poussière et dans cette boue. Non, non, vous rêvez mieux... Préparer votre carrière, pour vous, c'est enrichir non pas votre corps seulement mais votre âme, c'est amasser dans votre intelligence ces trésors immatériels de la science et de la lumière, c'est dresser votre volonté aux grandes énergies et aux audaces valeureuses, c'est devenir homme, en un mot, *vir* dans toute l'extension de cette appellation magnifique... homme par l'esprit d'où viennent toutes les illuminations, homme par la volonté d'où viennent tous les courages. Voilà ce que vous entendez, vous, voilà ce que vous voulez, afin que, l'heure venue, à ceux qui ont espoir en vous et vous attendent, vous puissiez crier : Me voici, je suis prêt.

Ah! Messieurs, ne vous y trompez pas; préparer votre carrière dans ce sens agrandi, c'est un travail. C'est un dur et rude travail, et d'autant plus rude et plus dur qu'il s'exerce contre vous-même. Il revient à vous faire tous les jours meilleurs. Or, la pente de notre pauvre nature n'est pas à nous faire tous les jours meilleurs, mais à nous faire tous les jours pires; elle n'est pas à monter,

elle est à descendre. Il vous faudra tous les jours vous vaincre, tous les jours vous combattre et, s'il m'est permis d'ainsi parler, vous remonter tous les jours comme une machine, dont tous les jours le ressort se détend et se relâche.

Sommes-nous prêts à cette tâche?

Je voudrais pouvoir vous répondre oui; mais la vérité me presse, non!

Non, vous n'êtes pas prêts, jeunes gens, hélas! pas plus que nous, vieillards, nous ne le sommes, car c'est le sort de tous les pauvres humains.

Nous ne sommes pas prêts, parce que nous n'avons pas sur le devoir ces clartés pénétrantes et sereines d'une âme qu'aucune tempête ne trouble et qu'aucun orage n'obscurcit.

Nous ne sommes pas prêts, parce que nous avons, collée à nos flancs et enracinée dans nos chairs, une terrible ennemie, la passion.

Nous ne sommes pas prêts, parce que nous sommes faibles!

De la passion, du devoir, de notre faiblesse et de la divine force qui doit nous soutenir, je vous parlerai les jours qui vont suivre.

Étendons-nous aujourd'hui, s'il vous plaît, sur la considération de votre destinée.

Vous faire chaque jour meilleurs, il le faut donc.

Il le faut, non pas pour aujourd'hui seulement, mais il le faudra tout le long de votre vie.

Il le faudra non seulement pour vous, mais pour ceux qui vous entoureront; il le faudra, pour les âmes que l'amour et le sang auront liées à votre

âme et que vous aurez mission d'élever elles aussi de jour en jour, et de faire de jour en jour meilleures.

Vous vous souvenez d'un très beau mot d'un empereur romain... *Diem perdidi!* Au soir de vos journées, quand la nuit aura fait tomber sur la terre le grand silence des ombres, recueillez-vous et devant Dieu regardez votre âme... Si elle porte le glorieux reflet d'une victoire sur vous-même, d'un pas fait en avant, réjouissez-vous! Mais, si durant ce jour qui meurt au présent et dans le passé s'engouffre, vous n'avez pas su vous vaincre, si, même sans reculer, vous êtes resté sur place, si, même sans tomber, vous n'avez pas élevé plus haut votre cœur... ah! mon frère! vous avez perdu votre journée, et vous pouvez redire le mot de Titus : *Diem perdidi, diem perdidi!*

Messieurs, l'univers est beau! Belle est la nature dans la fécondité de son sein, dans l'harmonie de ses lois, dans la majesté inviolable de son cours... Belle est l'immensité des espaces où se balancent, comme des navires, les astres que la main de Dieu y sema au premier jour... Mais je ne connais pas de plus beau spectacle que l'homme, prenant son âme dans ses deux mains et, l'œil fixé sur Dieu, la pliant à la vertu, la façonnant à la justice, comme on façonne un marbre à la beauté.

Cela, c'est l'homme montant, montant toujours vers cet idéal de la perfection humaine, si voisine de Dieu que Dieu peut lui servir de type et de modèle.

Votre destinée, jeunes gens, la voilà. Plus haut dans la lumière de vos intelligences, plus haut dans la vaillance et dans la force de vos volontés, plus haut dans la justice et dans la vertu! (1)

*
* *

Je viens de vous dire votre destinée personnelle : vous faire meilleurs de jour en jour.

Votre destinée sociale est de faire de jour en jour meilleure la société où Dieu vous a fait vivre. Sans doute l'appoint de votre perfection personnelle ajoute à la sienne et l'agrandit; mais cela ne suffit point, il faut que par votre travail, par votre influence, par vos exemples et par votre apostolat, vous la poussiez, elle aussi, à monter toujours et à se perfectionner sans cesse. Et bien que ce travail nouveau soit le devoir de tous, je dirais volontiers qu'il est le devoir particulier de ceux que la Providence a faits riches, qu'elle a comblés à l'avance du don de cette fortune, pour laquelle il faut bien que les autres travaillent puisqu'elle est une des nécessités de la vie et qui leur dévore,

(1) Plus haut, toujours plus haut, vers ces hauteurs sereines
Où les bruits de la terre, où le chant des sirènes,
Où les doutes railleurs ne nous parviennent plus!
Plus haut dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut dans les combats dont le Ciel est l'enjeu,
Plus haut dans vos amours; montez, montez encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu.

(LAPRADE.)

hélas! la bonne part de leur temps et de leur énergie.

Ah! Messieurs les riches, Dieu vous a fait un sort charmant en ce monde. Pas un seul souci n'est venu troubler votre enfance. Vos mères, devant vos berceaux, songeant à l'avenir, n'ont jamais ni tremblé ni pleuré; il n'y avait pas de joie qui ne fût faite pour vous, pas de douceur qui ne se tint prête à accourir à vos cris. Et quand on nous grondait nous, sur nos paresses juvéniles, sur nos nonchalances étourdies, quand nous faisions dans les larmes de très sincères repentirs, on n'avait garde de faire pleurer vos yeux, on détournait la tête et, avec un dédaigneux mouvement d'épaules, à vos maîtres confondus l'on disait : " Bah! il n'aura jamais besoin de cela! „ Cela, c'était le travail, le travail dur et rude, le travail parce qu'il faut vivre, le travail parce que la nécessité est là qui aiguillonne et tire au mors et à la chaîne.

Et comme votre enfance fut votre jeunesse... Quand avez-vous pleuré?

Et ainsi sera votre entrée dans la grande vie... Toutes les portes s'ouvriront devant vous... elles s'ouvrent toujours, toujours devant la richesse.

Et peut-être Dieu ne vous a-t-il pas donné que cela : peut-être vous a-t-il donné l'auréole d'un grand nom et le sang des vieilles races. Je sais bien que nous vivons en un siècle très démocratique où l'on aime à crier fort haut que la noblesse n'est rien. Mais les mœurs ne vont pas aussi vite

que les lois, et le prêcheur le plus convaincu de l'égalité humaine a une manière de dire " Monsieur le comte „ et " Monsieur le marquis „, qu'il ne met pas à dire " Bourgeois „ ou " Citoyen „.

On cite un mot jeté à la figure du Czar : " Vive la Pologne, Monsieur. „ Il ne manque pas de fierté ni de caractère, mais je ne puis m'empêcher de croire que si l'empereur et ce chaud ami de la Pologne s'étaient rencontrés, non pas devant la foule assemblée, mais dans quelque salon discret, je crois que le " Monsieur „ se serait transformé très doucement en " Sire „.

L'homme est ainsi fait, Messieurs, qu'en dépit de tous les nivellements politiques, il drape encore les vieux noms glorieux dans d'inoubliables respects.

Préjugé, dira-t-on, atavisme intellectuel, vieux débris vermoulus de traditions mortes, soit! mais au fait pourtant.

Ah! Messieurs, si vous vouliez, vous seriez partout à la tête. Certes, on ne porterait plus vos livrées, mais volontiers on se rangerait sous vos bannières.

Que si, à la richesse et au sang, Dieu ajoute encore ce don supérieur et fin, cette aristocratie de l'âme, qui est l'intelligence et le cœur, en vérité, ne vous a-t-il pas comblés?

Mais pourquoi tout cela, pourquoi faire?.. Laissez-moi me répéter : pourquoi faire, tant de biens, pourquoi?

Croyez-vous que ce fut sans dessein que Dieu vous fit riches et que sans dessein il vous donna

la noblesse du sang, du cœur et de la pensée? Non, n'est-ce pas? Alors, pourquoi?

Croyez-vous que ce fut pour votre jouissance à vous, et pour combler votre petite destinée personnelle? Hé! Messieurs, Dieu ne s'arrête pas à des visées aussi mesquines. Si grands que vous soyez, vous n'êtes rien devant ses yeux... un grain de sable devant la masse des mondes... Qu'est-ce que c'est qu'un homme devant l'humanité?

Mais si ce n'est pas pour vous que Dieu vous a fait ces grands dons, c'est donc pour les autres, c'est pour la société, c'est pour cette société divine surtout qui s'appelle l'Église. C'est pour que vous aidiez vos frères dans leur travail, pour que vous les souteniez dans leur marche et que n'ayant pas souci des choses matérielles, n'ayant rien à demander au présent, rien à craindre de l'avenir, vous puissiez vous consacrer tout entier, corps et âme, sang et vie, à servir vos frères.

Voilà pourquoi. Voilà le but de vos vies, voilà le plan divin et la mesure sur laquelle Dieu vous jugera. C'est là ce que vous avez à faire et vous n'avez que cela à faire! C'est là votre destinée!

La meilleure part de ma vie a été donnée aux jeunes gens. En les voyant grandir sous mes yeux, que de fois j'ai songé au rôle que plus tard ils joueraient dans le monde... On aime toujours à percer l'avenir, et je me figurais voir au loin se dérouler leur destinée. Que de fois j'ai espéré de grandes choses, et après... quel triste aboutissement!

Grâce, talent, santé, fortune, vaillance, ils avaient

tout et tout cela allait se perdre et s'engouffrer dans l'abîme des frivolités du monde.

Après dix ans, rencontrant quelqu'un de leurs compagnons d'études ou de cours, mon cœur se précipitait :

“ Et un tel, que fait-il? „

Et sombre comme un glas tombait la réponse : “ Rien! „ Ou parfois : “ Il vient de se battre en duel, affaire de femmes, „ — ou encore : “ Il vient de se faire disqualifier aux courses, „ — ou encore : “ Il y a deux jours, il perdait vingt mille francs en une soirée, „ — ou encore : “ Il est allé chasser le tigre aux Indes. „

Ah! Messieurs! Ah! Messieurs, que cela est navrant. Est-ce donc pour cela que Dieu les avait faits? Ces grandeurs il les brise, ces vieilles maisons qui avaient défié les siècles il les fait s'effondrer dans la poussière, ces vieilles races qui semblaient enracinées dans l'histoire il les balaie dans la tempête.

Pourquoi? Pourquoi?

Mais ne savez-vous donc pas que c'est dit tout au long dans l'Écriture : *Auferetur factio lasciviencium.* (1) Cette faction des fainéants, je l'arracherai de la terre.

Ah! jeunes gens, laissez-moi vous le dire parceque mon cœur déborde : le travail est votre destinée et votre loi, comme il est la destinée et la loi de

(1) Amos, VI, 7.

toute créature humaine. Nul n'est mis ici-bas pour jouir seulement. A tous, il a été dit : " *In sudore vultus tui vesceris pane.* „ (1) — " Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front. „. Et si ce pain-là vous est donné tout à fait et que votre travail n'a pas à le gagner, tournez-le donc tout entier vers vos frères, vers la société, vers l'Eglise. Ayez souci de votre devoir, travaillez, travaillez, ne vous laissez pas envahir par la rongeante lèpre des fainéantises. Ayez souci de votre honneur! ne jetez pas au vent du monde toutes les vaillances et toutes les générosités de vos âmes. Travaillez, travaillez pour qu'il reste de vous autre chose qu'une poussière méprisée et que sur vos tombes on puisse graver ces mots glorieux : " Il fut fidèle à sa destinée. „

Sur vos tombes!.. N'ai-je pas dit sur vos tombes? Oui, jeunes gens, car il vous reste à mourir!..

Vous auriez fait vos nids plus haut que celui de l'aigle, au milieu des étoiles... c'est de là que je vous jetterai à terre, dit le Seigneur. — " *Si exaltatus fueris ut aquila et si inter sidera posueris nidum tuum, inde detraham te, dicit Dominus.* „

Si hautes et si glorieuses que soient vos destinées de la terre, c'est là leur aboutissant.

C'est là, en effet, la mort. Après vient le dernier acte de Pascal : " On jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais! „

(1) Gen. III, 19.

Messieurs, je n'ai pas la moindre intention de faire dans vos âmes des terreurs inutiles. Il est évident que, vaillants comme vous l'êtes, la probabilité de votre mort n'est pas pour demain. Si je vous mettais sous les yeux, en l'assombrissant à loisir, le tableau de votre mort à vous, pour demain, pour cette nuit, ici-même, vous seriez en droit de me répondre : “ Ce que vous me dites là est possible assurément, mais toutes les chances sont contre. „ Et vous auriez raison.

Mais où vous n'objecterez pas, je pense, c'est quand je me borne à affirmer qu'un jour — je ne sais lequel — vous ne le savez pas davantage, Dieu seul le sait — vous mourrez! Eh bien, je n'irai pas au-delà. Vous mourrez! La fin de votre destinée, c'est cela, la mort!

La mort, Messieurs, quel mystère! De quelque côté qu'on la contemple et qu'on la médite, quel mystère!

Ce corps, si vaillant tantôt, si souple et si fort, où un sang si beau coulait dans de si belles veines... une masse inerte maintenant, glacée, roide... et qui fait peur!

Cette âme qui tantôt brillait dans la flamme des yeux et chantait dans cette incomparable musique de la parole humaine; cette âme qui se trahissait dans le geste et dans l'accent, qui concevait si vive les pensées et les désirs, qui aimait si chaudement, et si généreusement se dévouait, qu'est-elle devenue?.. Où s'en est-elle allée?..

Rien ne reste, rien ne reste de ce mort que

nous avons connu, que nous avons aimé, qui cheminait avec nous dans les routes de la vie, rien ne reste que cette boue ici... et dans l'au-delà, pour nous... l'invisible!.. l'invisible!.. à jamais! C'est fini de lui!.. à jamais fini.

Et voyez donc, quelle dérision!

Sa vie s'était usée au travail et l'heure était venue où la fortune lui avait souri... Il était riche... A quoi bon? Il est parti sans rien. La gloire lui était venue, brillante et sonore, elle avait mis son nom sur toutes les lèvres... A quoi bon, maintenant?.. Son œil ne voit plus, son oreille n'entend plus, son cerveau ne frémit plus!

Il avait autour de lui des cœurs qui l'aimaient et qui lui versaient à flots le bonheur dans leur amour et dans leur tendresse... A quoi bon, maintenant? Il a dû les laisser là tous ces aimés, et que font leur désespoir et leurs larmes à ce cœur flasque et froid du mort, qui ne bat plus, qui ne brûle plus?

De tout ce qui a fait le travail, l'ambition, le rêve et le bonheur de sa vie, il ne lui reste rien. Il s'en va le pauvre mort, suivant le mot de l'Ecriture, il s'en va se coucher nu dans son tombeau, comme il était sorti nu du sein de sa mère : *Sicut egressus est nudus de utero matris suæ, sic revertetur,* et de tout son travail il ne lui restera rien : *et nihil auferet secum de labore suo.* (1)

(1) Eccl. V, 14.

Son œuvre est finie, sa destinée est close, sa vie est consommée!.. Ah! c'est donc vrai que tout ce qui nous entoure ici-bas, richesse, fortune, gloire, science, beauté, amour, tout cet appareil sollicitant du monde, et même ce pauvre corps qui va mourir et tout cet univers des choses créées, n'étaient que des outils à jeter là, l'œuvre finie, les pions de cette grande partie d'échecs où nous jouons l'éternité et que nous laisserons sur la table, quand le sinistre cavalier pâle de l'Apocalypse " *pallida mors* „ viendra nous crier l'échec et mat de la fin... Et c'est à ces instruments-là, c'est à ces rois, à ces reines et à ces pions d'ivoire que nous attachons notre cœur!.. O folie humaine!

Car enfin, Messieurs, même si tout était fini, alors ne serait-il pas insensé d'attacher son âme cette âme qui a faim et soif d'immortalité, à toutes ces choses qui fatalement nous échappent?

Et tout n'est pas fini! Voilà l'heure de la justice.

Qu'avez-vous fait pour moi, votre Dieu?

Qu'avez-vous fait pour vous, pour votre âme?

Qu'avez-vous fait pour les vôtres, pour votre famille, pour ceux dont je vous avais confié la vie?

Qu'avez-vous fait pour vos frères, les autres hommes?

Qu'avez-vous fait pour la société?

Qu'avez-vous fait pour vos frères, les chrétiens?

Qu'avez-vous fait pour mon Eglise?

O mes amis! que cette mort est donc redoutable!

Hélas! hélas! je comprends qu'à sa pensée frémissent toutes les fibres de notre cœur; et dans

l'horreur qu'elle nous inspire, nous la repoussons, nous la repoussons plus loin, là-bas, tout là-bas dans les brouillards et dans les brumes pour ne plus la voir, comme si ne la voyant plus nous y échapperions. Tels, ces gros oiseaux stupides, qui voyant le danger qui les touche, se cachent la tête sous l'aile et après restent en place sur leurs grandes jambes, convaincus que maintenant les voilà sauvés. N'est-ce pas une nouvelle folie?

Ah! Messieurs, nous ne sommes plus des enfants et la peur des cauchemars n'est plus là qui nous arrête; regardons bien les choses en face. Je mourrai, vous mourrez! C'est là que fatalement, nécessairement, tôt ou tard vont se briser nos destinées, mourir!

Et après viendra le terrible interrogatoire. *Et post mortem, judicium!*

Ce que vous aurez à répondre plus tard vous l'ignorez, Messieurs; mais ce que vous auriez à répondre aujourd'hui vous le savez dans vos âmes : interrogez-vous! Etes-vous prêts à mourir?

Et n'oubliez pas que sur vous pèsera alors la pierre de l'irréparable, et que la justice est éternelle comme Dieu!

Je voudrais, en terminant cet entretien, vous rappeler le souvenir et vous donner le modèle d'un jeune homme qui, il y a quelques années à peine, s'agenouillait comme vous ici devant ces mêmes autels.

Sa destinée, sa carrière, c'était le droit. Il s'y était préparé par des études d'humanités parfaites. Exceptionnellement intelligent, travailleur sérieux, on

disait de lui que c'était un esprit hors ligne. On disait mieux, car son âme était restée pure, et l'incomparable reflet de son innocence charmait plus dans son sourire que toute la flamme de son esprit dans ses yeux.

Il aborda la redoutable épreuve des libertés universitaires.

Il fut sans tache.

Aimé de ses camarades, parce qu'il était bon; estimé de ses maîtres, parce qu'il était fidèle au travail et ouvert à l'idée; respecté de tous, parce qu'il avait les énergies de la volonté et la fierté des convictions; même les mauvais lui pardonnaient d'être bon, et tout bas, aux heures du remords, l'enviaient dans la paix de sa conscience et la force de sa vertu.

Vous lui fîtes les deux plus grands honneurs qu'il pût rencontrer parmi vous : il fut à la fois préfet de la Congrégation de la Sainte-Vierge et président de votre Société Générale.

Après il dut faire choix d'un prétoire. Ce fut un défi! Il choisit la grande ville, la ville encombrée, lui l'inconnu là-bas... et il l'aborda tout de front, droit, fier, confiant en son étoile.

" Qu'est-ce que c'est que ce jeune étranger? „ se demandait-on surpris; car, ainsi qu'autrefois dans les sociétés d'Athènes et de Rome, la grande ville avait pour l'étranger de secrètes et persistantes défiances. Mais combien vite on allait à lui, combien vite on lui tendait la main, et, étonné de se sentir incliné sitôt à aimer, combien vite on l'aimait.

Au succès du barreau se joignirent les succès des salons.

Et l'on vit cette chose rare... les mères assaillir ce pauvre comme d'ordinaire on assaille les riches, et jeter leurs rets sous ses pas comme on n'en jette d'habitude que sous les pas d'un héritier de gros patrimoines.

Pouvant choisir, il fit son choix.

Or, quelques jours avant les fiançailles, il s'en revenait joyeux, rêvant d'avenir. Il sauta sur la plate-forme d'une voiture publique, serra la main à un ami et tandis qu'ils devisaient ensemble, il continuait à voir dans la fumée de sa cigarette tourbillonner ses beaux rêves. Ah! qu'il est bon de vivre à vingt-cinq ans, quand on aime et que tout sourit! Ah! qu'il est bon de vivre quand on se sent aimé et que l'avenir est plein d'espérance!.. Et longtemps ils parlaient bonheur et destinée.

“ Adieu! dit-il à son ami, me voici arrivé „ et il sauta...

Un horrible cri sortit de la voiture : les femmes se couvraient les yeux, défaillantes; les hommes se précipitèrent pâles et tremblants... Ah! le pauvre!.. il était tombé, et grinçante, sur le rail de fer, la roue d'acier lui avait broyé la jambe. Il était là, inerte, et la lourde machine s'en allait rapide avec du sang qui tournait dessous.

On accourut, on voulut le relever, il ne put tenir debout. Alors on le recoucha sur le trottoir en attendant que vînt la civière. Il ouvrit les yeux et, apercevant son ami qui lui soutenait la tête :

" Ah! lui dit-il, avec un accent d'infinie tristesse... Ah! ma destinée! „

On le transporta à l'hôpital et quelques heures après, au dessous du genou, on lui coupa la jambe. Le mal s'envenima... Trois jours après, réconforté pour le grand passage par la visite de son Dieu, la tête reposée sur l'épaule de sa mère, il mourait.

Sa destinée était close.

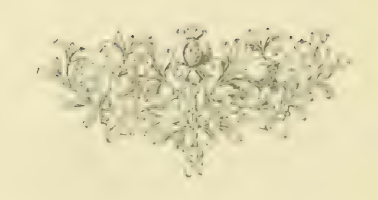
Dieu fit à son pauvre corps d'inoubliables funérailles.

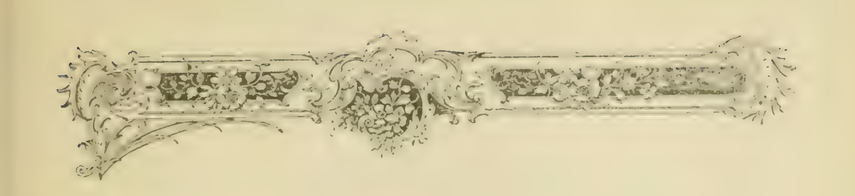
C'était fête dans l'Eglise : la fête de l'Ascension du Maître. Dans la petite chapelle de l'hôpital, le corps reposait. Sur le poêle noir brodé d'or une grande couronne était jetée, toute blanche. Il y avait des fleurs à l'autel, comme aux grands jours des bouquets de fleurs blanches et virginales. L'orgue ne pleurait pas la triste mélopée des morts : il chantait l'hymne joyeux des triomphants. Tout en blanc, les prêtres priaient. Ecoutez donc ce qu'ils disaient à la foule qui pleurait autour du cercueil : " *Quid admiramini adspicientes in cælum?* „ Pourquoi vous étonnez-vous en regardant le Ciel? " *Quemadmodum vidistis ascendentem in cælum ita veniet.* „ De même que vous l'avez vu partir vous le verrez revenant à vous.

Et du haut de l'humble tribune, les Sœurs, sous leurs voiles blancs, répondaient : " *Alleluia... Credo resurrectionem mortuorum et vitam venturi sæculi... Alleluia.* „ Oui, oui, je crois, je crois, je crois à la résurrection des morts, je crois à la survivance de ceux qui sont partis, je crois qu'ils nous attendent

les disparus d'ici-bas, je crois à la bienheureuse vie du siècle à venir... de ce siècle éternel où dans la justice de Dieu s'achèveront nos immortelles destinées.

Ainsi soit-il!





LE DEVOIR

Viriliter agite in lege, quia in ipsa gloriosi eritis.

Faites virilement votre devoir : c'est là qu'est votre gloire.

(I Mach. II, 64.)

Messeigneurs, Messieurs,

Je lis au premier livre des Machabées que le vieux Mathathias, voyant approcher le jour de mourir : " *Appropinquaverunt dies Mathathiæ moriendi,* „ (1) rassembla ses fils et leur dit : Voici les temps où l'orgueil triomphe, où le châtiment tombe sur nous, les jours de ruines et

(1) I Mach. II, 49.

de colère... Ne vous découragez pas, mes fils, mais soyez fidèles à la loi et donnez vos âmes s'il le faut pour la foi de vos Pères : " *date animas vestras pro testamento patrum vestrorum.* „ (1) Ne redoutez rien des vains discours que vous font les pécheurs... ils sont bien haut aujourd'hui... demain, vous ne les verrez plus... ils seront tombés en poussière et leurs desseins, comme une fumée, se seront évanouis.

Vous, ô mes fils, ayez des âmes fortes, faites virilement votre devoir, car c'est là qu'est votre gloire!

Il les bénit, dit l'Ecriture, et il fut déposé près de ses pères " *et appositus est ad patres suos* „ (2).

Notre époque n'est pas sans analogie avec celle où mourait ce valeureux vieillard.

Alexandre le Grand venait de s'éteindre; de ses successeurs était née la race pécheresse " *Radix peccatrix* „. (3) Antiochus s'était emparé de Jérusalem et avait dévasté le temple : il avait édicté dans la ville sainte des lois d'idolâtrie... et beaucoup d'entre les Juifs avaient courbé le front, prêté les mains aux chaines et consenti à la servitude : ils sacrifiaient aux faux dieux, ils violaient le sabbat, ils foulaient sous leurs pieds les vieux souvenirs de leurs peres et les lois de la patrie. Plus de temple, plus d'autel, plus d'holocaustes ni de sacrifices!

(1) I Mach. II, 50.
(2) I Mach. II, 69.
(3) I Mach. I, 11.

Mais le triomphe de l'orgueil, le jour du châtiment, de la colère et de la ruine.

Messieurs, dans la perpétuelle lutte entre le monde et notre Dieu, il pourrait sembler aussi que notre grand Dieu, pour l'heure, a le dessous. N'entendez-vous pas dire à chaque instant que c'en est fait de nos dogmes et de nos croyances?.. N'avez-vous jamais vu avec quel dédain on nous regarde, on nous persiffle, nous qui gardons dans nos cœurs la foi divine?

Hélas! et qu'est devenue la loi?.. S'occupe-t-on encore d'elle dans le monde?.. A-t-on encore souci d'elle dans le monde?.. La loi... mais on semble dire que c'est bon aux naïfs et aux vieilles femmes de se gêner pour si peu... et l'on vit à sa guise, allant où le vent souffle pour l'heure présente, ballotté par les vagues folles de l'instinct, comme un navire désemparé par la tempête... Et l'on est satisfait de cette vie-là, on la trouve charmante, on dit que c'est la vraie vie, et ce troupeau des âmes sans force et des cœurs débiles qui court, cravaché par l'instinct, poussé dans le dos par l'aiguillon de toutes les concupiscences humaines, sourit, trouve que c'est beau de courir ainsi, l'acier dans les reins et le fouet cinglant sur les épaules, et il se glorifie et il se pavane!

Ah! je comprends que le vieux mourant du livre des Machabées ait frémi dans son âme et qu'il ait crié à ses fils : " Vous, du moins, soyez des hommes et, virilement, faites votre devoir! Vous du moins, soyez fidèles aux vieilles lois de la Patrie! „

Et moi aussi je vous crie : vous du moins soyez fidèles, fidèles jusqu'au bout, jusqu'au sang s'il faut, aux lois de votre Dieu, aux lois de votre grande et divine patrie qui est l'Eglise.

Le devoir... tout le devoir! La loi... toute la loi; car l'honneur et la gloire sont là, et en dehors, ah! vous aurez beau faire, vous ne rencontrerez que la honte et le mépris!

L'Evangile raconte qu'un jeune homme, un jour, se trouvant sur les pas du Sauveur, s'approcha de lui et lui demanda : " Maître, quel bien dois-je faire pour arriver à la vie éternelle? „ (1)

" Si vous voulez entrer dans la vie, lui répondit le Christ, gardez les commandements. „

" Quels commandements, Maître? „

Et le Christ, résumant les vieilles tables de la loi données autrefois à Moïse, lui dit : " Vous ne volerez pas, vous ne tuerez pas, vous ne serez pas adultère, vous ne rendrez pas faux témoignage, vous honorerez votre père et votre mère... „ Toute la formule du devoir personnel était là, dans le vieux décalogue du Sinaï.

Il y a dix-huit siècles de cela, Messieurs, et aujourd'hui encore, arrêtez le long des chemins un pauvre petit enfant de la campagne et demandez lui : " Mon fils, que faut-il faire pour arriver à la vie éternelle? „ Il vous répondra presque dans les même termes : " Observer les commandements

(1) MATT. XIX, 16-20.

de Dieu et les commandements de son Eglise, et remplir les devoirs de son état. „ C'est le devoir.

Dans l'intervalle les peuples ont passé, cheminant par les routes, fondant les villes et les villages, établissant et renversant les Etats dans ces perpétuels désastres et ces perpétuels recommencements qui sont leur vie. Une école d'économie sociale, toute contemporaine, a interrogé ces peuples; elle a étudié leur histoire, sondé leurs mœurs, scruté leur vie; elle les a entendus tantôt bénissant leur sort, tantôt sanglotant sur leur misère... Elle sait le secret de leur bonheur et la source de leurs larmes.

Dites, oh! dites, vous qui savez, que faut-il faire pour arriver au bonheur? Et elle répond : ce qu'il faut, c'est " l'observation intégrale du décalogue. „ La loi et le devoir!..

Je ne m'en étonne pas, Messieurs : à toute créature, Dieu a imposé une loi. Qu'elle suive cette loi, elle est dans le plan divin, elle va à sa destinée, elle est dans l'ordre et le bonheur est dans l'ordre.

Qu'elle rompe au contraire avec sa loi : elle sort du plan divin, elle manque sa destinée, elle chemine dans le désordre et, ne sachant plus trouver ni son terme ni son bien, elle ne saurait plus trouver son bonheur... elle souffre.

Vous avez vu passer vertigineuses, à travers l'espace qui semble se déchirer pour leur livrer passage, nos puissantes locomotives. Ah! que c'est

un beau spectacle, et comme il donne à l'âme la sensation vivante de la force contenue et de la puissance réglée! Elles vont sur ces deux rails d'acier qui sont leur loi à elles, intrépides et valeureuses, droit au terme, avec l'aile des tempêtes et le mugissement de l'ouragan.

Mais qu'elles brisent cette loi, qu'elles échappent à ces rails qui leur marquent le devoir, aussitôt, tout éclate dans un épouvantable tonnerre, tout s'écrase, tout s'effondre. C'est la ruine, la dévastation et la mort.

A l'homme intelligent et libre, et appelé par un privilège surérogatoire à participer à la vérité surnaturelle, Dieu a donné une double loi, un double devoir : une loi de l'esprit... la loi de la raison et de la foi — et une loi de la volonté... la loi morale, naturelle d'abord, mais précisée ensuite dans le décalogue de la Bible et de l'Evangile.

C'est de celle-ci surtout que j'entends parler.

Elle est d'une netteté, d'une clarté, d'une précision effrayantes.

Effrayante, pourquoi? Parcequ'elle nous enlève impitoyablement la misérable excuse de l'ignorance. Sans doute, dans ses applications éloignées, elle peut laisser place au doute, mais le fond de la loi, mais la loi elle-même apparait toujours et impitoyablement, je le répète, dans une lumière qui sera notre éternelle condamnation.

Voyez, au tout premier jour, Ève tentée par l'attirance du goût et la fascination des yeux... Elle n'hésite pas un instant sur la loi ou sur le devoir...

Elle voit, elle sait, elle proclame : " Dieu nous a défendu de toucher à ce fruit! „ (1)

Et après tant de siècles, aujourd'hui encore, mes frères, ah! mes chers frères! quand vous vient la tentation du mal, aussitôt au fond de votre âme une voix crie : " Prenez garde! Dieu vous a défendu de toucher à ce fruit. „ Et vous ne le niez pas, vous le savez bien en vous-mêmes!.. Que si, aveuglés par la passion, vous tentez de discuter, vos arguments sont si boiteux, si manifestement faux, si honteusement hypocrites, que tantôt, quand se sera évanouie l'âcre fumée du désir, vous rougirez de vous-mêmes.

Et cela est effrayant, Messieurs, laissez-moi le redire; car le désir est dur, la loi est pesante, l'un et l'autre presque à chaque heure nous demandent des sacrifices sanglants.

Ah! si l'on pouvait y échapper! Si la loi pouvait ne pas être la loi et le devoir n'être pas le devoir, quel débarras ce serait pour la nature humaine!

Et c'est à quoi s'efforce éternellement l'homme, il essaie d'échapper à cette chaîne. C'est son travail et le travail du monde qui représente admirablement l'homme dans ses frivolités et ses lâchetés morales.

Sa première tentative est d'atténuer le mal et de diminuer d'autant l'atteinte qu'il porte à l'intégrité du devoir.

Après, il s'efforce à donner au mal je ne sais

(1) Gen. III, 3.

quelle allure gracieuse, quel genre bien porté, quel parfum de bonne compagnie qui le ferait presque souhaiter pour être à niveau et dans le ton du monde.

Enfin il en arrive à le faire admettre, non pas tout à fait sous sa vraie étiquette " le mal, „ mais sous des noms beaucoup adoucis et qui n'effarouchent plus guère.

Je ne dis pas, Messieurs, que dans ces tentatives le monde n'ait aucun genre de succès. Il réussit, il a manifestement réussi; il a dressé, en regard du vieux décalogue, un décalogue mondain beaucoup plus facile, à côté de la justice divine, une justice mondaine beaucoup plus endurante, et à la place du vieux saint de l'Eglise, il a mis son honnête homme. Il lui suffit, étant mieux à sa taille!..

" Je ne sais pas ce que c'est que la vie d'un coquin, disait de Maistre, mais je sais ce que c'est que la vie d'un honnête homme, c'est affreux „ Et de Sacy ajoute : " Ceux-là ne savent pas ce qu'est l'honnêteté, qui se contentent de ce qu'ils en ont. „

Si votre but était donc, Messieurs, de renfermer votre destinée dans le cercle de cette vie mondaine, je le reconnais volontiers, vous n'auriez pas grand'peine. D'autant plus que si cette chaîne élargie, cette bride relâchée vous gênaient encore, vous auriez devant vous la dernière ressource du monde et de l'homme... à savoir de vous cacher, d'attendre l'ombre et la nuit, comme font les

criminels, de masquer vos fronts, de peur qu'ils ne rougissent, de bander vos yeux, de peur que dans un éclair vous ne vous voyiez vous-mêmes et que vous ne sentiez sur vos épaules tomber le manteau de plomb de votre propre mépris.

Mais qui croyez-vous donc tromper par ces misérables subterfuges?

Ce n'est pas Dieu, n'est-ce pas?.. Il voit.

Ce n'est pas vous-mêmes, n'est-ce pas?.. Vous savez.

Et ce n'est pas les autres?.. Ils devinent.

Car ne vous y trompez pas! Tous ces sophismes accumulés contre le devoir, toutes ces plaidoiries ingénieuses en faveur du mal, on les admet, on les accepte à son propre usage et l'on se juge volontiers là-dessus soi-même.

Mais au moment de les appliquer aux autres, n'ayant plus aucun intérêt personnel en jeu, on les perce à jour, on voit de quel gros fil ils sont cousus, et le verdict d'innocence que vous demandez, et que du bout des lèvres on vous accorde peut-être, au fond de l'âme, non, non, ne vous y trompez pas, c'est un verdict de lâcheté et d'infamie.

Ah! il y a dans l'Evangile une scene admirable.

Vous souvenez-vous de la pécheresse amenée au Christ : " Maître! nous l'avons surprise et la loi veut qu'on la lapide. „ (1) Croyez-vous que ces

(1) Joan. VIII, 4-6.

vertueux du monde hésitent sur le devoir?.. Non! il s'agit de cette femme, et son devoir à elle leur apparait clair et limpide. Croyez-vous qu'ils atténuent sa faute et que pour la nommer ils cherchent quelque appellation adoucie? Non, ils la nomment de son vrai nom répugnant et honteux, l'adultère. Croyez-vous qu'ils aient recours aux facilités du décalogue mondain et de la justice mondaine?.. Non! c'est la loi sanglante du Sinaï qu'ils invoquent, impitoyables... Croyez-vous qu'ils demandent grâce pour la malheureuse et qu'ils plaident sa faiblesse? Non! il faut qu'on la lapide.

Oh! comme le cœur du Christ dut bondir!

Soit, répondit-il, mais que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre; et se penchant, du bout du doigt, dans le sable, il écrivit les crimes secrets des vertueux qui avaient livré la pécheresse. Et silencieux, le front baissé, l'un après l'autre, ils s'en allèrent.

Non, Messieurs, il n'y a pas à se faire illusion : vous n'effacerez pas de vos cœurs la loi du devoir. Vous aurez beau accumuler les nuages, elle les percera; vous avez beau vous étourdir, elle attendra votre réveil; vous avez beau soulever contre elle toutes les clameurs de toutes les passions humaines déchainées, elle criera plus haut que toutes ces voix d'enfer... Vous ne la vaincrez pas, parcequ'elle vient de Dieu et que Dieu veut qu'elle vive.

Ah! je vous le jure, le ciel et la terre passeront mais de ma loi il ne passera ni un iota ni une virgule : " *Amen dico vobis donec transeat cœlum*

et terra iota unum aut unus apex non præteribit a lege. „ (1)

Il faut donc en prendre votre parti, Messieurs, votre devoir sera éternellement debout devant vos yeux. Ces dix commandements de Dieu, ces commandements de l'Eglise, que votre mère vous a appris et que vous récitez le matin et le soir dans vos prières, voilà votre loi; il n'y en a point d'autre, et vous n'y sauriez échapper.

N'essayez point : c'est d'abord absolument inutile, je viens de vous le montrer; mais laissez-moi vous le dire, c'est peu fier et peu digne, et toutes ces tentatives contre le devoir diminuent l'homme au niveau de ces petits enfants — pardonnez-moi la comparaison, elle est fort banale mais répond bien à ma pensée, — au niveau de ces petits enfants, à qui l'on a défendu de manger la confiture et qui s'efforcent à lécher au moins les bords du pot. A cinq ans cela se pardonne!

Il n'y a donc devant le devoir que deux positions franches et nettes : le reconnaître et l'accomplir, ou le reconnaître et le violer. Mais le reconnaître toujours.

Dieu vous a donné dans votre liberté le pouvoir de vous déterminer à l'un ou à l'autre. Il a mis votre volonté entre vos mains : vous pouvez la séparer du devoir ou l'y attacher, la fixer au bien ou la river au mal. C'est en cela, dans le pouvoir qui vous est donné de vous déterminer à l'un ou

(1) I Matt. V, 18.

à l'autre, que gît votre liberté et c'est de là que découle votre responsabilité morale.

Or, dépistés de leurs entreprises contre le devoir, l'homme et le monde se sont essayés à sauver par d'autres menées leur lâcheté morale.

Ne pouvant nier le devoir et n'arrivant pas à le déraciner de l'âme, ils se sont mis à nier la liberté... Les esprits les plus fiers essaient de donner une couleur de philosophie à cette nouvelle campagne, proclament l'asservissement de la volonté humaine à des lois morales aussi inviolables que les lois de la matière, et après avoir échafaudé leur théorie, par un reste de pudeur, font silence sur les conclusions. Les autres, hélas! les plus nombreux, n'ont pas tant souci de leur dignité, laissent courir les théories et se contentent de pousser ce cri des sans cœur : " C'était plus fort que moi!.. „ Plus méprisables peut-être ils sont au moins plus sincères.

Eh bien! Messieurs, cette seconde tentative ne réussit pas mieux que la première.

Evidemment, dans un cerveau mal équilibré, dans une organisation intellectuelle détraquée, il se peut et il arrive que les racines mêmes de la liberté soient étouffées. Mais vous n'allez pas étudier les phénomènes intellectuels dans les petites-maisons, n'est-ce pas? N'étudiez donc point les phénomènes volontaires dans les hôpitaux ni dans les asiles.

Eh bien, voici l'homme, maintenant, l'homme sain et vaillant, *mens sana in corpore sano*, car c'est lui en vérité et lui seul qui est l'homme.

Et cet homme-là, je vous le demande, est-il libre?

Ah! Messieurs, si vous hésitiez, je vous dirais de descendre en vous-mêmes, et de vous interroger... Oui, même à ces heures d'enfer où la passion vous secoue et vous assaille, à ces heures où la fascination du mal vous éblouit et vous aveugle, où, dans le trouble, votre volonté, ballottée entre le désir et le devoir, s'affole et perd les rênes, à cette heure où vous tombez... dites, dites devant Dieu et devant vous-mêmes, ne sentiez-vous pas que vous étiez libres, ne sentiez-vous pas que vous auriez pu ne pas tomber, qu'il vous eût suffi de prendre votre cœur dans vos deux mains et de lui crier : Non! non! je ne veux pas!

Si vous n'étiez pas libres, pourquoi avez-vous rougi?

Si vous n'étiez pas libres, pourquoi vous êtes-vous cachés?

Si vous n'étiez pas libres, pourquoi avez-vous pleuré?

Ah! jeunes gens, Dieu me garde de nier les entraînements de la passion et les sollicitations du désir! Je me propose de vous en parler demain! Je sais que le mal a des attraits qui appellent et des enchantements qui affolent; je sais que ce fruit est beau aux yeux et suave aux lèvres, et je sens dès lors, dans mon cœur de prêtre, la grande pitié qu'il faut avoir pour les pauvres âmes.

Mais leur faiblesse, mais le misérable limon dont nous avons été faits, et que Dieu connaît et dont il tient compte, mais cette chair et ce sang, qui

nous tirent au mal, ne peuvent rien contre notre liberté. Ne le niez pas! Votre âme elle-même, contre vous, rendrait témoignage.

Est-ce que les pharisiens ont dit de la pécheresse qu'elle n'était pas libre? Non, n'est-ce pas?

Est-ce qu'Ève a dit au Seigneur qui l'interrogeait qu'elle n'était pas libre? Non, elle s'en prend au serpent qui l'a trompée.

Est-ce que Caïn a dit qu'il n'était pas libre? Non, lâchement, il répond à côté : Je n'étais pas chargé de veiller sur mon frère!

Ah! si le monde pouvait se convaincre qu'il n'est pas libre, quelle aise ce serait! Mais même pour la passion qui lui tient le plus à cœur, il n'a trouvé qu'un sophisme! Il a crié : " Il est impossible de rester chaste! „ et là-dessus, sur cette variante du " C'est plus fort que moi!.. „ il a essayé de ne plus rougir.

Il est impossible d'être chaste en vivant comme il fait, en lisant ce qu'il lit, en voyant ce qu'il voit, en entendant ce qu'il entend, en courant où il court... Mais, je suis parfaitement de son avis, il est impossible d'être chaste.

La question est de savoir ce qui l'oblige à vivre ainsi, à lire ce qu'il lit, à voir ce qu'il voit, à entendre ce qu'il entend et à courir où il court.

Vous vous jetez en pleine eau, dans un fleuve dont les ondes bouillonnent, et vous ne savez pas nager ou vous le savez très peu, puis vous me criez : Au secours je me noie, le flot m'emporte et m'engouffre.

Mais qui donc vous obligeait à vous jeter à l'eau?.. Et ne sachant pas nager ou le sachant si peu, pourquoi n'êtes-vous pas resté sur la rive?

Jeunes gens, vous saviez bien que le monde était mauvais et vous saviez où fatalement il devait vous conduire... Pourquoi l'avez-vous suivi? Pourquoi avez-vous voulu vivre comme lui, nourrir votre âme des fruits vénéneux dont il nourrit la sienne, ouvrir vos yeux à ses visions rouges et vos oreilles à ses chants qui enfièvrent! Ne pouviez-vous pas rester en arrière, reculer au premier pas et vous réfugier dans l'asile béni de vos familles? Si, n'est-ce pas? Mais vous ne l'avez pas voulu. Encore une fois, ne le niez point : votre âme crierait contre vous : " Si, tu étais libre! tu étais libre! „ Et pas plus que la voix du devoir, vous ne ferez taire la voix de la liberté.

Voici donc, Messieurs, devant le devoir la situation définitive faite à votre âme. Elle reconnait la loi et elle reconnait sa liberté... elle est forcée, elle est contrainte, irrésistiblement contrainte, à reconnaître sa loi et sa liberté.

Mettons qu'elle viole la loi et marche de plein pied sur le devoir, que va-t-il arriver? Je vais vous le dire. Ah! la vengeance du devoir méprisé est terrible.

Au palais de David, Bethsabée, la femme d'Urie, avait paru. Urie était mort, on le savait : mais nul ne s'y trompait; on s'était raconté tout bas d'abord le crime, puis l'assassinat qui devait le couvrir; seulement, devant David, la foule des courtisans

faisant silence, et David, trompé par la comédie de ces ignorances feintes, David dormait en paix.

" Va donc, dit le Seigneur à Nathan, va donc, et puisque les autres se taisent, parle, toi! „

Et Nathan le prophète se leva et partit. (1)

" O roi, dit-il à David, deux hommes vivaient dans la même ville, l'un riche, le second pauvre. Le riche avait des brebis en masse. Le pauvre n'en avait qu'une, une petite, qu'il avait nourrie, qui avait grandi avec ses enfants, mangeant son pain, buvant dans sa coupe, couchant entre ses bras : elle était comme sa fille.

„ Un étranger vint voir le riche, et celui-ci, pour lui faire fête, ne toucha point à ses troupeaux, mais il vola la petite brebis du pauvre, la tua et en servit la chair à son hôte...

„ — Vive Dieu! s'écria David, cet homme-là est le fils de la mort!..

„ — Cet homme-là, c'est vous, „ lui dit Nathan, et relevant son manteau, il s'en retourna à sa demeure.

Ainsi fait Dieu, Messieurs. A qui trahit le devoir il envoie un terrible prophète; ce n'est point le Nathan de la vieille Bible : c'est un messager plus redoutable parce qu'il habite en nous-même et qu'il est là, toujours vivant, dans le pli le plus profond de notre âme : le remords!

" Va donc, lui crie le Seigneur; va donc, et puisque les autres se taisent, parle, toi! „

(1) 2 Reg. XII, 1-8.

Et le remords se dresse, inflexible, impitoyable : “ Cet homme-là, c’est vous! „

Ah! vous aurez beau vous étourdir pour ne le point entendre, fermer vos yeux de vos deux mains pour ne le point voir, et fuir, fuir, fuir au loin pour échapper à sa voix. Il est collé à vos flancs, vous dis-je, et tantôt dans le noir des nuits, tantôt sous le soleil des jours, au milieu de vos travaux, comme au milieu de vos rêves, il vous criera, il vous criera toujours : “ Cet homme-là, c’est vous! „

C’est le *Mane Thecel Phares* des murs de Babylone. C’est l’œil, l’œil ouvert qui même sous la dalle énorme, dans la grande fosse regardait Caïn. C’est la tache de sang de Macbeth, cette petite tache de sang que toutes les eaux de l’Océan ne peuvent point laver... C’est l’orgue qui chante à l’église.

Enracinez dans mon âme l’amour de cet inflexible devoir qui doit gouverner ma vie... Qu’il soit mon premier et mon plus profond amour! Ah! Seigneur, faites-moi comprendre que la joie n’est rien, que la souffrance n’est rien, que le bonheur n’est rien, que ni la fortune ni la gloire ne sont rien devant la loi et le devoir, et que pour la loi et le devoir, il faut sacrifier tout et, comme une goutte d’eau, donner toute sa vie et tout son sang.

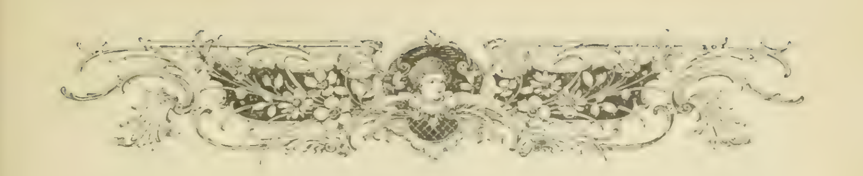
Quoi! Sa vie et son sang?

Oui, jeunes gens, sa vie et son sang!

Est-ce donc si grand’chose à côté de l’honneur? Jeunes gens, vous disait Lacordaire, vous avez

devant vous une longue carrière; mais si vous préférez la vie au devoir, si la pensée de la mort vous trouble, cette carrière, que vous vous peignez si belle, sera tôt ou tard obscurcie par des faiblesses indignes de vous. Citoyens, magistrats, soldats, vous rencontrerez des heures où le mépris de la mort est la seule source du bien dire et du bien faire, où les vertus privées ne servent plus à couvrir l'homme, mais où il faut l'intrépidité d'une âme qui regarde plus haut que ce monde, et qui y a placé sa vie avec sa foi. Si cette foi vous manque, c'est en vain que la patrie comptera sur vous, c'est en vain que la vérité et la justice vous regarderont du haut du ciel, leur éternelle demeure, et que la Providence amènera sous vos pieds des évènements capables d'immortaliser votre vie. Vous ne les comprendrez pas. La gloire passera devant vous, elle vous tendra la main et vous ne pourrez pas même lui dire son nom.





LES PASSIONS

> *Ne indignetur Dominus meus: tu enim nosti populum istum quod pronus sit ad malum.*
>
> Ne vous irritez pas, Seigneur; vous connaissez ce pauvre peuple et comme il est poussé au mal.
>
> Exode, XXXII, 22.

MONSEIGNEUR, MESSIEURS,

Je vous ai montré, hier, l'homme en face du devoir et de sa liberté.

Il n'y est point seul. A peine le devoir et la liberté ont-ils apparu à notre intelligence, que surgit un troisième acteur dont nous devons aujourd'hui étudier le rôle : la passion! Les théologiens lui donnent un nom plus précis : la concupiscence, et parfois un nom plus abject qui marque bien le

bas niveau où il habite et d'où il sort : l'appétit, la chair!

Saint Paul, dans son Épitre aux Romains, décrit admirablement toute la tragédie qui, entre la loi et la passion, le devoir et le désir, devant les yeux de notre volonté libre, se joue dans notre âme.

" Le bien que je veux, je ne le fais pas et je fais le mal que je hais... (1) Je reconnais la loi, je reconnais qu'elle est le bien... et je m'y complais dans mon esprit...

„ Mais je sens, dans mon corps, une autre loi qui combat la loi de mon esprit, et m'asservit au mal. (2)

„ Malheureux que je suis! qui me délivrera! „

Oui, Messieurs, malheureux que nous sommes, sans cesse ballottés par ces flots contraires, sans cesse tiraillés, comme les martyrs sur les chevalets antiques, entre notre esprit qui voit clair, lui, et tire en haut vers le ciel, et notre pauvre chair aveugle, elle, qui tire en bas vers la terre et la boue. Et cela, non pas hier seulement, mais aujourd'hui, mais demain, mais toujours! Toujours le combat, toujours la lutte, jamais de repos, jamais de paix. Tout à faire et à refaire sans cesse, sans cesse se remonter pour combattre, sans cesse se raidir contre ce déshonorant poids du péché qui nous entraîne! Quel sort!..

(1) *Non enim quod volo bonum, hoc facio; sed quod nolo malum, hoc ago.* Rom. VII, 19.

(2) *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati.* Rom. VII, 23.

Hélas! nous nous le sommes fait à nous-mêmes. Nous n'étions pas sortis des mains du Créateur dans des conditions aussi calamiteuses! Cette concupiscence humiliante, qui nous pousse au péché, est le châtiment du péché lui-même. Le jour où l'homme, pour la première fois, a refusé de s'incliner sous la loi de son maître, la passion est entrée en lui et l'a courbé sous le joug. Elle l'a fait captif sous la loi du péché. “ *Captivantem me in lege peccati!* „

Quis me liberabit?.. Qui nous délivrera?

Qui vous délivrera?.. L'apôtre répond lui-même par un cri triomphant :

Quis me liberabit... Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum. (1)

La grâce de Dieu qui me viendra par le Christ mon Seigneur!

Ah! jeunes gens, il y a dans l'Evangile une page mystérieuse, où le Christ lui-même se prête, extérieurement, à l'appel de la passion et à la tentation du désir. Pourquoi?.. Les interprètes n'ont qu'une réponse : pour nous servir, même dans nos plus humiliants combats, de leçon et de modèle. Or, quand je la lis cette page, je la trouve merveilleusement appropriée à notre triste histoire.

Dites donc que ces pierres deviennent du pain! *Dic lapidi huic ut panis fiat!* (2)

Ceci, c'est le cri de la passion dans la vie du

(1) Rom. VII, 25.

(2) Luc, VI, 3.

corps, dans la vie de la chair et du sang, de la passion basse et rampante, animale enfin, car c'est son vrai nom.

“ *Tibi dabo potestatem et gloriam.* „

Je vous donnerai la puissance et la gloire.

Ceci, c'est le cri de la passion dans la vie naturelle de l'âme, éprise des primautés et des honneurs, des succès et des triomphes, humant avec délice le frivole encens des adulations et des louanges.

“ *Mitte te deorsum... Angelis enim suis mandavit de te.* „

Il est écrit que les anges vous soutiendront. Essayez donc, précipitez-vous. Vous verrez si c'est vrai!

Ceci, enfin, c'est le cri de la passion dans la vie surnaturelle de la Foi et de la Grâce... c'est la tentation du scepticisme et des curiosités intellectuelles : le doute, le “ Serait-ce bien vrai? „ de toutes nos croyances!

Et quand je vois vos vies, quand je descends dans vos âmes, mes frères bien-aimés, n'est-ce pas le spectacle que j'y vois?.. cette triple lutte, n'est-ce pas la vôtre?.. ces trois combats, ne sont-ils pas vos combats? Oui, n'est-ce pas?.. Oui, c'est la chair qui crie en vous... c'est l'ambition de l'honneur mondain qui vous appelle..; et tout bas, comme s'il n'osait encore, c'est le doute, le doute qui souffle à vos oreilles de secrètes tentatives contre notre divine Foi!

Ah! c'est donc à vous que pensait le Christ,

c'est à vous qu'il donnait l'exemple et le modèle... Et il me semble l'entendre vous dire : " Mes fils, ô mes bien-aimés fils, devant la passion ne laissez pas tomber vos courages... Je vous ai montré le chemin... Voyez la trace de mes pas, mettez vos pas dans mes pas... Ayez du cœur, j'ai vaincu le monde! „

Je veux vous lire, Messieurs, la première page de la vie de l'homme et de l'histoire de l'humanité : le jeu de la passion dans nos pauvres cœurs y apparaît tout entier, à découvert et à nu.

Dieu avait dit à l'homme : " Vous mangerez de tous les fruits du Paradis. Mais du fruit de la science du bien et du mal, ne mangez pas. Le jour où vous en mangerez, vous mourrez de mort. „ (1).

Voici la loi, précise, nette, et, jointe à la loi, la sanction et le châtiment : " Vous mourrez de mort. „

La passion ne parle pas sur l'heure, le sentiment du devoir est encore trop vif... elle attend qu'il s'émousse. Puis, le moment venu, obliquement et par détour, elle pose une question insidieuse, la question des curiosités perfides dont je vous parlais tantôt : " Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger de tous les fruits du Paradis? „ (2)

A quoi Ève répond avec une lucidité qui ne laisse place à aucun doute : " Nous nous nourrissons des fruits du Paradis; Dieu nous a seulement défendu de manger du fruit de l'arbre qui est au

(1) Gen. II, 16, 17.
(2) Gen. III, 2.

milieu du Paradis, de ne pas même y toucher de peur que nous ne mourrions. „ (1)

Et la passion, le serpent, dit à la femme : " Non, non, vous ne mourrez pas! „ Il ment et il sait qu'il ment; mais mentir ne lui suffit pas; il va tacher d'échafauder son mensonge, par des dehors de raison, puis il le couronnera d'une auréole de promesses enchanteuses : " Non, non, vous ne mourrez pas; mais Dieu sait que si vous mangiez de cet arbre, vos yeux s'ouvriraient, vous sauriez le bien et le mal, vous seriez des dieux comme lui! „ (2) Mensonge! mensonge! mensonge!

Eve ne répond plus, mais après la tentation des curiosités intellectuelles, surgit dans son âme la mortelle et venimeuse morsure des curiosités du sens... Elle regarde et elle voit.

" *Vidit ergo mulier quod bonum esset lignum ad vescendum et pulchrum oculis, aspectuque delectabile.* (3)

La femme vit que ce fruit semblait doux à manger, qu'il était beau aux yeux, délicieux au regard.

Et tandis qu'elle contemple, elle se trouble, elle frémit, sa volonté chancelle, elle tombe... *tulit de fructu... et comedit...* elle prit le fruit et le mangea.

Puis le récit sacré se précipite... *deditque viro suo qui comedit.* Elle en donna à Adam qui

(1) Gen. III, 3.
(2) Gen. III, 5.
(3) Gen. II, 6.

mangea. *Et aperti sunt oculi amborum...* Et leurs yeux furent ouverts!.. Sur quoi? Sur la science du bien et du mal, que la passion leur avait promise?.. Allons donc! Sur leur honte et leur infâmie... et il se cachent rougissants et tremblants, épouvantés et frissonnants à la pensée du châtiment qui va venir.

Mais ne devaient-ils pas devenir des dieux?.. Maudits, ils vont traîner dans les larmes le boulet de la vie, jusqu'à ce qu'ils retournent à la terre d'où ils sont venus... *donec revertaris in terram de qua sumptus es; quia pulvis es et in pulverem reverteris.* (1)

Mais qu'est devenu le serpent, la passion, l'enchanteuse?.. Elle a disparu, elle s'est évanouie, laissant ses misérables victimes seules avec le désespoir : elle, la faiseuse de beaux discours, n'a pas même un mot pour les consoler dans leur désastre!

La passion n'est pas inventive, Messieurs, et depuis Ève son procédé ne varie pas.

Elle commence par son éternel pourquoi. Pourquoi vous a-t-on défendu de manger du fruit de cet arbre?.. Et la réponse est toujours parfaite dans nos âmes : " Je ne puis pas, c'est le mal! „ Puis, comme tantôt, à l'aiguillon des curiosités de l'esprit vient s'ajouter l'aiguillon des curiosités du sens : vous regardez!..

(1) Gen. III, 19.

Messieurs, permettez-moi de vous le dire avec une sincérité de prêtre et d'ami : pour vous surtout voilà le grand danger! Vous venez de sortir de l'atmosphère bénie de vos familles; là, les rênes vous étaient tenues serrées et vous n'étiez pas seuls à lutter pour le devoir et contre la passion; une mère, un père, des maîtres avaient fait autour de vos cœurs une enceinte où leur amour veillait sur vous. Peut-être ne l'avez-vous pas toujours compris, peut-être avez-vous maudit ces murailles et ces veilleurs. Quoi qu'il en soit, vous êtes seuls maintenant pour vous défendre, les murailles sont tombées et les veilleurs sont loin. Vous êtes libres : plus de frein, plus de mors, plus de rênes, et vous avez devant vous tout l'inconnu de la vie!.. Oh! l'épouvantable tentation des curiosités qui va vous prendre, qui vous a déjà pris peut-être.

Pourquoi?.. Pourquoi ne mangez-vous pas de ce fruit?

Et je vais continuer le discours que la passion tient à votre usage : " Vous n'êtes plus un enfant, vous êtes un homme; dès lors, pourquoi ne pourriez-vous pas tout voir? pourquoi ne pourriez-vous pas tout entendre? pourquoi ne pourriez-vous pas tout lire? pourquoi ne pourriez-vous pas tout goûter?.. Et puis, vous n'êtes pas destiné à vivre dans un cloître, n'est-ce pas? mais dans le monde! Dès lors, ne faut-il pas savoir ce que c'est que le monde, ce que c'est que la vie? Pourquoi pas?.. D'ailleurs il y a des ignorances qui sont charmantes à douze ans, mais qui, à vingt ans, vous rendraient

dans le monde absolument ridicule et vous feraient la réputation d'un idiot. „

N'est-ce pas que la passion vous parle ainsi? N'est-ce pas que sans cesse elle revient à la charge et vous tient le même discours?

Ah! jeunes gens, jeunes gens, prenez garde, ne l'écoutez pas, ne regardez point!

Savez-vous ce qui périrait en vous, ce qui périrait en vous avec votre innocence et votre vertu? Tout le charme de votre jeunesse et toute la beauté conquérante de vos âmes. Vauvenargues a écrit ces belles paroles : “ Les premiers jours du printemps ont moins de charmes que les vertus naissantes d'un jeune homme. „ N'enviez pas leur science aux vieillards, la vieillesse est si triste et si décolorée!

J'ai vu un jour une mère, frappée comme par la foudre, sous le coup d'une découverte soudaine, où lui était apparue la déchéance de son fils. Elle était debout, immobile, tenant dans ses deux mains pendantes la cruelle lettre qui lui avait tout révélé... Silencieuses, ses larmes roulaient... Celui qu'elle avait aimé, comme savent aimer les mères, son fils, ce fils bon, pur, généreux, loyal, honnête, le bien-aimé de son cœur et de ses entrailles était mort, bien mort. Ce qui restait de lui, c'était le souillé, le déchu, le déshonoré, et comme presque toujours par la force des choses, c'était du même coup le menteur et le voleur, car il l'avait volée... Et je m'effrayais de cette douleur immobile et muette, je la suppliais de parler... elle n'eut qu'un

mot : “ Oh! me dit-elle, maintenant c'est fini, je voudrais pouvoir mourir! „

Mais la passion n'est pas seulement tortueuse, perfide et dissimulée dans ses pourquoi curieux : elle est menteuse dans ses promesses, elle ment, elle ment encore, elle ment toujours! Au point de rendre absolument inexplicable ce phénomène, très compromettant pour la réputation d'intelligence qu'on fait d'ordinaire à la race humaine : à savoir que nous y croyons toujours, que vingt fois, cent fois pris aux mêmes pièges, aux mêmes pièges nous revenons toujours.

Est-ce qu'elle n'a pas dit à Ève que ce fruit si doux à voir cachait des enchantements et des ivresses, qu'il serait pour elle l'initiative suprême, qu'il ferait d'elle l'egale de Dieu : *dii eritis!..*

Et voyez courir à travers les rocs et les épines de la vie, les pieds sanglants et déchirés, nue, dépouillée, maudite, la race sortie de ses flancs. Voyez cette douce et gémissante créature, qui est l'homme, cheminer dans les larmes, du neant d'où il sort à la mort où il va... Voilà le Dieu : *dii eritis!..*

Est-ce qu'elle ne dit pas à Caïn, que si cet Abel n'était pas, la vie pour lui serait charmante, qu'il serait comblé?.. Caïn frappe... et puis?.. Oh! voyez-le fuir, cachant son front dans ses deux mains, ce front qui porte le signe du sang; voyez-le se cacher dans la nuit noire des cavernes; voyez-le appeler les solitudes et les deserts, et là, meme si luit le soleil, au milieu de l'immense vide qui l'entoure, il

tremble et frissonne, il regarde effaré si là, à l'horizon, la vengeance ne le guette pas.

Est-ce qu'elle n'a pas dit à David que le bonheur était là, là dans ce désir de sa chair, et qu'il en coûterait si peu, et que nul n'en saurait? Il en coûte au premier pas un assassinat abject et lâche... Et puis? Ecoutez Dieu : “ Je vous avais fait roi d'Israël, je vous avais donné les palais de Saül et ses femmes, et Israël et Juda. Pourquoi avez-vous pris la femme d'Urie? Pourquoi avez-vous tué Urie sous le glaive des fils d'Ammon? A mon tour maintenant : ce glaive ne sortira plus de votre demeure et c'est dans votre sang et de votre sang que je tirerai les maux qui fondront sur vous. J'élèverai contre vous la révolte de vos fils : je disperserai vos trésors et vos femmes, et je les jetterai à d'autres sous les yeux de l'univers : car ce que vous avez fait, vous l'avez fait dans l'ombre, vous; moi, je le ferai dans la pleine lumière du jour, à la face de mon soleil!.. „ (1)

Ecoutez-la, parlant à Judas : Trente deniers! trente deniers!.. Eh, Messieurs, c'est presque risible pour nous ces trente deniers d'argent, et nous nous demandons comment il est possible qu'un homme puisse rêver de trouver le bonheur là-dedans... Judas l'a cru pourtant, la passion le lui a fait croire, elle a fait miroiter devant ses yeux ces trente deniers comme si c'eût été tout l'or de Golconde...

(1) 2 Reg. XII, 8 sq.

Trente deniers!.. Judas vend le Maître, il les a maintenant ces trente deniers, dans ses mains fermées... il a le bonheur n'est-ce pas? Voyez donc, voyez! cet argent le brûle. L'œil hagard, les cheveux hérissés, le malheureux court au temple, il jette à terre cette monnaie vile, le prix du sang; puis se détournant, horrible, il court à la forêt, comme un fou, il grimpe sur un arbre, passe un lacet à son coup, se jette dans l'espace et crève par le milieu. “ *Crepuit medius,* „ (1) dit l'Evangile, comme on dirait d'un chien.

Mais, vous-mêmes, Messieurs, ne l'avez-vous pas entendu parler à vos oreilles, cette passion menteuse? Ne vous a-t-elle pas, à vous aussi, promis des joies et des bonheurs, des ravissements et des extases? N'avait-elle pas mis des charmes et des enchantements autour de ce mal qui vous tentait, et qui aurait révolté vos âmes, s'il vous était apparu dans la hideur de sa nudité? Oui, n'est-ce pas, et à vous aussi, elle a dit que c'était le bonheur!.. Et vous êtes allés au mal ainsi masqué : elle vous l'avait dit si beau aux yeux, si doux aux lèvres : “ *pulchrum oculis, aspectuque delectabile.* „

Et vous avez pris le fruit et vous l'avez mangé?

Ce fut un éclair... et après?

O le cruel réveil de l'homme qui, l'éblouissement du mal passé, se retrouve souillé, déshonoré, amoindri, dégradé devant lui-même.

O la honte secrète de l'âme qui, froide et calme,

(1) Act. I, 18.

se découvre, sans nuage et sans masque maintenant, devant sa propre infamie.

Tu es ille vir!.. Cet infâme, c'est vous!

Le bonheur que chantait la passion, le voilà! Voilà les trente pièces d'argent pour lesquelles vous avez vendu le Maître.

Le bonheur! Ah! Messieurs, vous êtes trop jeunes pour croire à ce que je vais vous dire, je le sais bien, mais quand vos fronts se seront ridés, vous vous souviendrez!

Le bonheur, même ici-bas, est dans le devoir!

“ Il n'y a pas de bonheur à espérer pour qui ne marche pas avec la justice,.. dit un auteur moderne. Il pourra prospérer, peut-être, mais deux choses lui manqueront : sa propre estime et la sécurité de l'avenir. C'est une triste condition pour un homme, en apparence comblé, de sentir intérieurement qu'il est un infâme!.. Il ne peut rester seul... il ne peut voir un honnête homme, il ne peut entendre de sang-froid une maxime morale... Il lui semble, quand on parle d'honneur, de loyauté, de délicatesse, de vertu... qu'on a dessein de le provoquer et de le faire rougir. Il hait ceux qui le châtient de leur mépris — car c'est l'instinct d'une nature dégradée de s'irriter contre le chatiment — et il méprise ceux qui lui montrent de l'indulgence — parce qu'il comprend qu'ils se prostituent. „ (1)

Insidieuse et menteuse, la passion est traîtresse

(1) J. Simon.

et lâche... Où est-elle maintenant, qu'après l'avoir écoutée, vous vous débattez entre le remords ou la honte?.. Pourquoi n'est-elle pas là, à côté de vous, maintenant, pour vous aider, relever votre courage, vous consoler du moins?.. Où est-elle? Où est-elle?.. Elle s'est évanouie, Messieurs, et vous la chercherez en vain... et tant que dans votre cœur l'oubli ne sera pas fait sur la cuisante brûlure de vos fautes, tant que vous restera dans la bouche l'amer goût qu'a le pain du péché, elle se tiendra cachée dans quelque recoin de vous-même; plus tard, elle reviendra, rampante et tortueuse, comme font les vipères à l'heure où tombe la nuit.

Et ce n'est pas tout; là n'est pas encore son grand crime... Elle n'est pas seulement insidieuse, menteuse, traîtresse et lâche... elle est assassine! Elle tue comme font les venins, elle dévaste comme font les tempêtes, et, comme fait le feu, elle incendie et met en ruines!

Je ne sais rien de plus navrant que d'assister à l'envahissement progressif d'une âme par la passion. L'intelligence s'engourdit, la volonté s'exténue, le cœur s'émousse et se durcit, et le corps lui-même s'alanguit et tombe : plus de flamme dans la pensée, plus de générosité dans les desseins, plus de tendresse dans les affections, plus de vaillance dans les entreprises : une masse flasque et molle, repliée sur elle-même, où couve encore un dernier reste de vie, qui parfois, sous l'aiguillon des convoitises, pousse un souffle et gémit!

L'âme est morte, dit le Dante, et le misérable corps la traîne à travers la vie, comme, aux temps horribles, des condamnés traînaient, lié à leur flanc, un cadavre!

N'avez-vous jamais rencontré dans le monde ces condamnés de la passion avec leur âme morte dans leur sein... Parlez-leur de la société qui souffre... Qu'est-ce que c'est que la société?..

Parlez-leur de la patrie... Ah! la patrie!.. et ils ricanent.

Parlez-leur de l'Eglise... L'Eglise!.. et ils blasphèment.

Parlez-leur de leur famille, de leur femme, de leurs enfants : peut-être détourneront-ils la tête, car ils savent qu'ils ont été le bourreau de leur femme et l'opprobre de leurs enfants; mais à toucher leur cœur, vous ne réussirez pas : leur cœur est mort... il est mort, vous dis-je.

Que voulez-vous donc que la société et l'Eglise fassent de ces cadavres-là?

Je sais bien que le monde, lui, les accepte et que souvent même il les trouve aimables. Aussi, Messieurs, je le reconnais, si vous n'avez pas d'ambition plus haute que de plaire au monde, si cette destinée-là vous suffit, il est incontestable que mon discours ne s'adresse pas à vous.

Mais vous, vous, fiers chrétiens, qui entendez bien compter pour quelque chose dans la vie et dans le sort de l'humanité, vous dont le cœur est plus haut que ce monde des frivoles et des efféminés, vous dont l'âme est trop grande pour se

contenter de la fade pâtée des bagatelles, vous, prenez garde, ne forlignez pas!

Est-ce que vous ne voyez pas ce qui se passe? Est-ce que vous ne voyez pas que c'est la passion qui nous mine, nous ronge, nous exténue et nous fait mourir. C'est ce mal là, qui saigne à blanc nos sociétés et les fait sans force et sans vertu, c'est ce mal là, qui fait que tout chancelle et va à la dérive... et que dans notre vieux monde tout craque et tout pourrit. Des hommes! des hommes!.. On demande des hommes!.. Ah! en voici, ils apparaissent, ils grandissent, on les acclame, on leur tend les bras, des peuples entiers leur crient :

“ Vous, vous êtes de la race de ceux qui font le salut... Sauvez-nous! Sauvez-nous! „

Soudain, avec un grand fracas, tout tombe... tout s'effondre... Que s'est-il donc passé?

Regardez bien : ces colonnes d'or, d'argent et de bronze avaient les pieds dans la boue, et Dieu, qui ne veut pas enlacer dans la trame de sa Providence des impurs, leur a jeté la petite pierre de la Bible.

Est-ce que vous ne les avez pas vus, tantôt sur les marches des vieux trônes, tantôt sous le rouge manteau des républiques, tantôt au front vaillant des armées, tantôt dans ces vertes plaines où passent avec l'écho des vieux bardes les chants d'une liberté toujours pleurée? Dieu leur a fait des dons magnifiques : à l'un le sang des rois et leurs couronnes; à l'autre la royauté de l'éloquence et du pouvoir; celui-ci soulève les peuples et les affole

autour de lui; celui-là, d'un mot, commande à des millions d'hommes et ils obéissent.

Ils ont la puissance, ils ont la force, ils ont l'avenir. Pourquoi, tout-à-coup, Dieu n'en a-t-il plus voulu? Pourquoi les a-t-il brisés et jetés au loin comme un outil désormais inutile... Pourquoi?

Mais ne l'avez-vous pas entendu? Ne vous l'a-t-il pas crié d'une voix plus retentissante que tous les tonnerres?

Parce que la passion les a touchés de sa main impure, parce qu'elle les a souillés, parce qu'elle les a marqués, comme au fer chaud, du signe des vendus!

Dalila leur a coupé les cheveux, voilà pourquoi Dieu les a chassés du pied.

" *Qui habet aures audiendi audiat!* „ (1)

Que celui qui a des oreilles pour entendre entende!

Dans les dernières guerres qui ont ensanglanté l'Europe, une grande armée, vaillante pourtant et courageuse, mais affolée par de continuelles défaites, mal guidée d'ailleurs, et jetée sur les chemins presque à l'aventure, soudain, se vit saisir d'effroi, et devant l'ennemi, reculant, reculant sans cesse, débandée, traversa comme un flot, fouetté par la tempête et qui remonte à sa source, cette terre, ce sol natal, cette patrie pour laquelle il aurait fallu mourir!

Et l'on vit, du fond des chaumines, sortir de

(1) Matt. XI, 15.

pauvres femmes, de faibles filles, pâles, frémissantes; l'indignation tremblait sur leurs lèvres, les larmes jaillissaient de leurs yeux, et aux fuyards qui passaient, elles jetaient ce cri où débordait leur âme : lâches, lâches, ô lâches!

Mes frères, dans les combats de la vie, dans cette lutte entre le bien et le mal qui ensanglante vos âmes, vous avez des témoins!.. C'est le peuple des triomphateurs, l'armée des saints : ce sont ces jeunes gens, ces jeunes filles qui, traversant les mêmes sentiers que vous, ont combattu, eux, jusqu'au sang, jusqu'à la mort, mais sont demeurés vainqueurs; toute la légion des vierges, toute la phalange empourprée des martyrs, tous les couronnés du ciel, tous les forts qui ont aimé le devoir plus que la vie et qui, lorsque la passion se levait devant eux, l'écrasaient du talon...

Allez-vous les faire rougir? Non, n'est-ce pas?

Ne les entendez-vous pas qui vous crient : O frères! O frères, ayez du cœur! Ne reculez pas! Relevez-vous! Où vous devez passer, nous avons bien passé nous! Et nous n'étions que des femmes, nous n'étions que de faibles jeunes filles, nous n'étions que de pauvres petits enfants! O frères! O frères, ayez courage!

“ *Tantam habentes impositam nubem testium, curramus ad propositum nobis certamen!* „ (1)

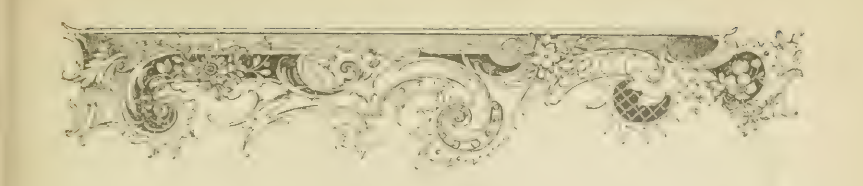
Du cœur, Messieurs, et devant la nuée de ces

(1) Hebr. XII, 1.

glorieux et de ces glorieuses, nous aussi, sachons combattre et triompher!

Où fut leur force, il me reste à vous le dire, Messieurs, et je le ferai demain, mais je vous l'ai déjà indiqué aujourd'hui. Elle ne fut pas ailleurs qu'en Dieu, par Jésus-Christ Notre Seigneur : *Gratia Dei per Christum Dominum nostrum.*





L'EUCHARISTIE

Diligam te, Domine, fortitudo mea. Dominus firmamentum meum, et refugium meum, et liberator meus.

Je vous aimerai, ô mon Seigneur, car vous êtes ma force; vous êtes mon appui et mon refuge; vous êtes mon Sauveur. Ps. 17.

Monseigneur, Messieurs,

Hier, en terminant, je vous disais le cri qu'arrachait à des cœurs de femmes le spectacle de soldats reculant et fuyant devant le devoir : " Lâches! ô lâches! „ C'est un cri de colère, et certes, il a de la grandeur! Mais, je vais vous étonner peut-être, ce n'est pas un cri de chrétien.

Lorsque, par un long commerce avec les âmes, on est arrivé à comprendre leur vie, à en dérouler le ressort, à faire la part du mauvais vouloir et la

part de la faiblesse, à découvrir les secrètes influences qui même à leur insu les sollicitent et les poussent... si bas qu'elles soient tombées, non ce n'est pas la colère qu'elles inspirent : c'est l'amour, c'est une chaude, tendre et profonde pitié, et, avec cet amour et cette pitié, un ardent et brûlant désir de les sauver, fallut-il mourir pour elles.

Celui qui ne comprend pas cela, ne comprend rien à Notre Seigneur Jésus-Christ. N'avait-il pas vu, lui, dans la vision de l'humanité toutes les trahisons, toutes les lâchetés, toutes les hontes? Ne voyait-il pas le bourbier où se vautraient les âmes? Ne voyait-il pas que toute chair avait corrompu ses voies et que le ciel de parade de toutes les civilisations antiques allait s'écrouler comme croule la voute d'un égoût.

Est-ce la colère qui le saisit?.. Non! c'est l'amour! et c'est à cette heure même où seule la noire fumée des prévarications monte vers le ciel, c'est à cette heure que, par amour pour l'homme, il va se faire homme lui-même et souffrir et mourir, pour le sauver.

Il a voulu que ce grand amour et cette divine compatissance fussent comme la marque et le cachet de ses pretres, et vous les reconnaitrez à ce signe qu'ils aiment les ames. Un jour que ses apotres, faits par leur éducation de peuple, aux violences brusques et aux rudesses impitoyables, lui demandaient de faire descendre la foudre et gronder les tonnerres, il leur répondit : " Allez, vous ne savez pas de quel esprit vous êtes! „

Messieurs, si en vous parlant de devoir et de passion, de loi et de destinée, j'ai été trop dur, pardonnez-le moi! Si une seule de mes paroles a blessé une seule âme, pardonnez-le moi! Et je vous en prie, oubliez-le, parce que, Dieu m'en est témoin, ma seule ambition, mon seul désir, était de vous faire du bien.

Oubliez-le, aujourd'hui surtout, que j'ai à vous parler de ce divin amour où vous devez trouver votre force : force du repentir et de la vertu, ô vous qui êtes tombés; force de la persévérance, vous qui êtes restés debout ou qui vous êtes relevés.

Oui, c'est de Jésus-Christ, l'Eternel aimant, que je vais vous parler.

O Christ, je vous aime parce que vous êtes ma force, mon appui, mon refuge, mon sauveur. *Diligam te Domine fortitudo mea : Dominus firmamentum meum et refugium meum et liberator meus.*

Depuis la chute originelle, l'homme frappé dans son intelligence, frappé dans sa volonté, frappé dans ses sens, n'était plus qu'une machine gauchée dont on ne pouvait attendre que des mouvements déréglés. Son intelligence obscurcie ne pouvait plus apercevoir la loi qu'à travers une buée grise, sa volonté blessée ne pouvait plus suivre l'intelligence que d'un pas inégal et capricieux, et ses sens, dans la fermentation des passions, se révoltaient souvent devant la règle et le devoir comme des fauves devant les barreaux d'une cage odieuse.

L'homme ainsi tombé ne pouvait plus trouver en lui-même ni la lumière, ni la force pour observer

avec continuité le devoir et la loi. Il l'aurait pu parfois, dans quelque élan d'honnêteté fugitive; mais bientôt, las de cet effort, il devait fatalement retomber.

Tel un aigle blessé à l'aile, se soulève, et à grands coups désespérés s'arrache à la terre; il vole un peu et bientôt hélas! pesamment s'abat dans la fange.

D'une si misérable créature, Dieu eut pitié dès la première heure. Il lui donna la surnaturelle lumière de la révélation primitive en Adam et en Noé, et la surnaturelle force de la grâce. Et c'est par le Christ qu'il la lui donna, et, comme disent encore les théologiens, en prévision des mérites de Jésus-Christ Notre Seigneur.

Dès l'aube des temps et du berceau de l'humanité, la lumière et la force sont en Lui.

L'homme put connaître la loi, il put faire son devoir. Le fit-il?

Messieurs, rappelez-vous le paganisme.

Les deux plus fiers esprits qu'il ait donnés au monde étaient bien Platon et Aristote, et sur les bans classiques on nous convie encore à saluer leur génie.

Qu'est-ce que c'était pourtant que Platon et Aristote?

Aristote écrit une morale d'une pureté incomparable et après va mener la vie avec des courtisanes. Platon écrit son Phédon sur l'immortalité de l'âme et après, dans Phèdre et dans le Banquet, étale une abjection pour laquelle, encore au siècle

dernier, le fer rouge du bourreau l'aurait marqué au front.

Un nom surnage, pur et sans tache, au-dessus de toute cette boue de gentils, c'est Job!

Aussi Dieu en est-il fier. " Avez-vous vu, s'écrie-t-il, mon serviteur Job? Il n'a pas d'égal sur la terre! Simple, droit, craignant Dieu, fuyant le mal... il est sans tache. „

Et cette unique exception, ce Job connaissant Dieu au milieu de l'aveuglement de l'univers qui court aux idoles, ce Job fidèle au devoir et à la loi, au milieu de ces masses que le fouet de la passion chasse à grands coups dans toutes les dégradations du mal, est un phénomène si mystérieux, si inexplicable, que pour en donner une solution suffisante on a recours aux rapports de famille qui le reliaient au peuple juif.

Le peuple juif, en effet, avait reçu de Dieu une particulière grâce de lumière dans la Révélation faite à Moïse; il portait dans les archives de son temple le texte précis de la Loi. Et encore une fois, c'est en vue du Christ, du Libérateur, du Messie, que lui fut donnée cette grâce de préférence et de prédilection.

La force et la lumière sont toujours en lui.

Mais qu'en ont-ils fait, ces fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ce peuple à la dure cervelle, *durae cervicis,* ainsi que les nomme à chaque instant l'Ecriture?

Ils l'ont portée comme un joug pesant et lourd, toujours s'essayant à le jeter bas de leurs épaules.

Si Dieu ne les flagelle pas, ils courent aux idoles et dansent devant un veau d'or! Quand les prophètes leur jettent à la face leurs opprobres et leurs crimes, ils les reçoivent à coups de pierres et les enfants leur crient : “ Chauve! Chauve! „

Leur cœur est si récalcitrant à la vertu que Dieu, comme à regret et forcé, doit leur permettre la polygamie... Ils s'y précipitent avec une fureur de passion qui n'a peut-être pas d'égale dans l'histoire. Salomon le Sage a sept cents femmes et trois cents concubines et, à l'heure où va se fermer le monde antique, où la synagogue va mourir, qu'est devenue la foi de ce peuple?.. Etouffée dans toute cette chair, elle n'est plus qu'un formalisme sans cœur, étroit, hypocrite, mesquin, personnifié dans cette race de Pharisiens dont le Maitre dira que c'est une race de vipères.

Voilà le sort du devoir et de la loi, même dans ses conditions les plus fortunées; voilà où en est, en face de la vertu, la dolente misère humaine!

Et ne vous récriez pas, Messieurs; cette abjection de vie, cette dégradation du sens, cette oblitération de la conscience et de l'ame, tout cela si bas et si avilissant que ce soit à penser, tout cela nous le portons en nous-mêmes, dans le sang de nos veines et dans la moelle de nos os, car tout cela c'est l'homme!

Vient le Christ maintenant, le Sauveur!..

Que va-t-il faire?

Amoindrir le devoir? Atténuer la Loi?

“ *Nolite putare quod veni solvere legem... non*

veni solvere legem, sed adimplere. „ Ne vous imaginez pas que je suis venu relâcher la loi : je suis venu l'achever et la conduire au faîte.

Il a été dit autrefois : vous aimerez vos proches, mais vous haïrez votre ennemi... Moi, je viens vous dire : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent.

Il a été dit autrefois : Vous ne ferez pas l'adultère. Moi je vous dis que celui qui regarde la femme d'autrui et la convoite seulement, est déjà coupable d'adultère dans son cœur.

Il a été dit autrefois : Œil pour œil, dent pour dent. Moi je vous dis : Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, offrez lui la gauche.

Si quelqu'un vous poursuit en justice et veut vous arracher votre robe, donnez-lui jusqu'à votre manteau (1).

Quoi! Messieurs, l'abnégation de soi-même jusqu'au bout, le pardon des injures, l'amour des ennemis, la chasteté intégrale jusqu'à la virginité de la pensée, et le reste, et le reste... tout cela commandé, imposé, non pas seulement à une élite choisie, mais à l'humanité tout entière; à cette humanité si frêle et si faible, secouée jusqu'aux racines par toutes les tempêtes de la passion; à cette humanité si basse dans ses désirs, si lâche dans ses volontés; à cette humanité qui, durant six mille ans, vient de donner le spectacle de toutes les déchéances et de toutes les hontes...

(1) Matt. V.

Mais c'est donc un défi!

Si le Christ n'avait été qu'un homme, c'eût été plus qu'un défi, c'eût été une folie!

Mais il était Dieu et il savait que dans la grâce qu'il allait verser sur le monde, il y avait la force qu'il fallait pour élever l'âme humaine jusqu'aux glorieuses cimes de ces vertus!

Et ce fut fait! “ *Et factum est ita!* „

Aux pieds de la Croix du Christ est née une race d'hommes qui a aimé le devoir plus que la vie et, pour la loi, s'est trouvée prête à répandre son sang; une race d'hommes qui a tenu sous les pieds, vaincus, la passion et le désir; une race magnanime et généreuse pour qui la souffrance n'était rien, pour qui le sacrifice n'était rien; une race fidèle en dépit de toutes les fortunes contraires et jetant à la figure de toutes les trahisons qui passent ce cri sublime : “ Ah! Maître! si tous vous délaissaient, moi, moi, je ne vous délaisserais pas; „ une race indomptable que toute la puissance des empereurs et des rois n'ont pu mater, qui s'est ri des haches, des chaînes, des chevalets, de tous les fauves de l'amphithéâtre; qui a laissé passer sans y souiller son aile toutes les séductions et tous les enchantements; une race pure, une race chaste, sans tache, sans reproche et sans peur.

Vous me demandez son nom, Messieurs : c'est la vôtre! c'est la race des chrétiens, vous êtes de son sang!

Quel est donc ce mystère, et son secret quel est-il?

Qu'a fait le Christ pour revêtir de force le pauvre cœur de l'homme?

Il se l'est attaché par des liens magnifiques, comme faisaient ces vieux Gaulois qui, la veille des batailles, s'enchaînaient l'un à l'autre pour se mieux défendre et ensemble mieux vaincre l'ennemi!

Il a appelé à lui ces pauvres hommes et il en a fait ses frères, il les a serrés contre son cœur, et il me semble l'entendre leur dire : " Venez, venez, et n'ayez point peur; je suis là et j'ai vaincu le monde! „

Et à ceux qui s'approchent et se serrent contre lui, ce contact divin donne d'invincibles forces : ils ne savent plus ce que c'est que trembler, ils ont toutes les bravoures et toutes les audaces : Je puis tout, crie l'apôtre, en celui qui me rend fort. *Omnia possum in eo qui me confortat.* (1)

Ah! sans doute, le devoir leur est encore dur; ils sentent encore ce déchirement des deux lois dans leurs membres; la passion les secoue encore et les frappe de l'humiliant soufflet de Satan; il leur arrive encore de prier et par trois fois, pour que Dieu la chasse loin de leur cœur. Mais Dieu leur répond : " Ma grâce vous suffit, car c'est dans vos faiblesses à vous que se montre ma force à moi. „

" Oh! que je me réjouis donc de ces faiblesses, s'écrie l'apôtre, puisque c'est à cause d'elles que la vertu du Christ habite en moi. „

(1) Phil. IV, 13.

Vous le voyez donc, Messieurs, c'est toujours en Lui qu'est la lumière et la force.

Quis me liberabit? Qui me délivrera?

Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum. La grâce de Dieu, la force de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Et je ne vous apprends rien de neuf en vous parlant ainsi.

Vous étiez encore enfants, que déjà au catéchisme on vous l'enseignait, dans un langage et avec des mots que nous comprenons, nous, chrétiens, mais qui pour le monde sont souvent lettre fermée.

Qu'est-ce que la grâce, demande le saint petit livre?

La grâce est un secours surnaturel que Dieu nous accorde pour notre salut.

Et distinguant aussitôt entre la grâce sanctifiante et la grâce actuelle :

Qu'est-ce que la grâce actuelle?

La grâce actuelle est un secours... que Dieu nous donne pour nous aider à faire le bien et à éviter le mal.

Et demandez-lui les sources de la grâce, il répondra : les Sacrements du Christ.

Et maintenant, Messieurs, écoutez cet hymne que chantait Isaïe : dans la lumière prophétique, il nous voyait du fond sombre de ce passé que son œil perçait et comme s'il enviait notre sort : Ah! s'écrie-t-il, en ces jours là, vous pourrez vous dire : Voici Dieu, mon Sauveur, j'aurai confiance, je ne craindrai pas; car il est ma force et il a été fait mon salut.

Vous, vous pourrez puiser avec ivresse la force et l'énergie dans les sources qu'Il a fait jaillir pour vous. *Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris.* Faites donc connaître aux peuples les inventions de son amour... Ah! qu'il a fait pour vous de magnifiques choses!.. Annoncez-le donc à toute la terre! *Annuntiate hoc in universa terra!* (1)

Parmi ces sacrements de force, il en est un sur lequel je veux plus spécialement arrêter votre pensée, non seulement parce qu'il est le plus haut et le plus digne, mais parce que vous en avez un plus grand besoin pour vos âmes.

L'Eucharistie! Dieu y appelle votre corps et votre âme à la communion de son corps et de son âme. Et ne voyez pas dans ces paroles une exagération mystique. Elles n'atteignent pas l'énergie des paroles du Christ lui-même.

" En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang vit en moi et moi en lui. „ (2) Ce qui faisait dire à l'apôtre : " Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* „ (3)

(1) Isaïe, XII.
(2) Joann. VI, 54 et sqq.
(3) Gal. II, 20.

Que si je vous crie maintenant : Jeunes gens, vous voulez la force du Christ? Faites que ce ne soit plus vous qui viviez mais le Christ qui vive en vous. Mangez sa chair et buvez son sang.

Vous voyez bien que je suis fidèle à l'Evangile!.. Sa plus pure doctrine est là tout entière.

La source de notre force et de notre énergie morale est dans le Christ : l'âme chrétienne est forte à raison de son union plus ou moins intime avec le Christ, et le lieu propre de son union avec le Christ est l'Eucharistie, le banquet de sa chair et de son sang. Vous êtes faible, jeune homme, voilà le remède. Communiez! Communiez!

Et ne le savez-vous pas de votre propre expérience? Ah! Messieurs, laissez-moi donc évoquer vos souvenirs!

Il y a dans la vie morale de tout homme une période charmante et qui ne revient jamais à sa mémoire sans le toucher d'une émotion délicieuse!

Elle va depuis la première communion avec le Christ, jusqu'à la première chute... jusqu'à la première communion avec le péché, avec le mal.

Vos âmes avaient alors une innocence, une fraîcheur, une beauté incomparable... Elles allaient au bien avec joie, et le mal leur inspirait une horreur invincible! Rien que la pensée du mal leur donnait des révoltes et elles la chassaient avec dégoût et mépris!

Je le sais bien, ce n'est point l'âge des grandes luttes. C'était mieux, Messieurs . c'était l'âge des grandes générosités; et si le branle-bas des

passions n'avait pas encore sonné en vous, le bien y avait poussé de vigoureuses racines. On vous lisait d'héroïques histoires de martyrs et en vous-mêmes vous vous disiez que Dieu aidant vous feriez comme eux; il vous semblait alors tout simple, tout naturel de mourir plutôt que de faillir, de verser tout son sang plutôt que d'être lâche et de trahir le devoir.

Et quelle était pensez-vous la marque et si je puis ainsi parler, la caractéristique de ce temps-là? Souvenez-vous!.. Souvenez-vous!..

Vous alliez au Christ comme à un frère, vous vous mettiez à genoux devant lui, confiants et aimants, vous mangiez sa chair et vous buviez son sang! Il vivait en vous et vous en lui! *Vivo ego, jam non ego; vivit in me Christus!*

O les saintes, ô les heureuses, ô les vivifiantes communions de notre enfance! Comme notre cœur nous y portait!.. Comme nous enviions le prêtre! Comme nous aurions voulu, ainsi que lui, tous les jours nous nourrir du corps du divin Maître et nous abreuver de son sang.

Puis, il est arrivé un jour, une heure où nous sommes tombés... Et à partir de ce jour, jeunes gens, vos histoires se divisent... les uns ont pleuré, se sont relevés et vite ils ont couru au Maître, implorer des forces nouvelles; les autres, pris de honte, ont reculé, reculé encore, puis l'indifférence est venue et l'ennui et le dégoût!

Et dans l'intervalle, les chutes ont succédé aux chutes et sur les hontes anciennes se sont

accumulées les hontes nouvelles, et tandis que s'en allait et se mourait l'amour du Christ, l'amour du mal naissait et grandissait dans leurs âmes.

Ce qui a sauvé les uns c'est qu'ils n'ont pas oublié l'Eucharistie!.. Ce qui a perdu les autres, c'est qu'ils en ont eu peur et qu'ils l'ont laissée là!..

Mais comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Vous ne pouvez rien par vous-mêmes... et votre force est là et elle n'est que là!

Je vous rappelais tantôt l'héroïsme des martyrs... N'avez-vous jamais été frappés par cet incompréhensible spectacle des premiers siècles et des premières persécutions de l'Eglise?

Tous ces chrétiens-là vont à la mort comme à un jeu. On les déchire, on les tenaille, on les brûle, on leur enfonce des épines sous les ongles, on leur arrache les chairs par lambeaux, on leur coule du plomb dans la bouche, on les livre aux ours, aux tigres, aux lions, il n'y a pas de torture qu'on n'imagine, pas de cruauté qu'on oublie. Et ils tiennent bon!... et ils sourient! Ces hommes, ces femmes, ces jeunes filles, même ces petits enfants ne reculent pas... Ah! Messieurs, je lisais dernièrement, dans mon bréviaire, la passion de sainte Cécile : elle est de sang noble et riche, élevée avec toutes les délicatesses de la Rome d'alors; elle est toute jeune encore, car son mariage avec Valérien date d'hier; elle est convaincue d'être chrétienne et condamnée; on la traîne dans le caldarium de sa demeure et dans la fournaise qui le chauffait, on la jette. Après un jour et une nuit,

on l'y retrouve en prières. Les flammes s'étaient reculées et faisaient autour d'elle comme un tabernacle! On fait venir le bourreau : elle se met à genoux et découvre son cou de vierge... la hache tombe, le sang jaillit de la plaie béante, mais la tête n'est pas abattue; la hache se relève plus haut et tombe une seconde fois : la tête tient encore; elle tombe une troisième fois, la tête tient toujours. Alors, le bourreau, dépité, jette au loin sa hache et s'en va, et elle reste là, la pauvre petite, toutes les chairs déchirées et ouvertes; ces trois grandes plaies hideuses coulant à flots; elle reste là, trois jours et trois nuits, sans un gémissement, sans une plainte, sans une larme, souriante et attendant doucement que la mort vienne et la délivre!

Mais quel est donc ce prodige? Ce prodige, le voici :

Tous ces chrétiens-là, participaient aux divins mystères et communiaient au corps et au sang du Seigneur Jésus-Christ... leur force était là! Et ils le savaient... Aussi voyez, dans les prisons qui viennent de se remplir et qui se videront demain pour les grandes fêtes de l'amphithéâtre, voyez, les prêtres courent, et de loge en loge, ils vont, serrant mystérieusement sous leur tunique, un trésor qu'ils partagent... Quel est-il ce trésor?.. C'est le pain et le vin des forts, le corps et le sang du Maître.

Voyez ce petit saint Tarsile, précipiter ses pas dans les rues de Rome, il va, et il a hâte, car le temps presse. Il va chercher les saints mystères pour ceux qui vont combattre et mourir!

Voyez, oh! voyez! Dans ce cachot plus sombre, un geôlier plus barbare, a refusé l'entrée aux diacres qui apportaient le Christ... Et tantôt on va venir pour jeter dans l'arène, aux lions et aux tigres, les chrétiens qui attendent là!.. Vont-ils s'en aller sans leur Dieu dans leur cœur?.. Il y avait là un prêtre, Lucien, couché à terre, car ses pieds serrés au mur par les ceps l'empêchaient de tenir debout. Autour de lui les martyrs s'agenouillèrent... Alors il découvrit sa poitrine, on lui tendit du pain et du vin, et sur l'autel vivant de son cœur, sur cette chair qui allait mourir, il consacra le corps et le sang de Jésus-Christ!

Ah! jeunes gens, vous qui devez combattre aussi, non plus le combat de la foi dans le cirque et dans l'arène, mais les combats du devoir dans le secret de vos âmes et à la face de l'univers, allez donc vous aussi dans le Christ chercher la force; allez aux saints mystères, mangez la chair du Maître et buvez son sang... Votre salut est là, votre salut est là et n'est que là.

Un jour, en présence d'une pauvre âme, droite et désireuse de bien, mais chancelante et défaillant sans cesse, presque découragé moi-même, je m'en fus chez un de mes frères, un vieux prêtre, qui vous aima beaucoup, jeunes gens, et qui vous servit jusqu'au bout de sa vie, et dont vous saluez la mémoire durant vos pèlerinages en passant devant cette grande croix que vos mains pieuses ont dressée, au lieu même où il tomba, appelé par Dieu. Que faire, lui demandai-je? Comment

guérir cette âme? Et sur le ton un peu rude qui lui était familier et où se cachait son cœur — un cœur si tendre! — “ La messe tous les jours, me répondit-il, la confession tout de suite, tout de suite après la chute, et la communion, surtout la communion, au moins toutes les semaines et s'il se peut tous les jours! „

Quoi! O mon Jésus, vous accepteriez à votre banquet divin des âmes si fragiles, si souvent souillées, si peu sûres d'elles-mêmes! Ces pauvres vous les voudriez sur votre cœur tous les jours... vous ouvririez vos bras à ces pécheurs et vous leur verseriez le vin de votre amour!

Le Maître a répondu, Messieurs, et sa réponse est éternelle.

C'est aux malades que je vais, non pas à qui se porte bien. Ce sont les pécheurs que je suis venu appeler, non pas les justes.

Non veni vocare justos sed peccatores.

Messieurs, aux termes de ces entretiens, que vous avez suivis avec une générosité et une bienveillance dont je vous remercie et dont j'emporte l'encourageant souvenir, laissez-moi résumer les pensées que je vous ai dites.

Vous en êtes au premier pas dans la vie et vous avez devant vous l'avenir. Votre destinée ne s'arrête pas à vous, elle va au-delà de vous-mêmes; il ne suffit pas que vous conduisiez votre âme à toutes les élévations de la Vérité et de la Justice : il faut encore que vous travailliez à y faire monter les autres. C'est là votre rôle dans toute son ampleur.

Or, Messieurs, la patrie, la société et l'Eglise comptent bien que vous serez fidèles à vos destinées; elles espèrent en vous, elles ont besoin de vous. Dans les temps troublés où nous vivons, à la veille des grandes transformations sociales qui se préparent, nul ne peut refuser ni sa force ni son énergie ni sa puissance à ces trois grandes solliciteuses.

Vous serez donc dans le rang, Messieurs, et vous ne déserterez pas!

Mais prenez garde! Vous ne servirez ni l'Eglise, ni la société, ni la patrie, si vous n'êtes pas hommes de devoir. Si vous n'ètes pas hommes de devoir, votre action sera vaine, elle aura de l'éclat peut-être, elle sera tapageuse, mais fatale. Dieu la frappera d'une irrémédiable stérilité. Je vous l'ai dit : Il ne veut pas mèler les impurs et les souillés à la trame de sa Providence.

Dressez-vous donc à combattre et à vaincre l'éternelle ennemie du devoir : la passion!.. Jeunes gens, vos fronts ne sont pas faits pour porter son joug, ni vos mains ni vos pieds pour trainer ses chaines. Brisez, d'un valeureux coup, ses fers avilissants.

C'est à elle à ramper, non pas à vous. Frappez-la, chatiez-la, matez-la jusqu'à ce qu'elle soit à vos pieds, sous vos talons.

Et la force pour ces grands combats et ces grandes victoires, je vous l'ai dit : l'Eucharistie, le Christ, la grâce de Dieu par Jesus-Christ notre Seigneur.

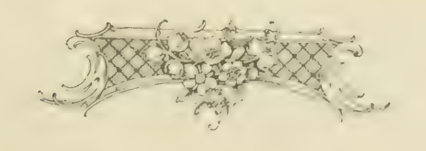
Et maintenant, Messieurs, l'heure est venue de nous séparer. Vous allez reprendre la marche en avant de vos destinées, moi je vais achever la mienne! Mais je ne vous oublierai pas. Durant ces quatre jours mon cœur est allé à votre cœur et Dieu m'a fait sentir une fois de plus, ô jeunes gens, qu'il est bon de vous servir et qu'il est bon de vous aimer, parce que vous êtes l'avenir et l'espérance! Non! je ne vous oublierai pas! Tous les jours, à l'autel, devant le corps et le sang du Maître, je ferai mémoire de vous!

Vous, ne m'oubliez pas non plus, s'il vous plaît, et si j'ai pu faire un peu de bien à vos âmes, priez pour moi; priez pour moi, afin qu'après avoir prêché aux autres, je ne me perde pas moi-même : *Ne postquam aliis prædicaverim ipse reprobus efficiar.* (1)

Gratia Domini Jesu Christi vobiscum, fratres.

O frères, que la grâce du Seigneur Jésus-Christ soit avec vous.

Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.



(1) Cor., IX, 27.



LA FOI

Sicut accepistis Jesum Christum Dominum, in ipso ambulate, radicati et superaedificati in ipso, confirmati in fide... Videte ne quis vos decipiat... non secundum Christum.

Vous avez reçu le Seigneur Jésus-Christ; marchez en lui, enracinez-vous en lui, édifiez-vous sur lui, vous affermissant dans la Foi sans cesse. Prenez garde que personne ne vous séduise et ne vous détourne du Christ.

Coloss. II, 6-8.

MESSIEURS,

PASCAL, dans son austère cellule de Port-Royal, solitaire et sombre, écrivit cette pensée navrante :

" Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais

ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme, et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste.

„ Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi le peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'en un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit.

„ Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant, sans retour.

„ Tout ce que je connais, c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter.

„ Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais; je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe, pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à quelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

„ Voilà mon état, plein de misère, plein de faiblesse, plein d'obscurité. „

Qu'ajouter, Messieurs, à cette vue sinistre et douloureuse de l'homme... Et c'est bien lui, abandonné à lui-même, frappé depuis la chute originelle dans ses facultés les plus hautes, dans son esprit et dans son cœur, c'est lui, créature chétive et souffrante,

éprise de lumière et tâtonnante dans la sombreur des nuits, affamée de vérité et se rongeant l'âme dans l'éternel doute!.. C'est lui rêvant du ciel et rivé à la terre...

Nous, Messieurs, qui avons reçu le Seigneur Jésus-Christ, qui nous sommes enracinés en lui, nous, que sa foi a rendus fermes, nous avons trouvé en lui la lumière qui dissipe la nuit des doutes, la force qui guérit toutes les faiblesses d'une volonté brisée, et l'amour qui rend douce cette vie triste et moins dur le lourd poids de la grande misère des choses.

Foi, Espérance, Charité : dons divins que le Réparateur a versés sur sa créature déchue, et elle s'est relevée comme une pauvre fleur desséchée, elle s'est redressée sur sa tige pour refleurir encore et regarder le Ciel.

Je veux vous parler de ces trésors du Christ, de la Foi du Christ, de l'Espérance du Christ, de la Charité du Christ, durant ces jours que vous consacrez tous les ans à la considération des choses éternelles. Elles sont notre gloire et notre fierté, le riche viatique de notre âme durant son rapide voyage ici-bas... Mais, hélas, Messieurs, nous les portons dans un vase bien fragile... Combien, arrivés à mi-chemin, même aux premiers pas de la route, déjà les ont perdues et marchent les mains vides!

Prenez garde que personne ne vous séduise et ne vous arrache le Christ.

Il serait insensé, Messieurs, de ne pas reconnaître

la puissance prodigieuse de la raison humaine dans le domaine des choses de la terre et du temps. Quand dans un regard d'ensemble on tâche de contempler ce colossal édifice des sciences et qu'on le voit, immense, monter, monter, monter toujours, on se sent pris de tous les vertiges de l'éblouissement et de l'orgueil... Devant la gloire de cette œuvre qui est bien la sienne, l'homme est tenté de s'écrier comme aux premiers temps : " Venez! venez! et nous l'élèverons cette cité, nous l'élèverons cette tour jusqu'à ce que son faîte atteigne au ciel. *Venite faciamus nobis civitatem et turrim cujus culmen pertingat ad cœlum!* „ (1)

Montons, montons toujours! et nous atteindrons le ciel, nous nous passerons de Dieu, et de son Christ, et de sa Foi, et de sa lumière.

Ce n'est plus, dans sa généralité du moins, le cri de notre siècle et de notre temps. Ses multiples déconvenues l'ont assagi et dressé à la modestie.

Mais vous l'entendrez pousser encore, ne fût-ce que par des esprits attardés, énamourés du vain rêve de leur jeunesse, et à qui rien ne sert de leçon.

Non, Messieurs, l'esprit humain n'escalade pas ainsi le ciel : il a les ailes trop courtes.

Voyez donc, lui qui volait d'un vol si sûr et si aisé dans ce monde immense des corps, lui qui les atteignait d'un bout de l'univers à l'autre, le

(1) Gen. II, 4.

voici qui s'essaie à pencher dans les sphères de l'âme et de la pensée, et soudain, après quelques grands coups d'aile, il se trouble, il frémit, il tournoie, le vertige le prend et il tombe : Je ne sais pas! je ne vois pas! C'est la nuit noire. *Nox, atra nox!*

Ah! cette nuit!.. Il l'avait sondée ce grand génie de Pascal. Qui donc peut se vanter d'avoir eu le regard plus perçant et la nuit plus profonde?.. Qui a poussé la vue plus loin que lui? Et pourtant!

“ Je ne sais pas qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même.

„ Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant, sans retour.

„ Tout ce que je connais, c'est que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter! „

Or, Messieurs, remarquez-le, je vous en prie, les questions sur lesquelles la science humaine est muette, devant lesquelles l'esprit de l'homme en arrêt tâtonne, chancelle et ne sait que résoudre, ces questions-là sont les questions vitales, angoissantes, torturantes... elles pressent le cœur et l'étouffent; c'est, au bout du petit temps que nous vivons, la question tout entière de l'éternité... et il a hâte, car sa part de temps s'écoule et fuit irréparable.

Ah! que va faire cette pauvre et dénuée créature? Elle a deux partis à prendre.

Elle peut, et ce fut fort de mode jusqu'en ces

dernières années, elle peut, après quelques tentatives inutiles, jeter le manche après la cognée, déclarer que cet ensemble de questions forme le domaine de l'inconnaissable et sur ce mot, creux mais facile, endormir ses inquiétudes et d'avenir éternel n'avoir plus souci!

Frères! frères! les heures suivent les heures, et les jours les jours, et la mort est proche, et après?

Après?.. J'ignore, je ne sais... mais je sais à un dixième de seconde près la parallaxe solaire.

Frères! frères! après c'est l'Éternité, la Justice, l'Irréparable!

Peut-être bien, je ne saurais dire, mais j'ai noyé dans l'effluve électrique l'argon et la benzine!

“ Celui qui doute et qui ne cherche pas, dit encore Pascal, est tout ensemble et bien malheureux et bien injuste. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature. „

Reste donc à chercher, et c'est le second parti que peut prendre l'homme.

Mais où donc chercher?.. Ah! ce n'est point sur la terre où toute raison humaine est impuissante.

Cherchez la lumière du Ciel : *Oriens ex alto.*

Or, Dieu a pris en pitié sa créature tombée... ce qu'elle ne pouvait plus découvrir, il le lui a révélé.

Dieu, dit saint Paul, qui a parlé autrefois à nos Pères par les Prophètes, à maintes reprises et de

multiple façon, dernièrement, en ces jours, nous a parlé par son Fils : *Multifariam, multisque modis olim Deus loquens Patribus in prophetis, novissime, diebus istis locutus est nobis in Filio* (1).

Il a répondu à toutes ces questions qui angoissaient l'homme; il a déchiré, par un rayon de sa divine lumière, le manteau des ténèbres qui enveloppait la science humaine; la lumière nous est venue et elle est venue d'en haut.

Devant Dieu qui lui parle et l'instruit, Dieu, l'absolue science et l'éternelle vérité, quelle peut être l'attitude de l'homme? Elle ne peut être qu'une, sous peine de déraison ou de folie. Il faut qu'il s'incline et qu'il croie.

Sans doute, au prophète il a le droit de demander ses titres, à l'Eglise les preuves de sa mission, même au Fils de Dieu fait homme le témoignage de sa divinité. Que sa raison discute, pèse et juge ces témoignages, ces preuves, ces titres, c'est son droit, c'est même son devoir; mais l'épreuve faite, devant le révélateur désormais accrédité, encore un coup, sous peine de déraison ou de folie, qu'il fasse, qu'il écoute et qu'il croie.

Et c'est ce que nous faisons, Messieurs, quand tous les jours, humblement, à genoux aux pieds de notre crucifix, nous redisons, comme l'ont redit nos pères et nos mères, comme l'ont redit toute la longue chaîne de nos aïeux, ce vieux symbole qui,

(1) Hebr. I, 1.

depuis dix-neuf siècles, comme un phare au milieu des vastes et sombres mers, illumine l'humanité en marche vers ses destinées.

Je crois parce que l'Eglise me l'enseigne.

Je crois à l'Eglise parce que je crois à sa mission divine.

En un mot qui dit tout; je crois Dieu!

Mais j'entends quelqu'une de ces extravagantes créatures, dont parlait tantôt Pascal, me crier étourdiment : mais vous ne comprenez pas ce que vous croyez.

Ah! l'objection plaisante!

Je comprends très clairement les raisons que j'ai de croire. Il est vrai que je ne comprends pas les raisons intimes de ce que je crois... Mais l'étonnant serait tout juste que je les sache comprendre, et que l'esprit humain fût apte à embrasser des vérités d'essence divine.

Me permettez-vous un exemple qui, sans l'attarder trop, éclaircira mon discours? Je prends l'éternel et insondable mystère de la Sainte-Trinité. Je crois en un seul Dieu, et qu'en ce seul Dieu sont trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, l'Esprit est Dieu. Et pourtant il n'y a pas trois dieux, mais un seul Dieu, car une est la nature du Père, du Fils et de l'Esprit· mais autre est la personne du Père, autre la personne du Fils, autre la personne de l'Esprit.

J'use des termes mêmes du symbole de saint Athanase.

Je comprends si bien l'énoncé de ce mystère, je comprends si bien ce que je crois, tous ces termes sont si clairs et si limpides, que même les extravagantes créatures les saisissent d'emblée... C'est absurde, s'écrient-elles... Comment le pourraient-elles dire si elles ne comprenaient pas?

Mais je ne comprends pas, en effet, comment les trois personnes divines distinctes ne font qu'une seule nature et un seul Dieu!..

L'étonnant, je le répète, serait que je sache le comprendre... En vérité, est-ce que je sais ce qu'est en Dieu la nature et la personne... Et Dieu lui-même, est-ce que l'homme peut comprendre ce qu'il est?

Nature, personne... Oui, j'ai mis des idées derrière ces mots, parce que j'ai observé la nature et la personne dans les créatures finies qui m'entourent... Mais le misérable concept péniblement acquis par l'analyse des choses finies... de quel droit vais-je l'appliquer à l'infini, à l'éternel et en tirer sur Dieu des conclusions à peine assurées sur l'homme.

Est-ce là de la raison?.. Et les extravagants n'hésitent pas. Ils appliquent a Dieu, l'immense et l'incompréhensible, la misérable petite aune dont ils mesuraient l'homme, cet atome, et la trouvant trop courte! ils crient : c'est absurde!

Ah! misère de l'homme!

Comme il est visible, Messieurs, que Dieu les a lâchés dans la voie de leurs désirs, et ils vont, se perdant dans l'orgueil de leurs rêves. *Et dimisi*

eos secundum desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus suis... (1) Et ce n'est pas la foi seulement qu'ils perdent, c'est leur raison qui croule... Elle veut voler, mais le vertige la prend, elle tournoie et tombe.

Je viens de vous montrer dans cette rapide analyse comment l'acte de la Foi, sans être un acte de raison, car il la dépasse du ciel à la terre, est cependant un acte éminemment raisonnable, et la dernière, la plus haute démarche de l'esprit humain arrivé aux sommets.

Il me reste à vous montrer comment, complétant les découvertes naturelles de la raison, elle donna à l'homme le secret de l'univers et de lui-même, le secret de son origine et de sa fin, le saut du temps à l'Eternité.

Je crois pour comprendre, dit saint Anselme. *Credo ut intelligam*... Sans la Foi, l'homme, la vie, le monde, le passé et l'avenir sont d'éternels mystères. La Foi les illumine : elle met des clartés où pesait la nuit, et ce n'est pas la moindre preuve de sa divinité que son harmonieux accord avec la nature.

D'où je viens?... Qui m'a mis au monde?... La raison m'avait dit, sans doute, que c'était un Dieu, la première et la souveraine cause... Mais la Foi me dit que ce Dieu Créateur est un Dieu Père... Notre Père qui êtes aux cieux. Quel accent nouveau

(1) Ps. LXXX, 13.

dans cette parole divine... Quel contraste entre cette cause première tombant comme une formule aride d'un engrenage de syllogismes secs, touchant froidement mon esprit comme font en géométrie les théorèmes, et cette vision touchante, tendre, d'un Père, d'un Père aimant me versant la vie dans un mouvement d'amour et d'une main chaude et dévouée me conduisant à travers le temps à mes destinées.

Ah! ce n'est plus l'esprit seulement qui écoute, c'est le cœur qui s'émeut et tressaille... Ce n'est plus la puissance seulement qui veille sur le berceau de l'humanité, c'est l'amour.

O notre Père qui êtes aux cieux!

Qui je suis, ce que c'est que moi-même? Ah! Messieurs, voici le grand problème devant lequel plus que devant tout autre la raison humaine s'est éternellement butée et éternellement se butera. Elle a beau crier depuis des siècles : Connais-toi toi-même : elle n'a pas avancé d'un pas. Mélange de toutes les bassesses et de toutes les grandeurs, avec des élans de générosité superbe et des lachetés sans nom, glorifiant les vertus et caressant tous les vices, sentant l'appel de tous les dévouements et de tous les héroïsmes, et se repliant solitaire dans le clos d'un égoïsme abject... Jeunes gens, avez-vous regardé votre cœur... dites, sous le glorieux rayonnement de vos enthousiasmes... la fange qui bout au fond!.. Qui dira ce qu'est l'homme?

La foi répond et sa réponse est totale.

Appelé par Dieu, son Créateur et son Père, à

toutes les splendeurs d'une vie surnaturelle et divine, l'homme avait été orné par lui, comme une fiancée pour son époux, d'inappréciables dons et d'incomparables grâces.

Mais il a failli au devoir, Dieu l'a châtié et dépouillé. Et il va, maintenant, abandonné à lui-même, déchu, ruiné, nu, par les routes, se ressouvenant de ses biens perdus et traînant la honte de ses déchéances!

Son intelligence était baignée de lumière : elle allait au vrai, au bien, au beau, comme le regard va au soleil. Frappée, maintenant elle marche à travers l'obscurité des choses... elle pressent le vrai, elle le cherche, elle ne le reconnaît pas... elle tâtonne et s'attache à l'erreur.

Elle reconnaissait le bien et elle l'aimait de toute la force d'une volonté généreuse et vaillante... Elle hésite maintenant sur le bien, et sa volonté blessée, frappée, elle aussi, dans le châtiment de tout l'homme, n'a plus le courage du bien, elle va lâchement au mal, parce que le mal est doux et facile.

Ce corps, ce pauvre corps humain, obéissant serviteur de l'âme, assoupli à ses volontés, dans l'effondrement de la chute s'est réveillé; il a brisé le frein et le mors et, comme une cavale indomptée, l'écume à la bouche, l'éclair dans les yeux, hennissant, il se dresse devant l'âme désarmée et lui jette des défis.

L'âme, maîtresse du corps, qu'est-elle devenue?.. Ah! Messieurs!.. voyez-la donc! Traînée, à plat,

comme une morte, par la chevauchée des sens en délire, éclaboussée de toutes les hontes, étouffée dans la boue où la pesanteur de l'homme de chair la retient esclave, elle tâche parfois, dans un effort fugitif, à se hisser hors de l'égoût, mais la chair la tire en bas et elle s'engouffre.

Vos générosités, vos grandeurs, vos élans vers l'idéal et les hauteurs, tout ce qu'il y a de beau, de pur, de généreux en vous... c'est le passé qui se réveille. Et toutes vos défaillances, toutes vos misères, toute cette servitude d'un corps de péché, c'est le présent et c'est la ruine!

Le voilà le secret de votre grandeur et de votre bassesse, le voilà.

Et voici l'espérance.

Où je vais, la mort, ce qu'elle est et l'au-delà, la Foi me le dit aussi.

Par la miséricorde du Réparateur Jésus-Christ, je puis me relever de cette épouvantable déchéance. Je puis reprendre les biens perdus, réparer ma ruine, atteindre aux cimes où m'appelait autrefois le Créateur, mon Père.

Je le puis si je le veux. La vie présente est l'épreuve de ma volonté libre... Ne me parlez plus de ma faiblesse. Je puis tout en celui qui me fortifie, et celui qui me fortifie est le Christ, Dieu, mon Sauveur.

La mort : elle est la fin de l'épreuve et l'aurore de la récompense... c'est le pas du temps à l'éternité, de l'exil à la patrie.

Et la loi de ma vie, la condition de l'épreuve,

mon devoir en un mot, la Foi me le dit encore avec une clarté, une précision, une autorité, qui non seulement ne laisse point de place au doute, mais n'en laisse pas au subterfuge.

Hélas! Messieurs, c'est ici la manifeste raison de notre infortune. Que d'hommes accepteraient la foi, si elle laissait le devoir dans le vague, si elle le pliait un peu au désir, si elle le rendait assez élastique pour enfermer au moins une passion.

Non! non! non! les siècles passeront, mais vous n'arracherez pas une lettre au Décalogue... Le devoir intégral, invariable, infrangible, elle le criera éclatant comme une fanfare, depuis le Sinaï jusqu'aux plaines de Josaphat.

Et maintenant, dites, qu'est-ce qui reste de la misère, de l'obscurité, de la faiblesse dont se lamentait Pascal?

Et ce n'est pas l'homme seulement qu'ainsi la foi éclaire... c'est toute l'humanité... Lisez l'histoire universelle de Bossuet, c'est la foi qui la lui a dictée, elle a été le flambeau qui l'éclairait au milieu des marches et des contremarches des peuples, de la naissance et de la mort des nations, de l'effondrement des empires, des bouleversements du monde.

C'est plus que l'humanité qu'elle illumine, c'est l'univers : elle vous dira ses origines, elle vous le montrera marchant dans l'espace immense, silencieux, vers ce terme fatal des choses qui est la mort. Elle ira au-delà et dans la prestigieuse vue de ses mots prophetiques elle vous montrera Dieu, dans cette universelle mort remettant le mouvement

et la vie et créant ces mondes de l'avenir entrevus par Isaïe... " *Ecce enim ego creo cœlos novos et terram novam*... Voici que je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle. „ (1)

Et nous ne sommes pas au bout, Messieurs : elle illumine à nos yeux plus que l'univers, elle nous révèle Dieu lui-même! Elle nous fait pénétrer dans les secrets mystérieux de son essence! Elle nous dit le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Elle nous le montre non seulement Immense, Infini, Eternel, Juste et Bon, Vengeur et Miséricordieux, mais encore aimant sa créature jusqu'à lui donner son Fils pour Sauveur et Victime de propitiation.

Et ce Fils descend vers nous, il revêt notre nature, il habite avec nous, il aime les petits, les pauvres et les humbles, il ne veut pas que nous l'appelions Maître, il veut que nous l'appelions Ami... (2) Et voici qu'apparaît sur la terre, entre le ciel et la terre, comme une chaîne d'amour et de familiarité divine... Dieu s'abaisse et il aime l'homme... Et l'homme, ce néant, cette ombre, l'homme, ce point perdu dans l'univers, se retourne et contemplant, sans en mourir, l'Infini, l'Eternel, l'Immense, Dieu fait monter vers lui, confiant et sans crainte, ces mots :

Mon Dieu! je vous aime!

Voilà, Messieurs, ce qu'est pour l'homme le don

(1) Is. LXV, 17.

(2) Matth. XXIII, 10.

de la foi, et comment dans la lumière et dans la beauté elle met nos vies.

Voulez-vous en apprécier davantage encore la valeur?... regardez autour de vous et voyez, dans le fait, ce que sans elle devient la vie.

Voyez, sur la face du monde, cette grouillante fourmilière humaine... ils vont, ils courent ces hommes, ils se croisent et se recroisent, fiévreux, haletants, courant, courant toujours, et tournant sur cette petite place où est fixée leur vie; et courir et s'agiter et s'enfiévrer ainsi c'est ce qu'ils appellent vivre... Que cherchent-ils courbés ainsi sur la terre? De l'or, de la joie et de la gloire.

De l'or!.. et ils doivent mourir!

De la joie!.. et ils doivent mourir!

De la gloire!.. et ils doivent mourir!

De l'or, de la joie et de la gloire... et ils étaient faits pour les choses éternelles...

Ah! les choses éternelles, il n'est point question de cela!

Inconnaissable! inconnaissable! et souriants ils s'en vont à ce qui se palpe, à ce qui se pèse, à ce qui meurt.

L'instinct les aiguillonne et ils courent sous cette piqûre.

La chair les cravache et ils courent sous cette lanière.

Vérité, grandeur, générosité, enthousiasme, charité... mots vides, mystique maladive... Allons donc! Et repliés sur eux-mêmes, dans la brutale poussée de leur égoïsme, ils luttent, ils se battent, ils

s'entre-dévorent pour vivre, comme des chiens faméliques rués sur un os.

O âme, ô esprit, ô intelligence de l'homme qu'êtes-vous devenus! Qu'êtes-vous devenue, ô dignité humaine!

Et ils vont mourir!

Un jour, dans ce corps qui jetait des défis à l'âge, une fibre se déchire, la ruine se fait, l'édifice chancelle et croule... Le malheureux a perdu l'illusion de la vie; il sent qu'il va mourir... Ah! mourir! c'est vrai, il fallait mourir! Et après? Ah! grand Dieu, demain, tantôt!.. Et de ses deux mains, il se cramponne à son lit comme un noyé se cramponne à la rive.

Folie! il faut mourir!

Et voici que toutes les questions éternelles envahissent son esprit. Dieu, l'éternité, le devoir, le bien, le mal, l'enfer... Il en a bien ri durant sa vie et comme une procession de fantômes elles passent et repassent sinistres, menaçantes, dans la nuit de son âme.

Mourir! Quoi! son travail, sa fortune, son renom, sa gloire, ses titres, ses affections, sa femme, ses enfants... tout va échapper à ses mains, tout est perdu... il faut laisser là ces choses tant aimées et s'en aller seul dans le pays des morts?

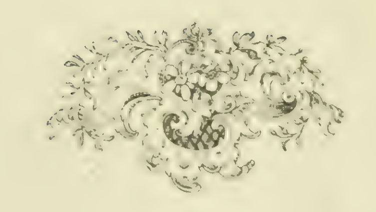
Oh! seul! seul! nu et vide!

Il veut se débattre contre ces pensées horribles,.. il veut crier au secours, il n'y a plus de voix dans sa gorge... Alors le désespoir le prend, son corps frémit, ses dents claquent et grincent, une sueur

froide perle goutte à goutte sur son front crispé, il étouffe, il meurt... il tombe entre les mains de Dieu!.. C'en est fait de cette vie perdue.

L'Eternité commence!

Seigneur! Seigneur! ayez pitié de nous!





L'ESPERANCE

Credo videre bona Domini in terra viventium. Ps. 26,

Messieurs,

Dans une des villes les plus industrielles de l'Angleterre, un économiste interrogeait une pauvre femme d'ouvrier. Elle lui répondit ce mot superbe : " Je n'ai pas été payée sur cette terre, mais j'aurai ma récompense quand j'irai au ciel. „

Et comme il s'éloignait pensif, méditant le secret de cette résignation sereine, du fond d'une forge noire, embrasée par les lueurs sifflantes et sinistres d'un fourneau de houille, il entendit sortir une voix, la voix d'une pauvre vieille toute courbée,

mi-aveugle, qui tirait le soufflet en rythme monotone; elle chantait : " *Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo :* le Seigneur est ma lumière et mon espoir, que craindrais-je? Le Seigneur protège ma vie... Quand s'approchent les nuisants, ceux qui veulent manger mes chairs... mon cœur ne frémira pas. Mon père et ma mère m'ont abandonnée, mais le Seigneur m'a prise dans ses bras... Ah! je verrai le bonheur de Dieu dans la terre des vivants „. (1)

Cette grande misère douloureuse et rongeante, cet âpre, cruel et sanglant travail, c'est la vie humaine.

Et le soleil de Dieu qui luit sur cette universelle tristesse et y jette des rayons consolateurs où s'échauffent les courages, c'est l'Espérance.

Que l'intelligence humaine soit à l'étroit et tourmentée dans cette vie, qui ne le comprend? Je vous ai dit l'océan d'inconnu, la nuit de mystère où elle est plongée. Cet éternel " Je ne sais pas „ qui tombe sans cesse de nos lèvres, n'est-il pas une sanglante dérision dans la bouche d'un homme dévoré de la soif de tout savoir et de tout comprendre?.. Il crie : " de la lumière! de la lumière „ et c'est la nuit, la noire nuit qui répond toujours!

J'ai dit le jour magnifique qu'ont jeté sur les choses et sur la nature, les découvertes magnifiques de l'esprit humain... Mais dites-moi, ce jour-là, pour

(1) Ps. 26.

combien d'esprits brille-t-il? Pour un petit groupe d'initiés, vous le savez bien, aristocratie intellectuelle très clairsemée dans le monde... le reste, la masse, demeure plongé dans les ténèbres, ignore, ignore et interroge en vain.

J'ai dit aussi, je ne le retire pas, que sur toutes les questions maîtresses, sur les grandes questions du passé, du présent et de l'avenir, la foi, la foi du Christ avait donné à l'homme les réponses de vie! Mais si la foi répond, enseigne, affirme, elle ne démontre pas, et nos esprits raisonneurs, avides des pourquoi, ont tant de peine à croire sans comprendre. Cette orgueilleuse tête de l'homme, même quand elle s'incline, a des sursauts de révolte... le tentateur lui souffle le doute, et sous cette suggestion, elle frémit, toujours prête à se redresser et à demander raison à Dieu!

Et d'ailleurs, même dans ce domaine de la nature qui nous a été livré, qu'est-ce que c'est ce que nous savons à côté de ce que nous ne savons pas?.. Rien, mes frères, rien. Après tant et tant de siècles, disait un savant anglais, — mort sans la foi, hélas! — après tant et tant de siècles, à peine avons-nous déchiffré la première page du livre de la nature.

Tourment de l'esprit.

La torture de la volonté n'est pas moindre.

Ah! Messieurs, nous sentons si bien ce qu'il y a de noble et de grand dans le spectacle d'une volonté mâle fidèlement attachée au bien et que rien ni du monde ni de l'enfer n'en sépare. Elle

passe au milieu des sollicitations du mal, calme, dédaigneuse, allant droit son chemin, marchant dessus, toujours victorieuse.

La tempête l'assaille, le vent des désirs sauvages l'enlace, rugit, se tord autour d'elle, et comme ces vieux rocs, que les lames des mers déchainées, à grands coups sourds, ont battu durant des siècles, impassible, elle tient debout.

Oui, nous sentons que cela est noble et grand, que là, seulement, est la vraie grandeur et la vraie noblesse.

Et quand nous nous replions sur nous-mêmes, hélas! hélas! Quelle volonté trouvons-nous?

Lâche, molle, fléchissante, avec de fugitifs élans qui la redressent dans une heure d'énergie, puis tombant, tombant encore, tombant toujours et s'affaissant flasque, épuisée, découragée.

Ah! Messieurs, le désolant spectacle que la vue de la volonté humaine, même de celles qui luttent encore! Et je ne parle pas de celles qui n'ont plus la force de lutter, qui ne se relèvent plus, qui gisent, engluées, et qui n'ont plus que la vie qu'il faut pour ramper dans cette glu et dans la boue.

Nous frémissons d'enthousiasme devant la grandeur morale des saints, devant ces martyrs qui, entre la mort et le devoir, sourient au devoir; devant ces vieux solitaires, ces moines, ces apôtres, ces femmes, ces vieillards, ces jeunes filles qui sacrifiaient tout, leur fortune, leurs joies, leur sang, leur vie, tout, tout, plutôt que de faillir.

Ah! je comprends que le contraste nous fasse

rougir et que devant ces volontés héroïques, ces volontés de fer et d'acier, nos pauvres petites volontés débiles nous soient à nous-mêmes odieuses et honteuses.

Une ressource nous vient et nous nous jetons dessus... nous nous faisons des volontés fortes, énergiques, impitoyables... contre les autres. La chose est infiniment plus facile.

Pour le reste, nous voilons, nous masquons aux yeux des autres nos défaillances... Nous nous faisons un costume de dehors, nous nous grimons si pas en saint, du moins en parfait honnête homme... ce qui est de même infiniment plus aisé. Et nous laissons voir au monde, à travers cette grimace des volontés fidèles, si pas à la vertu, — le monde n'en exige pas autant — du moins à l'honneur.

Cela peut suffire au monde.

Cela ne suffit pas à Dieu.

Cela ne suffit pas à vous-mêmes.

Car, enfin, il est des heures, n'est-ce pas... qui sait, pendant la solitude et le silence des nuits d'insomnie, où à vos yeux, soudain, tout nu apparait ce fond de lâcheté morale accumulé pendant des ans et des ans de vie au fond de votre cœur; toute cette boue s'agite, remonte, bouillonne, s'étale, et au fond, remue cette pauvre volonté étouffée sous l'amas odieux... O mon frère, ô homme libre, ô fils des vaillants et des saints... C'est vous, c'est vous, c'est vous! Ne reculez pas! ne fermez pas les yeux, c'est vous!

Ah! si le monde savait!

Mais Dieu sait, n'est-ce pas!

Et vous aussi vous le savez. C'est vous! c'est bien vous, cette faiblesse, ce néant et cette honte!

Et nous? et nous?.. et nous?

Tourment de l'esprit, tourment de la volonté, tourment de toute l'âme.

Il semble que le sens du moins doive être heureux dans l'homme : il trouve en effet dans les choses qui l'entourent une pâture appropriée. S'il en était ainsi, l'homme serait encore une créature bien misérable, affamée par tous les côtés supérieurs de sa nature et repue seulement par les côtés bas : espèce de monstre équivoque fait d'un ange torturé dans une bête assouvie.

Mais il n'en est pas ainsi.

Misérablement limités dans leur jouissance, la faim les poursuit toujours. Essayez de les rassasier, et même les biens que vous leur donnerez leur inspireront le dégoût; il leur en faudra d'autres et d'autres et d'autres encore, éternellement insatiables comme la terre qui n'a jamais assez d'eau, dit l'Ecriture, et le feu qui ne dit jamais : c'est assez!

Et voici que sur cette misérable chair se précipite tout le cortège sinistre et rongeant des maladies et des douleurs. Oh! ces vengeresses de Dieu! Elles se disséminent sur cette chair et se la partagent, elles la brûlent, elles la tenaillent, elles la rongent, elles la décomposent, elles l'émiettent jusqu'à la ruine finale du tombeau.

Heureux l'homme dans sa chair et dans ses sens?

Allons donc!

Il est, dans cette région mystérieuse où l'âme et le corps se fondent en une plus intime union, se compénètrent davantage et s'identifient, semble-t-il, pour ne faire qu'un, il est un royaume privilégié où naissent, vivent... et où meurent, hélas! nos affections. Elles sont de l'âme par l'intelligence qui voit la beauté, par la volonté qui s'en éprend et s'y attache, et elles sont du corps qui vibre et qui tressaille. De tous les biens de la terre, elles sont le bien le plus doux, celui qui refait mieux à l'homme, dans une image lointaine ou dans un lointain pressentiment, la vie à laquelle Dieu l'avait destiné : l'éternel amour de Dieu, le bien et la beauté suprême.

Tendres, chaudes et saintes affections du cœur, elles suffiraient à enchanter la terre.

C'est vrai! c'est vrai! Mais comme si le Seigneur qui habite dans les cieux et qui nous avait faits pour y régner avec lui, avait peur que nous ne trouvions un peu de joie sur la terre, il appelle l'oubli : Va, lui dit-il, et souffle sur ces cœurs.

Et l'oubli souffle! Et desséchée, la fleur de notre amour penche, s'incline et s'effeuille si vite, si vite!

Mais l'oubli n'est pas assez à Dieu : il appelle la trahison : Va, empoisonne, brûle, déchire... Et tortueuse, perfide, menteuse, la trahison part... Elle tord les cœurs, elle les broie, elle les déchire et tout sanglants, elle les laisse là, abandonnés le long des chemins.

La trahison n'est pas assez à Dieu; il appelle la mort : Va et arrache! Et la mort bondit sur son cheval pâle, elle court, comme à travers des champs d'épis, à travers les humains. Elle frappe!

Arrache! Arrache! Arrache aux mères leurs enfants, aux maris leurs femmes, aux fils leurs pères... Arrache! Déchire en deux les âmes!

O larmes, ô deuils, ô tombeaux!

Jeunes gens, jeunes gens, la vie va si vite!.. Mais déjà, dans vos amitiés, vous avez vu se creuser des vides.

Un jour, comme si la terre s'entr'ouvrait, une fosse s'ouvre et engloutit un de vos aimés... un lambeau de votre cœur est enterré là.

Et nous qui avons vieilli! O souvenirs!

Tourment de l'âme, tourment du corps, tourment de tout l'homme!

" Périsse le jour où je suis né, s'écrie Job,.. que les ténèbres le couvrent et que l'amertume l'enveloppe!

„ Pourquoi ne suis-je pas mort dans le sein de ma mère!

„ Pourquoi m'a-t-elle pris sur ses genoux et nourri de son lait!

„ Pourquoi la lumière est-elle donnée aux misérables et la vie à ceux qui traînent leur existence dans l'amertume de leur âme! „ (1)

Et ce cri de Job est le cri de l'humanité tout entière.

(1) Job, III.

La vie n'est clémente pour personne.

Le monde est bien cette terre d'exil, cette vallée de larmes, ce désert sans eau de nos prières et de nos saints livres!

Et pourtant ce même Job désespéré, jetant au monde le déchirement de sa douleur, ce même Job aura tantôt un cri triomphant : " Mon Rédempteur vit; je me relèverai de la terre et dans ma chair je verrai Dieu mon Sauveur. C'est moi qui le verrai, non pas un autre; ce sont mes yeux qui le contempleront. (1)

" Je verrai les biens du Seigneur dans la terre des vivants. „

Ecoutez les vieux psaumes : " Dieu m'a béni, il a arraché mon âme à la mort, mes pieds aux chutes : il lui a plu de m'appeler dans la région des vivants. „ (2)

" Que l'ennemi poursuive mon âme et la saisisse, qu'il brise ma vie contre la terre, qu'il réduise en poussière ma gloire... Voici que Dieu se lève.

„ Qu'importe, ô Seigneur, que je me promène dans les ombres de la mort... N'êtes-vous pas avec moi?

„ Votre miséricorde m'a suivi tous les jours de ma vie, elle m'a fait habiter dans la maison du Seigneur durant les jours éternels. „ (3)

C'était un psaume qu'elle chantait, la miséreuse aveugle, en tirant le soufflet de la forge.

(1) Job, XIX, 25-28.

(2) Ps. 114.

(3) Ps. 22.

“ Le Seigneur est ma lumière et mon espoir, que craindrais-je? Le Seigneur protège ma vie. Quand s'approchent les nuisants, ceux qui veulent manger ma chair, mon cœur ne frémira pas. Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a pris dans ses bras. Ah! je verrai le bonheur de Dieu dans la terre des vivants. „ (1)

Et par-dessus ces voix de la vieille bible, écoutez cette voix venue du ciel, *Vocem de cælo :*

“ Bienheureux les morts qui sont morts dans le Seigneur.

“ *Beati mortui qui in Domino moriuntur „!* (2)

Le bonheur est donc au-delà.

La terre n'est pas le lieu du bonheur, disait Bossuet.

Elle est le lieu propre de la misère.

Le lieu propre du bonheur est cette terre des vivants qu'habite le Seigneur, elle est la maison du Seigneur, elle est le ciel, la vie dans l'éternité des jours.

Voilà notre espérance!

O mon Dieu, j'espère avec une ferme confiance que vous me donnerez la vie éternelle, parce que vous êtes infiniment bon et fidèle dans vos promesses.

Cette prière-là, Messieurs, nos mères nous l'ont apprise et nous la disons.

(1) Ps. 26.

(2) Apoc. XIV, 13.

Le vrai réconfort de toutes les misères de la vie, le voilà : c'est cette divine espérance.

Sans elle, en vérité, il ne vaudrait pas la peine de vivre.

Et laissez-moi vous le dire, je m'étonne que ceux qui n'ont ni la foi, ni l'espérance, pour qui la vie humaine tient tout entière entre le berceau et le cercueil, qui croient qu'avec cette dernière pelle de terre, qui s'éparpille sur le bois sonore, est close la tragédie, je m'étonne que ceux-là se résignent à jouer longtemps ce rôle de dupe qu'est la vie ici-bas!

Qu'avez-vous à leur dire, si vous n'avez pas les paroles de l'espérance?

Qu'avez-vous à dire à ces pauvres malades figés tout vifs, pendant dix ans, vingt ans, dans l'immobilité morne des paralysies?

Qu'avez-vous à dire à ces pauvres qui, du matin au soir, la sueur au front et sur les bras, peinent, peinent sur vos chantiers de travail pour gagner le dur pain qui les doit faire vivre?

Que direz-vous aux ruinés, aux calomniés, aux trahis, aux victimes de vos justices? Que direz-vous aux martyrs de la faim et du sang?

Que direz-vous? Ah! Grand Dieu! que direz-vous à cette mère qui pleure, affolée, devant ce berceau où git déjà froid son enfant mort?

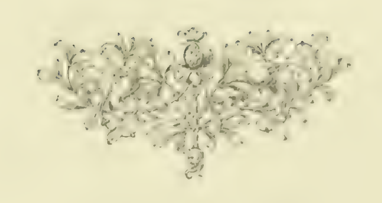
Que direz-vous à ces orphelins devant le cadavre de leur mère?

Que direz-vous enfin à ces douloureux de l'âme, que ronge éternellement la grande misère des

choses, à qui sourit le divin idéal et qui se brisent et se déchirent devant des réalités dérisoires.

A ces âmes, qui portent en elle la nausée de cette vie rampante, basse, vulgaire, méprisable, odieuse, que direz-vous? Que direz-vous?

Ne sentez-vous pas qu'il n'y a qu'un mot, un, ô seul, à la taille de leur douleur? " O fils sanglant de l'humanité douloureuse... Espère... la vie passe, la mort vient vite, et Dieu est au bout! "





SUR LA Ste VIERGE

Mater purissima, Mater dolorosissima, ora pro nobis.

MESSIEURS,

QUAND l'esprit, d'un vaste regard d'ensemble, considère l'humanité marchant vers ses destinées, à travers l'espace et le temps, dans l'enchevêtrement de tous les bizarres chemins de son histoire, un phénomène le saisit et l'émeut. Dans ces marches et ces contremarches il apparaît une conduite, une règle et une loi dans ce désordonné fourmillement. Toutes ces masses d'hommes, toujours grandissantes depuis Adam qui fut leur père, vont au Christ. Elles partent de tous les coins du monde et cheminent, montant, montant

toujours. Elles ne savent où elles vont, mais une force les pousse et elles montent... jusqu'à ce roc du Calvaire, où se dresse sur l'immensité du ciel, dominant tous les horizons de l'humanité, le Christ Sauveur, cloué aux grands bras de sa croix sanglante. Le vieux monde d'avant notre ère regarde là..

C'est le Christ qu'Adam entrevoit dans le consolant mystère de la promesse divine; c'est lui qu'invoquent les Patriarches, lui qu'annoncent les prophètes, lui qu'appelle l'espérance des peuples : " *Veni! veni! ad liberandum nos!* — Venez, oh! venez et sauvez-nous! „ Et même ceux qui implorent les idoles, même les gentils à travers le tourbillonnement des nuages où l'erreur les ballotte, comme à travers une éclaircie, vaguement, entrevoient cette croix et ce Sauveur qui doivent délivrer le monde!

Depuis, c'est du haut de cette cime, par la Croix couronnée, que les peuples partent! — hélas! trop souvent pour descendre! Mais où qu'ils aillent et quoi qu'ils fassent, c'est là, sur le Crucifié qu'est fixé leur regard. Après dix-huit siècles et en dépit de tout, il est resté le centre, la lumière et le pôle du monde. Même ceux qui le dédaignent, même ceux qui le méprisent ou le persifflent, même ceux qui le haïssent, sentent couler, dans les fonds de leur âme, quelque goutte secrète du sang dont il a lavé la terre, et qui les tourmente à regarder là... là, sur ce Calvaire dressé devant les cieux.

Or, Messieurs, voyez-bien : là, au pied de cette croix portant le Christ et planant sur l'humanité

en marche, comme planent sur nos villes les vieilles tours de nos cathédrales, au pied de cette croix, il y a, debout, rayonnante, une femme! Et toute créature regardant la croix la regarde, elle aussi, depuis Adam qui la salua de ses yeux encore rougis par les larmes, jusqu'au dernier humain des temps qui tendra vers elle ses mains jointes dans la prière et dans l'espérance! Oh! saluez-la, l'immortelle reine de ces cimes libératrices, elle, la première et la plus haute des créatures, *primogenita ante omnem creaturam,* Marie, enfin, la Mère du Verbe, la Mère du Crucifié, la Mère du Dieu libérateur, elle, fille de l'humanité et Mère du Dieu fait homme!

O Vierge, ô Mère, ô ma sœur en Adam, ô ma Mère en Jésus, c'est de vous, qu'indigne et faible, je dois parler aujourd'hui.

Inspirez-moi ma pensée et les mots qu'il faut pour la dire, afin que je vous fasse comprendre, ô Marie, et surtout afin que je vous fasse aimer!

Ne vous étonnez pas, Messieurs, que, devant vous parler de Marie, c'est du Christ que je vous ai parlé d'abord.

Tout ce qu'elle est, elle l'est par le Christ et pour le Christ, et le rayonnement qui nimbe son front a nimbé d'abord le divin front du Crucifié. Aussi l'Eglise, dans les représentations qu'elle nous fait d'elle, nous la montre toujours, ou le Verbe fait chair entre les bras, *Mater purissima,* ou droite, au pied de la croix où pend le Sauveur. Tous ses titres sont là et c'est de là que lui vient

sa grandeur et son incomparable gloire, *Mater dolorissima!*

Dès l'heure éternelle où, dans le conseil divin, il fut arrêté que le Verbe prendrait la chair humaine, Marie parut devant la pensée de Dieu. Il fallait une Mère à ce Dieu qui allait se faire homme, et Marie fut la choisie... L'Eternel allait la préparer à son Fils!.. L'artiste longtemps voit planer devant son esprit l'idéal qu'il a conçu, sollicitante image à laquelle chaque jour qui passe ajoute une beauté nouvelle; sans cesse il la contemple, la précise dans son esprit, la dessine et la taille avec amour, jusqu'à ce qu'enfin elle apparaisse dans la splendeur de ses formes définitives. Si nous ne savions que, d'un seul acte, Dieu conçoit et réalise sa conception, il semblerait que du fond de son éternité, il voit passer devant ses yeux l'image de Marie, qu'il l'étudie et la travaille, qu'il s'ingénie, si je puis parler ainsi, à rassembler en elle toutes les perfections et toutes les grâces, touchant et retouchant à son œuvre, jusqu'à ce qu'elle apparaisse enfin, et que le ciel et la terre, à genoux, saluent dans le chef-d'œuvre des mains de Dieu l'idéal de la nature humaine.

Dans un passage de l'Ecriture que l'Eglise applique à la sainte Vierge et qu'elle intercale dans la messe de sa naissance, Marie chante ces mystérieuses paroles : " *Dominus possedit me in initio viarum suarum.* Dieu me possédait dès le commencement de ses voies... Je fus préparée dès l'origine avant que la terre ne fut faite... Les abîmes

n'étaient pas et j'étais déjà conçue : la source des eaux n'avait point jailli, les montagnes n'étaient point assises sur leurs bases et déjà j'étais engendrée. J'étais là quand il préparait les cieux, quand il mettait des lois aux océans qui tourbillonnent, quand il affermissait les airs, quand il fixait les fondements du monde. J'étais avec lui quand il fit toutes choses... de tout temps ma pensée se balançait devant son intelligence, à travers l'orbe de toutes les terres, c'est moi qu'il voyait : *Ludens coram eo omni tempore, ludens in orbe terrarum.* „

Sans doute, dans cet hymne mystérieux, il y a toutes les navrantes impuissances du langage humain appliqué aux opérations divines; mais dégagez-en la pensée, il restera Dieu concevant de toute éternité la femme choisie pour devenir la mère de son fils.

Imaginez maintenant, si vous le pouvez, l'immense amour du Père pour le Fils, et du même coup vous comprendrez les infinis trésors qu'il a répandus sur celle qui devait être la Mère de ce bien-aimé.

Il lui donna la beauté, cette idéale beauté de nos rêves, dont les fragiles beautés de ce monde ne sont qu'une ombre vulgaire et souillée. Il le fit si beau, si pur, ce corps de vierge, dont la chair et le sang devaient devenir la chair et le sang de son Fils, qu'il ne voulut point que la mort le profanât et que, jaloux de lui, semble-t-il, après l'avoir laissé voir à la terre, il l'arracha à la tombe, et le reprit dans les cieux.

Il lui donna l'immatérielle beauté de l'ame, cette

flamme de l'intelligence montant droit à la vérité comme à son bien, et cette puissance de la volonté se possédant dans ses desseins et les atteignant par le calme effort de ses énergies. Il orna cette intelligence de toutes les sciences et de toutes les vérités, et il fit glorieuse cette volonté en l'inclinant à toutes les vertus et à toutes les tendresses. Mais surtout il lui donna toutes les surnaturelles beautés de la grâce. Ici je ne puis que bégayer.

Je sais ce que c'est que la beauté du corps, parce qu'elle frappe mes sens; je sais ce que c'est que la beauté de l'âme, parce qu'elle émeut mon cœur;.. mais qui me fera comprendre ce que c'est que la surnaturelle beauté de la grâce?.. Je sais une chose : c'est que tout le charme naturel du corps et de l'âme qui me ravit, moi, Dieu le tient pour peu de chose, tandis qu'un seul rayon de la grâce le captive, Lui.

De toute la distance dont Dieu dépasse l'homme, la beauté de la grace dépasse les beautés du corps et de l'âme.

Or, Dieu qui aime Marie parce qu'il aime son fils, la veut comblée de cette beauté divine... Il ne lui suffit pas qu'elle conquière l'amour de nos pauvres cœurs à nous : il faut qu'elle soit digne de conquérir le cœur de Dieu... Il faut que le Père la puisse appeler en vérité sa Fille bien-aimée, il faut que l'Esprit la puisse appeler en vérité son Epouse bien-aimée, il faut que le Fils la puisse appeler de ce mot qui dit tout, dans toutes les langues et dans tous les cœurs, sa Mere!

Ah! lumineux esprits de la divine Cour, Anges et Archanges, Dominations et Puissances, Chérubins et Séraphins, inclinez-vous, vous avez votre Reine. Dieu va faire mieux que vous : il va faire la Mère du Verbe, il va faire Marie! Que vous êtes petits à côté d'elle!

De là, Messieurs, ce privilège unique dont il a revêtu Marie et dont vous faites aujourd'hui la glorieuse mémoire.

Une loi pèsera sur l'humanité dès la première heure : loi de châtiment et de honte. La chute d'Adam dépouillera ses fils de la justice originelle... Toute chair naîtra souillée et portera dans ses replis l'aiguillon du mal... Nul n'échappera à cette malédiction des premiers jours. Nul, hormis Marie! Devant elle, la loi cède : il n'y aura pas de tache en elle... tout en elle doit être immaculé, pas même un souffle d'un instant ne peut ternir cette chair et ce sang qui vont devenir la chair et le sang du Verbe!

La voilà maintenant, l'aimée de Dieu, la fille du Père, la mère du Fils, la fiancée de l'Esprit, la voilà dans toute la splendeur de sa gloire, si belle, si grande, si pure, si au-dessus de l'homme et de la terre, si au-dessus de toute créature, que saint Thomas n'hésitait pas à dire d'elle : " Elle touche aux confins de la divinité : *Fines divinitatis attingit.* ".

Et devant ce chef-d'œuvre de ses mains, Dieu laisse tomber de ses lèvres ce mystérieux chant des cantiques : " *Surge amica mea, columba mea, formosa mea et veni!* Levez-vous, ô mon aimée,

ma colombe, ma gracieuse, levez-vous et venez. Déjà l'hiver a passé, l'orage a fui et ne reviendra plus. Les temps de colère ont pris fin, voici l'heure des temps de miséricorde. Les fleurs ont paru sur la terre, la voix des tourterelles a été entendue, le figuier ouvre ses bourgeons, les vignes en fleur sont parfumées. Levez-vous, ô mon aimée, ma gracieuse, ma colombe, levez-vous et venez! *Surge amica mea, speciosa, columba mea et veni!* „ (1)

Elle vint... et celle qui depuis l'éternité avait été portée dans la pensée divine, celle qui avait été la prédilection de Dieu et en qui il s'était complu, celle sur qui s'attachaient ses regards quand il les détournait de la terre où toute chair avait corrompu ses voies, Marie, la Mère du Verbe apparut sur le monde.

Le ciel la contemplait, la terre, ignorante, ne la connaissait pas : elles passent devant cette petite fille les générations humaines, insoucieuses, frivoles, ne se doutant pas que le salut du monde allait sortir de là, de cette petite chaumine où dormait l'enfant et où veillait Dieu!..

Je viens de vous dire comment Dieu, préparant dans sa pensée la Mère de son Fils, l'orne de toutes les beautés, de toutes les puretés et de toutes les grâces... Il en fait l'idéal de la nature humaine.

Voyons maintenant quelle destinée il va lui faire

(1) Cant. II, 10-19.

dans la vie, le sort qu'il réserve à cette bien-aimée et les chemins qu'il va ouvrir devant ses pas.

N'oubliez point que c'est la première des créatures, la Reine des anges et des hommes, et pour tout dire, en un mot après lequel il n'y a plus qu'à se taire : la Mère de Dieu!..

Il y avait quelque part, à trente lieues de Jérusalem, une bourgade méprisée, Nazareth... " Quelque chose de bon peut-il venir de Nazareth, „ disait le peuple dans son grossier dédain. Là vivaient deux déchus, Joachim et Anne. Quoique issus de la race de David, ils étaient pauvres, rien ne leur restait de leur grandeur éteinte, sinon le souvenir bien dur devant les déchéances présentes. C'est là, dans cette maison dénuée, c'est de ces deux gens ruinés que Dieu fait naître Marie.

Sa bien-aimée sera fille de déchus et de pauvres!

Et nous ne sommes qu'au premier pas!

L'heure est venue de lui choisir un époux. Il prend un ouvrier, un pauvre homme qui a besoin de peiner pour vivre, Joseph; et c'est quand il aura uni la main calleuse de ce travailleur à la virginale et pure main de Marie, c'est lorsqu'aux yeux du monde elle ne sera plus que la femme d'un charpentier, c'est alors que s'accompliront les éternels mystères. " *Et Verbum caro factum est!* „ Et le Verbe s'est fait chair... Le Verbe, le fils de l'Eternel devient le fils de Marie, et Marie, Marie la pauvre, Marie l'ouvrière, devient la Mère de Dieu.

Ah! dérision des calculs humains! O folie de

l'orgueil de l'homme! Voyez donc, au flanc de ce rocher, collée, cette masure en cailloux et en torchis; il y a là un homme qui travaille et dont la sueur coule sur ses outils, il y a là une femme, une jeune femme qui travaille elle aussi l'obscur et vulgaire labeur de son ménage... A genoux, riches et puissants, à genoux tous les grands de la terre, rois et reines à genoux... : dans son sein, cette femme, cette travailleuse porte le Fils de Dieu, le salut du Monde!

Ah! Messieurs, notre fatuité, même à nous qui croyons, va si loin! Certes nous savons que la Vierge travaillait; mais cette pensée contraste si fort avec la conception que nous nous sommes faite de la dignité et de la grandeur, que nous passons dessus vaguement sans l'approfondir. Quand nous imaginons la Vierge au travail, nous la voyons, dans l'illusion que nous font nos statues, avec je ne sais quelle élégante et riche simplicité de robe et de manteau, cousant des linges, tournant le rouet et filant au fuseau. Ce travail-là, doux, propre, a un cachet de distinction qui ne vous effarouche point trop, et il vous semble qu'il ne déshonorerait pas vos mains.

Ne rougissons donc pas de l'Evangile! Marie n'était pas l'indolente couseuse, ni la gracieuse fileuse de vos pieux rêves. Elle était la femme du charpentier. C'est sur ses bras et sur ses mains que retombaient les obscurs travaux de la famille, et elle ne reculait pas!..

Mais vous les voyez ces femmes-là, vous les

voyez si pas à travers les glaces somptueuses de vos hôtels, du moins dans vos visites aux pauvres, et peut-être en les voyant courbées sur leur travail, les bras las et la sueur au front, peut-être vous êtes-vous écrié... “ Pauvres esclaves! pauvres esclaves!.. „ Encore un coup ne rougissez pas! Dieu n'a pas rougi lui!.. Il voulut que Marie fût cela, la travailleuse du peuple!..

Mais poursuivons!.. Nous ne sommes pas au bout des mystères!

Cet enfant, son amour et sa gloire, cet enfant qu'elle aime déjà comme jamais mère n'a su aimer, où va-t-elle le mettre au monde? Ah! la plus pauvre des pauvres au moins a quelque semblant de berceau pour y coucher son fils, elle le fait mol et doux pour qu'y repose le bien-aimé de ses entrailles... elle mendiera, elle jeûnera, elle souffrira la faim, elle, de longs jours pour acheter les linges blancs qui couvriront son petit corps... Marie n'aura pas même cela!.. C'est sur une litière de bétail, abandonnée dans une écurie banale, qu'elle couchera son fils, car on l'a repoussée de toutes les portes, et quand elle demandait pitié, pitié pour elle, pitié pour ce pauvre enfant qui allait venir, on l'a chassée comme une vagabonde!

Comment! ô mon Dieu!.. ce n'était pas assez de la pauvreté, il fallait la souffrance... Le denuement de votre bien-aimée ne suffisait pas, il fallait que son cœur de mère se déchirat et que de ses yeux coulassent des larmes! O saintes larmes de Marie, cruelles larmes tombées brulantes sur l'Enfant Jesus!

Et maintenant, c'est fini, mes frères, ses yeux ne se sècheront plus. A peine l'aumône des bergers et des rois a-t-elle un peu soulagé sa torturante misère, que dans Bethléem elle entend de grands cris... C'est Rachel qui, désolée, jette cette grande clameur de mère... On lui tue ses enfants! Fuyez, Marie! fuyez, les bourreaux approchent, ils sont là... Et saisissant dans ses bras son pauvre petit fils, elle court à travers la nuit, par les longs et ténébreux chemins de l'exil.

La paix revient et le retour dans la patrie aimée; mais alors, c'est le dur travail, ce travail des nécessiteux, parce qu'il faut vivre, et ce fils dont elle sait que c'est le fils de Dieu, elle le voit, lui aussi, manier la varlope et la scie des ouvriers à la peine, elle le voit, lui aussi, scier sur l'établi de son travail.

Les annees se passent... Voici la mort qui frappe autour d'elle, Joseph meurt... elle est veuve... O le délaissement des veuves sans appui, sans force, sans amour dans la vie! Puis c'est Jésus qui s'en va pour son œuvre... elle est seule... O le délaissement des mères par les fils qui s'en vont! ô la solitude de ces murs que la présence des bien-aimés rendait si beaux et qui, maintenant, silencieux et muets, sont tristes et froids comme les murs d'une tombe.

Et dans cette petite maison, si abandonnée, si morte maintenant, comme l'angoisse monte! Car les événements se précipitent... Jésus a soulevé des haines; contre lui, dans le silence, s'ourdit la

cabale des vengeances : déjà on l'a voulu lapider, mais il s'est échappé aux coups; on cherche à le faire périr... Elle le sait, elle le sait par les apôtres, elle le sait par les saintes femmes... et dans son cœur, dans cet incomparable cœur de mère, l'angoisse grandit toujours, navrante et déchirante... Un jour... ô Mère, ô Marie, ton fils, ton Jésus, ils l'ont pris, ils l'ont traîné devant les juges... ils l'ont fait condamner à mort, on le conduit au supplice!.. Et elle part, elle vole... son fils, elle veut voir son fils!

Par les rues étroites de Jérusalem, raccourcissant son chemin, elle marche à pas pressés, retenant ses sanglots et cachant ses larmes; bientôt, une clameur de la foule lui fait dresser la tête, et son cœur frémit... Oh! oh! c'est là, et elle va au bruit lointain de ces féroces cris et de ces hideux rires... et soudain, au détour de la route... il est là, son fils, son enfant, la figure en sang, les cheveux épars, écrasé par la croix ignoble, tiré par des cordes, poussé par les coups... il va mourir!

Un cri suprême échappe à la Vierge; ni la foule ni les soldats ne l'arrêtent.

Oui, pauvre Marie! C'est là ton enfant!.. Ce Jésus si beau que tu avais tant de fois endormi sur tes genoux, que tu avais caché en Égypte, que tu avais vu grandir sous tes yeux. Voilà ce que son peuple en a fait... Oh! ne le quitte plus, maintenant, ne le quitte plus, il va mourir!

Sur les funèbres champs de bataille, quand la nuit vient et le silence du monde, au milieu des

gémissements et des râles, on entend de toutes parts ce cri, ce cri déchirant, étouffé déjà dans les gorges mourantes, ce cri toujours le même : " Mère! Mère!.. „ C'est quelque agonisant qui là, là encore, plus loin, partout, dans les affres, a peur d'être seul pour mourir et appelle celle dont il sait bien qu'il a été le plus aimé dans la vie... Mère! mère! Ah! qu'il est beau! qu'il est sublime à cette heure désespérée ce cri du cœur humain qui se brise : Mère! Mère!

Il semble que le Christ l'ait jeté, lui aussi, dans son âme, et elle est venue, sa mère! Oh! non, elle ne le quittera plus.

Elle le verra toujours plus sanglant et plus pâle marcher jusqu'au bout, elle le verra dépouillé de sa robe, cette robe qu'elle avait tissée pour lui, elle le verra couché sur cette grande croix, elle entendra les marteaux battre sur les clous, elle verra se déchirer ses pieds et ses mains et jaillir son sang, elle verra debout cette croix et son fils cloué là, et son sang, toujours son sang, qui coule! Oh! ce sang, ce bien-aimé sang de son Jésus, il est tombé sur elle!

Puis il eut un dernier adieu : " Mère, lui dit-il en tournant ses yeux vers Jean, son disciple, mère, voilà désormais votre fils. „ Alors, il pencha la tête, et il mourut... Elle était là, debout, et elle le vit mourir!

Quand la foule s'en fut allée, des amis s'approchèrent, des échelles furent dressées, les clous arrachés, et doucement le corps divin fut descendu...

Marie s'assit aux pieds de la croix et ouvrit les bras : sanglant, déchiré, livide, le corps du Fils fut étendu sur les genoux de la Mère!..

Et devant elle, la douloureuse, l'Église encore a un chant : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* O vous tous qui passez par les chemins, arrêtez-vous et voyez, s'il y a une douleur comparable à ma douleur... O humanité voyageuse qui passez et repassez devant le calvaire, arrêtez-vous et voyez donc cette bien-aimée de Dieu. Qui de vous a souffert comme elle a souffert?

Et maintenant que lui reste-t-il?.. Veuve et sans fils, survivant à tous ces aimés, seule, seule, seule au monde, elle n'a plus qu'à se réfugier sous le toit d'un étranger, à cacher là son pauvre cœur dévasté... jusqu'à ce que la mort vienne et la délivre.

Voilà la vie que Dieu lui a faite, la destinée qu'il lui a choisie, le sort qu'il a préparé à celle qu'il aimait par-dessus toutes les créatures et dont il avait fait sa fille et la Mère de son Fils. *Mater dolorosissima,* ô douloureuse Mère!

La Vierge toute pure, l'Immaculée est aussi la Reine et la Mère des douleurs. Dieu l'a voulu ainsi.

Quel mystère, Messieurs!

L'aimer tant!.. et tant la faire souffrir!..

Il y a là pour nous une double leçon et un exemple.

La première : c'est que Dieu, dans l'homme, ne voit avec complaisance qu'une chose : la pureté; et

je prends ce mot dans son acception la plus large : l'âme sans souillure et sans tache... l'âme fidèle au devoir et à l'Evangile, l'âme allant droit à Dieu, ne connaissant, ne servant, n'aimant que lui, et ne cherchant que lui à travers les créatures qui passent. La seconde leçon, c'est que la pauvreté, la misère, la douleur, sont le partage des aimés de Dieu dans leur calamiteuse existence, et que sa Providence les en abreuve.

Vous voulez plaire à Dieu, n'est-ce pas? vous le voulez tous... Eh bien, pour arriver à son cœur, soyez sans tache... il n'y a que ce chemin! Ne comptez ni sur le haut rang de votre race, ni sur votre beauté, ni sur votre esprit, ni sur la distinction de votre vie, ni même sur l'apparat de vos bonnes œuvres. Tout cela laisse indifférent le cœur de ce grand Dieu. Soyez purs, soyez sans tache, que nulle défaillance à vos devoirs ne jette une souillure sur votre âme.

Et voyez donc comme tout se tient dans les choses divines. Il y a un texte de saint Paul qui semble, au premier coup d'œil, d'une exagération manifeste : “ Si je plaisais aux hommes, dit-il, je ne serais plus le serviteur de Dieu. „ Et comme c'est vrai pourtant! car ce qui plaît aux hommes, c'est précisément vos richesses, votre sang noble, votre grâce, la distinction de vie et tout le frivole éclat d'extérieur mondain dont il aime à vous voir entourés... c'est-à-dire tout ce dont Dieu ne fait nul état et que souvent il maudit! Et ce qui déplaît aux hommes, est précisément ce qui touche le

cœur de Dieu, cette pureté qui a en horreur la faute, cet amour de la blancheur qui répugne à la souillure, cette austère fierté de la vertu qui fuit, comme on fuit un serpent, l'ombre même d'une déchéance.

Encore une fois, si vous voulez que Dieu vous aime, soyez purs! Laissez-là le monde et les hommes et ne cherchez pas à leur plaire. Ne vous flattez pas de je ne sais quelle compromission qui vous ferait tenir entre les deux, mi-partis du côté de la terre, mi-partis du côté de Dieu. Non! cela ne se peut. Et cela se pourrait, croyez-vous que Dieu accepterait ce partage? Acceptez-vous, vous, quand vous aimez, que l'on se contente de vous donner un lambeau d'amour en jetant le reste aux autres! Non, n'est-ce pas! Le cœur de Dieu n'est pas de race moins fière que votre cœur... C'est un Dieu jaloux, dit l'Ecriture. Ces morceaux d'amour, ces amours marchandés, il n'en veut pas.

La seconde leçon est plus dure! Dieu aimait Marie parce qu'elle était immaculée, et, parce qu'il l'aimait, il la dépouilla de tout ce que nous appelons, nous, nos bonheurs.

Le dénuement est bon, la souffrance est bonne... Ils détachent l'âme de la terre et des biens qui passent, pour la fixer dans l'espoir et le désir des biens qui ne passent pas... Ils ne détachent pas seulement de la terre, ils purifient l'âme comme fait le feu des creusets de l'or qu'il ronge!

Oh! cela, je le sais bien, nous ne le comprendrons pas, nous ne le comprendrons jamais; tous

nos sens crient et se révoltent devant cette pensée de la douleur... La leçon ne suffisait pas, il fallait l'exemple, et voilà pourquoi elle est là, debout, devant les générations qui passent, Marie, la Vierge immaculée, Marie, la Mère des douleurs!

Ah! Messieurs, dois-je vous l'apprendre? Qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, que l'on se résigne à elle ou que contre elle on s'insurge, la souffrance règne en ce monde; elle y règne impitoyable et fatale! Quand on est jeune on peut se tromper là-dessus et caresser de beaux rêves : on ne connait pas la vie quand on est jeune; mais quand vient l'âge et quand vient la vieillesse, les yeux se dessillent et une grande lumière se fait sur le vide et l'amertume de la vie.

" Le vent qui souffle sur un front dépouillé, dit un grand poète, ne vient d'aucun rivage heureux! „ Où sont donc les rivages heureux sur cette terre?.. Repondez-moi! Qui de vous n'a souffert? Qui de vous n'a pleuré?.. Est-ce que tous dans vos cœurs vous ne portez pas saignantes vos blessures? Est-ce que vos affections n'ont jamais été trahies?.. Est-ce que vos rêves n'ont jamais été brisés?.. La mort n'a-t-elle pas frappé sur vous?.. Est-ce que vos bien-aimés ne s'en sont pas allés loin de vous, malgré vos larmes, malgré vos cris, dans cette froide région des morts, vous laissant seuls, seuls, au milieu de la devastation de vos cœurs?.. Est-ce qu'il n'y a pas de deuil dans vos âmes?.. Et vivre sans eux, est-ce encore vivre?

Regardez-donc au pied de la croix, cette mère

avec son fils mort sur ces genoux... Voilà le modèle, elle a souffert plus que vous!.. Et j'ajouterai : Voilà la consolatrice, elle sait ce que c'est que souffrir et elle vous aime!

Ah! je comprends maintenant le mystère... Il fallait qu'elle fût pure pour nous apprendre à aimer la beauté des âmes; il fallait qu'elle souffrît pour nous apprendre à porter le fardeau de la vie!..

Mais ni le Calvaire ni la Croix ne sont le terme : le terme, c'est le Ciel.

Le Ciel! Savez-vous comment l'artiste chrétien des temps de foi le dépeignait sur les toiles pieuses?..

Au sommet, dans l'or des soleils et le bleu des nuées, couronnés du grand vol des Anges, apparaissaient le Père, le Fils et l'Esprit. Au bas, appuyés encore sur la terre qui avait été le lieu de leurs combats et de leurs victoires, l'immense et glorieuse famille des Saints, les Vierges, les Martyrs, les Prophètes, toute l'armée des justes et des bénis du Père, et entre eux... entre ces hommes triomphateurs du temps et Dieu, le roi de l'Eternité, plus haut que toutes les créatures et touchant au Créateur, Marie, Marie la Glorieuse, maintenant, Marie la Reine des Anges et des hommes, Marie la Reine des Martyrs, la Reine des Vierges, Marie, la Mère très pure et la Mère très douloureuse.

Cela, Messieurs, c'est le triomphe du ciel et nous en verrons un jour l'inénarrable splendeur. Mais ce que nous voyons aujourd'hui, et ce qui nous touche

davantage, peut-être parce qu'il a des côtés plus humains, c'est le triomphe de la terre. Pourquoi ces Vierges sur nos autels et dans les vitraux de nos cathédrales; pourquoi ces Vierges sur les montagnes et sur les hauts rochers et qui, mieux que les phares, dominent les mers? Pourquoi, au coin de vos rues, ces Vierges, et dans les campagnes au fond des petites chapelles ou clouées sur les grands arbres, pourquoi ces Vierges?.. Pourquoi, dans ces chambres de jeunes filles, bénissant la paix de leur sommeil; pourquoi, sur la poitrine de ces jeunes gens, protégeant leur cœur, pourquoi ces Vierges? Pourquoi ces Vierges cousues à la tunique du soldat qui va à la bataille, et sur le sayon de ces marins qui vont à la mer, pourquoi ces Vierges? Pourquoi?

Pourquoi ces Vierges?

Parce qu'elle est le plus pur, le plus tendre, le plus profond et le plus invincible amour de tous les cœurs d'hommes sauvés par le Christ! Sa victoire, son triomphe, sa couronne, les voilà... Elle est l'aimée, l'éternellement aimée des âmes.

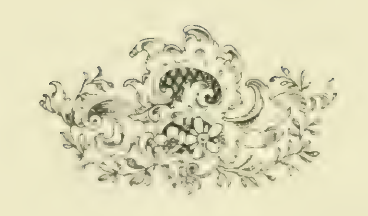
O Marie, la très pure! ô Marie, la très douloureuse! ô Marie, l'universelle aimée des âmes!

Et regardez donc, depuis dix-huit siècles cet immortel spectacle : tous les petits enfants tournant leurs yeux vers elle et leurs petites mains jointes et lui bégayant : " Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous... „ Tous les jeunes gens, toutes les jeunes filles, au premier pas de leurs luttes, se jetant dans ses bras comme dans un refuge et lui

criant : " Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs! „ Tous les hommes, toutes les femmes, arrivés à la vie, hélas! et inaugurant l'apprentissage de la douleur, tous et toutes courant à elle et versant à ses pieds leurs premières larmes... " Sainte Marie, priez pour nous, pauvres pécheurs, qui souffrons et pleurons dans cette vallée de misères. „ Et ces vieillards, dont le front dépouillé se courbe et mélancoliquement regardent le trou béant de la tombe : " Sainte Marie, priez pour nous, pauvres pécheurs, à l'heure de la mort surtout, ô Mère! „ Ah! qui dira les larmes versées aux pieds et dans le cœur de la Vierge! Larmes de toutes les souffrances, larmes des espoirs détruits et des cœurs brisés, larmes de tous les deuils et de toutes les infortunes, larmes de tous nos amours déchirés... larmes des petits orphelins qui n'ont plus qu'elle sur terre... larmes des mères qui voient souffrir leurs enfants... O mon Dieu! O mon Dieu! là vous les faites couler moins cruelles, là vous adoucissez leur amertume, parce qu'elle aussi a pleuré, parce qu'elle aussi a connu dans sa vie tous les deuils, tous les dépouillements, tous les déchirements du cœur.

Soyez béni, mon Dieu, vous êtes sage et vous êtes bon, soyez béni de nous avoir donné Marie, la très pure, pour nous apprendre à devenir purs nous-mêmes, Marie la très douloureuse, pour nous aider à souffrir, Marie l'universelle aimée, pour nous laisser gouter dans son amour les douceurs de la résignation et de l'espérance!

Soyez béni de l'avoir mise là, devant l'humanité qui passe et qui souffre, au pied de cette croix qui par votre fils a sauvé le monde.





PANÉGYRIQUE

de saint Louis de Gonzague

Vos ergo, filii, confortamini.
Vous donc, ô mes fils, faites-vous des âmes fortes.
(1er Livre des Machabées.)

EXCELLENTISSIME SEIGNEUR (1), MESSEIGNEURS, MESSIEURS ET FRÈRES BIEN-AIMÉS DANS LE CHRIST,

Vous n'êtes pas si jeunes que vous n'ayez vu mourir. Et peut-être avez-vous vu mourir à cet âge où il semble que l'on commence à peine à vivre! Vous avez vu ces pauvres corps de jeunes gens et de jeunes filles se figer dans la roideur marmoréenne de la mort; vous les avez vus couchés, pendant quelques

(1) Monseigneur Nava di Bontife, Nonce apostolique.

heures, livides, inertes, sous les grands plis immobiles de leur linceul, puis descendus dans le cercueil, puis le cercueil descendu dans la fosse au rauque grincement des cordes; vous avez entendu, sur le bois sonore, tomber la terre lourde... C'est fini!.. L'immense et silencieuse mer de l'oubli sur eux s'est refermée. Leur nom, leurs œuvres, leurs amitiés, leurs espoirs, leurs rêves, tout est submergé. Voyez ce flot niveleur étendu sur ces tombes; pas un remous, pas une ride, pas un frisson ne trahit que là, là-dessous, repose un homme qui vécut... Qui se souvient des jeunes morts?..

Pourtant, que venez-vous faire ici, à cette heure, sinon saluer la mémoire vivante d'un jeune mort d'il y a trois cents ans?.. Il n'avait que vingt-quatre ans quand on le coucha dans sa bière; pourquoi l'oubli a-t-il respecté sa cendre? Pourquoi, quand tout les autres s'y engouffrent, surnage-t-il, lui? Pourquoi, quand tout s'est perdu des autres, jusqu'à leur nom, pourquoi, aujourd'hui, dans tout l'univers, toutes les lèvres chrétiennes, frémissantes d'amour, chantent-elles son nom : Louis de Gonzague, Louis de Gonzague!..

Fut-il donc si grand dans le monde?

Il était de haute race, sans doute, et de noble sang; mais il y avait au palais des Médicis, aux cours d'Italie et d'Espagne, vingt principicules d'égale grandesse... Qui se souvient d'eux?

Fut-il quelque guerrier sanglant, ravisseur de peuple?

La seule épée qu'il portât jamais, fut une mignonne épée de salon, dans les antichambres d'un enfant, don Diègue, prince des Asturies.

Fut-il un esprit génial, un semeur d'idées?

On n'a de lui que des lettres éparses et une harangue latine à Philippe II et que peut-être bien son maître de littérature aura retouchée. Elle est là, sous vos yeux (1), écrite de sa main, dans le style d'alors, aux livrées cicéronniennes, émaillée des souvenirs de Valère Maxime et de Plutarque. Lisez-la : vous y découvrirez un talent facile, mais rien n'y dépasse l'envergure moyenne des esprits cultivés d'alors.

Pourquoi donc, après trois siècles, vit-il encore?

Ne cherchez pas si loin, mes bien-aimés frères. Demandez-le à la dernière femme du peuple. Elle le connaît, elle sait sa vie, et vous montrant les fleurs de lys qui sont dans sa main, elle vous dira : " Il fut si pur que Dieu en fit le patron des chastes. „

Voilà sa gloire, il n'en eut point d'autre.

Et voilà pourquoi il ne meurt point, pourquoi nous nous agenouillons devant lui, pourquoi jusqu'à la fin des temps, dans tout le peuple chrétien, il n'y aura pas ni un jeune homme, ni une jeune fille qui, à l'heure de la lutte, ne se souvienne de lui et ne lui crie : " O saint Louis, ô frère des Anges, priez Dieu pour moi! „

(1) L'original est, en effet, conservé et exposé dans l'église des RR. PP. Jésuites, à Louvain.

Est-ce le monde qui a fait à Louis de Gonzague cette glorieuse survivance? Non, n'est-ce pas? Le monde réserve à d'autres ses gloires. Le monde, passant devant Louis de Gonzague l'eût considéré peut-être, à raison de son marquisat de Châtillon et de son tabouret à la cour d'Espagne, mais devant Louis le pur, il eût haussé l'épaule et persifflé.

Le malheur est pour le monde que Dieu pense autrement que lui et qu'à Dieu reste le dernier mot. Il laisse les hommes se faire leurs gloires, dresser leurs mausolées et leurs statues, élever jusqu'aux nues leurs arcs-de-triomphe et leurs colonnes, et il rit.

Puis, il appelle le temps et lui dit de balayer tout cela.

Et tout l'orgueil humain croule, avec un grand nuage de poussière qui tourbillonne un instant, et tombe pour ne plus se relever jamais. Devant les gloires que Dieu a consacrées de son sceau divin, le temps s'arrête, et, reconnaissant le cachet du Maître, il retient son bras et, respectueux, s'incline.

Or, parmi les âmes que Dieu marque ainsi pour les faire immortelles dans la mémoire des hommes, au premier rang je vois les âmes pures qui sont restées immaculées le long de leur chemin, dont les mains sont innocentes et le cœur sans tache.

Au faîte de l'Edifice chrétien qui donc a-t-il placé? Qui a-t-il fait régner sur les cimes? Est-ce un apôtre qui pour prêcher son nom a défié les océans? Non. Est-ce un martyr broyé pour lui sous la dent des fauves? Non. Est-ce un empereur ou

un roi qui, au prix de vingt batailles, aura planté la Croix sur l'Europe et le monde? Non : c'est une Vierge, c'est la Mère très pure, la Mère très chaste, sa bien-aimée Mère et notre bien-aimée Mère, Marie!

Et depuis lors, à travers toute l'histoire de l'Eglise, presque à chaque siècle, il s'est choisi une âme privilégiée qu'il décore du manteau blanc des chastes et qu'il dresse devant l'humanité pour aiguillonner ses ambitions et son courage.

C'est une sainte Agnès, une sainte Lucie, Geneviève, Jeanne d'Arc, vingt autres que je ne puis nommer, et saint Louis, que nous saluons aujourd'hui dans sa gloire trois fois séculaire.

Ah! Messieurs, quand je contemple cette guirlande de chastes, ces lys cueillis par Dieu pour en orner son Eglise, j'y découvre un double caractère qui me saisit, tant il est admirablement approprié au temps où nous vivons.

Tous ces chastes sont des forts, et tous savent se dévouer jusqu'à mourir. Agnès à treize ans, Lucie à dix-sept ans, Geneviève, Jeanne d'Arc, Louis de Gonzague vont au sacrifice, à l'héroïsme, même à la mort avec une bravoure qui ne sait ni frémir ni trembler. Même ces femmes, même ces jeunes filles ont de viriles énergies et d'indomptables volontés. Sachez-le, c'est cette force mâle qui les a fait chastes, et c'est parce qu'ils ont été chastes, que pour Dieu ou pour leurs frères, pour l'Eglise ou pour leur patrie, ils ont su mourir.

Louis de Gonzague n'a pas cinq ans que son

père le dresse au courage. Il l'enlève à sa mère et aux mains des femmes, et le prend avec lui, au camp de Casal, où il a à préparer, pour l'expédition de Tunis, un corps de trois mille hommes. l'habitue à la vie rude, au danger, à la poudre, au combat, il lui fait manier des armes à sa taille. Un jour, sa petite arquebuse éclate et le blesse... on lui en fait une autre. Il décharge une pièce d'artillerie de siège... le recul le renverse et les roues de l'affût ont failli lui passer sur le corps. On le relève, on lui dit d'être plus prudent à l'avenir, mais d'avoir peur, de reculer devant ces périls, de fuir la souffrance, non, jamais! Plus tard à Florence, il suivra à dix ans les grandes courses du prix de Sainte-Anne, et jusqu'au soir, avec les princesses Eléonore et Marie — la première depuis duchesse de Mantoue, la seconde plus tard épouse de Henri IV — il relancera les meutes à travers les bois, sans repos, sans relâche, s'aguerrissant toujours à la fatigue et au danger. A Madrid, avec la cour de Philippe II, il assiste à des combats de taureaux et de fauves. Un tigre s'échappe de l'arène et droit vers l'estrade des pages il bondit. Son élan mal mesuré le fit s'engouffrer dans une cave et l'on y vit un miracle protégeant Gonzague... Mais Gonzague n'avait ni reculé ni tremblé : à genoux, il attendait.

Cette vie-là, dure et vaillante, lui avait donné le dédain du corps et la force de faire ployer ce serviteur de l'âme, la force de l'assouplir, et, s'il regimbait, de le dompter.

Voyez avec quelle force il résiste à la fascination des choses extérieures : la richesse, l'éclat, le faste et les honneurs. Quand le devoir l'exige, il apparaît dans le gracieux costume de ses fonctions, et l'on conserve de lui un portrait peint par Véronèse, où sa jeune figure de dix-sept ans, encadrée dans la grande fraise espagnole, candide et rêvant au delà, se détache sur un riche pourpoint de velours noir; sa main droite posée sur la garde de son épée porte un anneau d'or où sont sertis des brillants. Mais, quand il est libre, comme il a hâte de dépouiller ces frivoles parures. Son gouverneur s'indigne... : “ Quoi! de pareilles défroques pour un Gonzague! „ Louis se borne à sourire. Et le jour où solennellement, devant la cour de Mantoue, devant son père et sa mère en pleurs, il transmettra à son frère puiné ses titres, ses domaines, sa fortune, sa couronne, quand, dépouillé de tout, il ne lui restera plus que sa soutane rapiécée de novice : “ Rodolphe, lui dira-t-il, je suis plus heureux que toi! „

Voyez avec quelle force il maitrise son esprit tenté par les curiosités perfides. Marie l'impératrice d'Autriche vient à la cour d'Espagne; tout Madrid se précipite et se presse à la contempler. Louis, que ses fonctions appellent au baise-main, commande à ses yeux de ne pas la voir et ses yeux lui obéissent. On lui donne les plus beaux romans de chevalerie d'alors : il les jette au feu sans les ouvrir.

La pensée lui était venue de méditer sans distraction durant un quart d'heure. Il peut sembler que ce soit peu de chose, mais la plupart des

moines même blanchis dans la carrière n'y arrivent point. Il commence... une distraction le prend; il recommence... la distraction revient; il recommence encore : il recommença ainsi dix fois, vingt fois, durant six longues heures, jusqu'à ce qu'à la fin, vaincue et soumise, son imagination cédât et à sa volonté maîtresse se livrât en esclave.

Voyez comme il maîtrise cette vaine crainte des hommes qui retient sur nos lèvres tant de fières et nobles paroles. Un vieillard s'oublie devant lui. Louis n'a que dix-sept ans, n'importe! il ne craint pas : " Quoi! Messire, s'écrie-t-il, des cheveux blancs et un tel langage! „ Et le vieillard, vaincu par la vaillance de l'enfant, rougit. Dans une insanité d'orgueil royal, don Diègue s'était tourné vers le vent qui soufflait : " Vent, s'écrie-t-il, je te défends de me toucher! „ Et Louis, fièrement : " Altesse, vous pouvez commander à des hommes, mais aux éléments de Dieu, non pas! „

Voyez, voyez surtout comme il maîtrise son cœur.

Un jour, par une de ces voix mystérieuses que l'âme entend dans le silence du monde, Dieu l'appelle : " Viens, viens, mon fils! „ Et Louis se lève : " Seigneur, me voici! „ Sur l'heure, sans un instant de délai, il sollicite de son père la permission de partir... Comment partir! Oui, laisser là son marquisat, sa fortune, son rang à la cour, quitter son père, sa mère, tous ses aimés pour aller s'enterrer dans la froide solitude des cloîtres! Frappé comme par la foudre, son père reste sans voix; mais bientôt il fond en sanglots, il s'irrite, il

prie, il menace, il conjure, il tombe à genoux devant son fils... Le cœur de Louis saigne. Ah! Messieurs, vous ne savez pas les profondeurs où s'enracine l'amour dans les cœurs purs tout cet amour de fils frémit en lui, il sent le fer aigu du sacrifice pénétrer dans sa chair; mais ce cœur, cet amour, cette chair, il les vaincra. Pendant trois ans, la lutte se poursuit entre Dieu qui lui crie : " Viens, mon fils! „ et ce père qui pleure et supplie : " O mon enfant, n'abandonne pas ton père! „

Pendant trois ans, l'âme de Louis est déchirée, non pas à quatre chevaux comme on écartelait les corps aux temps horribles, mais à ces deux amours qui se l'arrachent. Mais Louis ne faiblit pas! Et lorsqu'enfin son Père, vaincu par Dieu, cède, le premier cri qui sort du cœur de l'enfant est ce vieux chant de la Bible : " Ah! Seigneur, vous avez brisé mes liens, voici que je vais vous sacrifier votre victime! „

Messieurs, étudiez la vie de Gonzague, suivez-le pas à pas dans le monde et dans le cloître, et vous le verrez toujours resplendir sous ce grand aspect de force et d'énergie.

Il est bien cet idéal de l'homme se possédant dans la paix et dans la liberté. Les yeux fixés toujours sur le devoir, il dirige d'un ferme bras, vers ce divin but, toutes les puissances de son âme et toutes les activités de son corps. Imagination, sens, cœur, pensées, tout lui obéit, tout s'incline : il se possède en maître, il se gouverne en roi, et tous ces fiers coursiers qu'il tient au mors

et à la rêne, frémissent peut-être, mais pas un, pas un seul ne se cabre sous sa main.

Ah! voilà ce qui nous manque à nous, pauvres chétifs, éternellement vaincus dans la lutte des désirs... la force!

Le devoir nous parle comme il lui parlait, et nous l'entendons comme il l'entendait; mais tandis que son premier mouvement à lui était de crier : “ Seigneur, me voici! „ le nôtre est de reculer : “ Comment! Seigneur, vous exigeriez cela de moi! „ et aussitôt, du fond de notre âme s'élève la plainte murmurante de toutes nos faiblesses, faiblesse des sens, faiblesse de l'esprit, faiblesse de la volonté, faiblesse du cœur surtout, tout gémit, tout s'exclame, tout se révolte en nous! Dans ce chaos de clameurs notre âme se trouble, elle perd les guides, les bras lui tombent, elle s'affaisse et se livre!.. Voilà ce que c'est de nous!

Et si nous en sommes là, nous qui du moins essayons de lutter, où en sera le monde qui ne lutte même pas, qui tient en principe de ne point lutter, qui, sans attendre le choc, jette bas les armes et court à l'ennemi, se vendre, se donner, s'offrir même et le supplier de le recevoir en esclave! Il tendra ses deux bras aux chaînes et son dos au fouet! Manquant ainsi de fierté et d'énergie, comment voudriez-vous que le monde fût chaste? Le voyant si lâche, vous étonnerez-vous de le voir si débordé?

Il faut bien le reconnaître, la pauvre nature humaine déchue ne va pas à la chasteté par une

pente naturelle; même la chasteté tempérée de la vie familiale lui est pénible, pesante et dure. Pour l'amener à ses hauteurs-là, il faut lui faire remonter son cours, et la relever toujours, elle qui cherche à descendre. Il faut la vaincre! Comment la vraincrez-vous, si vous n'avez pas la force? Comment la vaincrez-vous d'un coup, si de longue main vous ne l'avez pas accoutumée à la défaite? Dressons-nous donc à la force, serrons le frein à nos désirs, tenons sous les talons la passion qui lève la tête, et n'oublions pas que le rôle d'esclave n'est pas fait pour nos âmes libres. J'irai plus loin, dressons-nous à souffrir; non pas seulement parce que la souffrance est dans le lot qui nous attend en ce monde, mais encore et surtout parce que l'homme qui ne sait s'imposer de souffrir ne saura jamais se refuser de jouir.

L'aigle, disent les vieux livres, prend ses petits dans ses serres et les porte droit devant le soleil pour les accoutumer à le regarder en face. Faisons ainsi, mes frères, prenons nos cœurs dans nos deux mains, mettons-les droit devant le devoir, qu'ils le regardent aussi bien en face, et l'ayant vu qu'ils y volent à grands et vigoureux coups d'aile.

C'est la force, — aidée de la grâce de Dieu, sans doute, mais Dieu ne la refuse à personne, — qui fit de Gonzague un chaste. Voici ce que la chasteté va faire de cette âme.

Détachée de toute jouissance personnelle, elle se déploie au dehors et cherche où répandre les trésors de son généreux amour;.. détachée de tout ce

qui passe et meurt, elle s'oriente vers Dieu qui ne passe ni ne meurt, Lui. Or Dieu, en ce monde, a des représentants attitrés : les petits, les pauvres, les déshérités, tout ce grand peuple des souffrants, dont les gémissements remplissent la terre. C'est vers eux que Louis de Gonzague se tourne, c'est à eux qu'il se donne.

Pourquoi, pensez-vous, court-il aux chaînes de la vie religieuse? Ce n'est pas pour y trouver les douceurs d'une contemplation solitaire... : il sait que c'est le travail qui l'y attend. Ce n'est pas pour s'y adonner à je ne sais quelle étude qui ne se tournerait pas à faire le bien, non; il sait que cette science-là serait vaine et, s'il la veut, c'est qu'elle prépare à la grande œuvre des âmes. A cette œuvre il se consacre avec un incomparable élan; il s'y précipite, si je puis m'exprimer ainsi, comme un soldat à la bataille. Instruire les petits, catéchiser les pauvres, prêcher le Christ aux humbles, voilà l'ambition de ce cœur et il brûle de la voir réalisée.

Dès les premiers jours de son noviciat, ses jours heureux, ses jours de fêtes sont ceux où il lui est permis d'aller à travers les rues de Rome, une petite sonnette à la main, rassembler les enfants du peuple, et, monté sur une borne, il les instruit et les catechise. Plus heureux encore les jours où il peut, une corbeille au bras ou un sac sur l'épaule, mendier de porte en porte pour les malades, les pauvres, et les souffrants. Son honneur est de les servir aux portes du collège. Il rêve mieux, il rêve

les missions des Indes : porter aux sauvages avec la flamme de la foi les lumières de la civilisation; les dresser à la vie des chrétiens, ces abrupts; amollir ces âmes encore si voisines des fauves, et, dans l'isolement de tous les aimés, dans le dénuement de toutes les douceurs, dans l'assaillement de toutes les privations et de toutes les misères, les servir amoureusement en esclave!

Cherchez, cherchez dans toute sa vie, un retour, un seul retour sur lui-même, vous ne l'y trouverez pas. Savez-vous, quand il se donne ainsi aux autres, ce qu'il s'est réservé à lui, à lui marquis de Chatillon, prince du Saint-Empire, à lui l'ami de jeu de la duchesse de Mantoue et de la Reine de France? Une mansarde de huit palmes de côté, prenant e jour par une fenêtre dans le toit, blanchie à la chaux, et là un lit de bois brut, un escabeau et une table... C'est tout!.. Sur la table, un Crucifix, une Bible et la somme de saint Thomas d'Aquin. C'est encore tout. Et c'est assez, car son bonheur est à aimer les autres, et quand on aime, que c'est bon, que c'est doux de se dépouiller pour ceux qu'on aime!.. Ne vous étonnez pas de ceci, mes frères bien-aimés. C'est le propre de la chasteté de faire l'homme dévoué aux autres. Plus le cœur se détache des sens, plus il va aux choses de l'âme; plus une âme se détache de soi-même, plus elle va aux âmes de ses frères, et quand une âme ainsi libre se dévoue à ses frères, elle y goûte un charme dont elle ne se désenivre plus.

Et par un contraste saisissant, mais naturel aussi,

et dont il ne faut pas s'étonner davantage, l'homme qui engage ses pas dans les sentiers impurs, tourne et retourne sur lui-même, fatalement, nécessairement, cet homme-là va à l'égoïsme, à l'égoïsme honteux et abject, il y va, et il y demeure, et il s'y endort dans le mépris. Que veut-il, en effet? Son plaisir à lui, sa joie à lui, sa satisfaction à lui... Il commence à y sacrifier sa vertu, bientôt son honneur, souvent sa richesse : il y sacrifiera la vertu, l'honneur et le bonheur des autres... " Qu'importent les autres, à moi! à moi! „ Rien ne l'arrête, ni la pudeur, ni la honte, ni les larmes de ses victimes, ni leur désespoir : il s'est fait un cœur ferme et des entrailles mortes... " A moi! que les autres en meurent, mais que je jouisse, moi! „

Voyez sur le chemin de l'impur, que de larmes, que de sang, que de ruines!.. Sa joie était à ce prix; et à deux mains, il l'a payée de ces ruines, de ces larmes et de ce sang. Meure l'Univers s'il faut, mais que je jouisse, moi!

Ah! venez, Messieurs, venez maintenant que je vous montre le glorieux chemin où montent les chastes.

En 1590, l'Italie fut désolée par une famine presque sans exemple. Sur ce peuple affamé, saigné à blanc par la misère, se déchaîne un fléau brûlant, une fièvre infectieuse qui ne pardonne pas et dont la contagion étend partout les ravages. Les hôpitaux publics débordent, les bras manquent. On envoie les jeunes Jésuites aider aux infirmiers, soigner les malades et les mourants. Louis de Gonzague sollicite l'honneur et le bonheur de les suivre : on

le lui accorde, et il part le cœur gonflé de joie. Il court à ces misérables, il les soigne, les panse, refait leur lit et balaie leur alcôve, il les console, il les encourage, il les aime! Et quand ils meurent, sur ses deux épaules il porte leur cadavre pour aller les ensevelir... Ses compagnons, stimulés par son exemple, se multiplient, rivalisant d'héroïsme et d'amour. Bientôt le mal les atteint, l'un d'eux meurt : " Ah! s'écrie Gonzague, que n'ai-je pu mourir à sa place! „

„ Quoi! Louis, mourir!.. mourir si jeune! „

„ Est-ce que le Christ n'est pas mort pour nous? Nous devons donc savoir mourir pour nos frères! „ Et cette mort, cette mort qui nous fait frémir et frissonner jusqu'aux moelles, il l'ambitionne, il l'espère, il l'appelle à grands cris... Elle vint, elle se cacha derrière le chevet d'un pauvre et le guetta. Il la voit bien en face, il la reconnaît, il la voit là cachée et guettante... Mais il voit le pauvre : ce pauvre, c'est un frère, ce pauvre, c'est le Christ. Louis ouvre les bras, il accourt, il se penche... il est frappé!

Le 3 mars 1591, il s'alita. Toute la science d'alors se conjura pour le guérir; elle ne parvint qu'à faire durer quelques semaines une vie tranchée à la racine et qui lentement s'épuisa.

" Frère Louis, — lui demanda le Père Général qui était venu le voir, — Frère Louis, je voudrais vous faire plaisir, que désirez-vous? „ — " Oh! répondit-il, qu'on me couche là par terre, pour que je meure comme les pauvres! „

Il était heureux, il mourait par amour, comme était mort le Maître. Comme il agonisait, l'infirmier, de peur du froid de la nuit qui tombait, voulut lui couvrir la tête : " Non! non! dit Gonzague, Jésus-Christ mourut la tête nue! „

Avais-je tort de vous le dire en commençant, quel exemple, Messieurs, et, dans le temps où nous vivons, quelle leçon!

Voyez cette pauvre société contemporaine, à chaque instant convulsionnée dans d'horribles crises... Quel est le mal qui la secoue et l'étreint?.. l'égoïsme.

Et à la racine de ce mal? L'insatiable et brûlante soif des sens impurs : le monde halète à la chair. Et pourquoi rampe-t-il si bas, grand Dieu! sinon parce qu'il manque de force, qu'il est mou, lâche contre lui-même.

Vous voulez la sauver, nous voulons tous, nous chrétiens, la sauver cette société-là, car elle est la nôtre, après tout; Dieu y a placé nos vies et le Christ est mort pour elle. Eh bien, voici le secret.

Sachons être forts, et nous saurons être chastes. Soyons chastes, et, comme Gonzague, nous saurons nous dévouer à nos frères, nous sacrifier à nos frères, et s'il faut, mourir pour eux et les sauver.

O jeunes gens, ô vous qui allez bientôt, sous la bénédiction et les regards de Dieu, fonder vos foyers et vos familles, faites-y donc régner la force en souveraine... Que rien d'impur n'en souille ni franchisse le seuil, afin que là, dans ce nid de tous

les amours, dans ce berceau de toutes vos espérances, germent et fleurissent tous les dévouements, toutes les générosités et tous les héroïsmes.

Alors Dieu bénira vos races, et de génération en génération les affermira sur la terre, et tandis qu'autour de vous s'éteindront, dans une poudre sans honneur, les souches desséchées des efféminés et des impurs, il appellera le temps, ce grand faucheur d'hommes, et lui montrant vos fils et les fils de vos fils : " A ce sang, lui dira-t-il, à ce sang, tu ne toucheras pas, car c'est le sang des forts, par qui le salut a été fait dans Israël. „

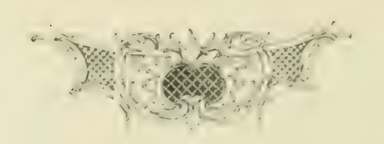
Mes frères, il y a dans la vie de saint Louis une femme que je n'ai pas nommée, mais que tous vous avez pressentie : sa mère. Par son sang, par son lait, par son amour, elle l'avait prédestiné à la force qui le fit saint. Quand Dieu lui demanda son fils pour le cloître, elle eut, ce qu'ont toutes les mères, une grande angoisse d'amour. Mais, forte elle-même, elle se sacrifia : " Vous me l'aviez donné, Seigneur, vous me le reprenez; que votre nom soit béni! „ Le Ciel la récompensa par une grâce sans exemple dans les derniers siècles de l'Eglise.

Autour du tombeau de Gonzague, Dieu comme des fleurs avait semé les miracles. Treize ans après sa mort, l'Eglise l'élevait sur les autels. Or, en 1604, à Châtillon même, on célébrait les fêtes de sa béatification solennelle; les vieux murs de l'église, où il avait prié petit enfant, semblaient tressaillir sous leur parure de fleurs et d'oriflammes; tout le peuple,

en rangs serrés, le cœur battant d'orgueil, brûlant d'amour, au souvenir toujours vivant de celui qu'il appelait son " gentil seigneur „, le peuple attendait.

Soudain, du haut des voûtes un grand voile tomba, et rayonnante apparut, étoilée de mille cierges brûlants, dans la vapeur bleue de l'encens qui montait, au chant triomphant de l'orgue et des fidèles, l'image de Louis de Gonzague. Et savez-vous qui était là? Qui était là, vieillie, les cheveux blanchis, courbée déjà par l'âge, soutenue par ses femmes, car sous le poids de sa joie elle fléchissait? Qui était là sanglottant, suffoquant de bonheur?.. Sa mère!..

Et, quand le chœur majestueux des évêques et des prêtres, au nom de l'Église universelle, chanta : " Bienheureux Louis de Gonzague, priez pour nous! „ elle, à genoux, tenait les yeux fixés sur son enfant, dans une ivresse du ciel plus que de la terre; et du fond de son âme, vers le ciel, un cri monta : " O Luigino, ô mon enfant, ô mon fils, ô mon saint, priez pour votre mère! „





PANÉGYRIQUE

de Saint Ignace de Loyola (1)

Ad omnia quæ mittam te, ibis; et universa quæ mandavero tibi loqueris. Ne timeas,.. quia tecum ego sum, dicit Dominus.

Où je t'enverrai tu iras, et ce que je t'ordonnerai tu le feras. Ne crains pas, ô mon fils, car moi, le Seigneur, je serai avec toi.

JÉRÉM. c. I, v. VII.

MES FRÈRES,

QUAND Dieu, pour quelque œuvre de ses plans divins, se choisit un ouvrier, comme fait l'aigle de sa proie d'un seul coup d'aile il s'en empare. Après il le dépouille. Il lui arrache les mille liens qui le garottaient à la terre.

(1) Cette seconde série comprendra divers Panégyriques et sermons de circonstance.

Il l'enlève au monde dont la frivole vie l'énervait, aux affections de la chair et du sang qui l'amollissaient dans d'insidieuses tendresses, aux ambitions de la gloire et de l'or qui exténuaient son énergie et sa vaillance dans le vide. Il l'enlève à lui-même, à cet égoïsme absorbant qui fait à l'homme un cœur si fermé et des entrailles si dures, à cet amour-propre qui nous pavanne ridiculement dans nos oripeaux, à cet orgueil enfin qui nous hisse comme des dieux sur je ne sais quels nuages fumeux de folle et vaine gloire! Et, quand il le voit ainsi dépouillé de tout ce qui est la terre et la mort, libre de tous les liens et de toutes les servitudes, quand tout ce que nous aimons, nous, enchaînés et esclaves, ne lui est plus rien, quand mourir lui serait un gain et une joie... *Mori mihi lucrum...* quand dans la main divine, il ne reste plus de cet homme qu'une âme de feu dans un corps dompté jusqu'aux moelles : " Va, mon fils, lui dit le Seigneur; où je t'enverrai tu iras, ce que je te commanderai tu le feras, et ne crains pas, car moi ton Seigneur, je serai avec toi. „

Et il va l'ouvrier divin, droit devant lui, l'œil fixé sur le doigt du Seigneur qui à travers l'espace et le temps lui marque le terme, il va d'un pas ferme et vaillant, insoucieux de la foule qui autour de lui s'agite et s'enfièvre, il va sans même un regard pour le monde tumultueux qu'il bouscule en marchant.

Il va!.. " Mais il est fou! „ crie le monde, et des rires éclatent... Il laisse rire et il va! A se voir

ainsi dédaigné le monde s'irrite, il court à l'ouvrier de Dieu, il l'injurie, il l'insulte; comme les enfants des Juifs au vieux prophète, il lui jette des pierres. L'ouvrier ne relève pas la tête et va toujours!

“ Qu'on lui mette des chaînes, crie un César... L'ange de Dieu vient, les chaînes tombent et l'ouvrier va! “ Qu'il meure, „ crie un Néron, et sous la hache ou le poignard, broyé par les meules ou par la dent des fauves, sur la croix ou sur les bûchers, l'ouvrier divin meurt.

Mais ne meurt pas l'œuvre de Dieu! et ces existences tout entières épuisées et brûlées pour elle, et ce sang, répandu pour elle, comme la rosée aux fleurs lui fait la vie plus généreuse et plus chaude. D'autres se lèvent, et ils sont mille, qui vont travailler pour elle, marcher comme il marchait, l'œil en feu, le front superbe, jusqu'à ce que leur tour vienne de mourir.

Vous ne savez pas, Messieurs, comme brûle à travers les siècles l'incendie allumé par une âme que Dieu a bénie et dont il a fait l'outil de ses volontés éternelles.

Laissez-moi vous le montrer rapidement dans l'histoire de l'une d'elles : âme tendre et fière, singulièrement douce et forte, d'une trempe d'acier, indomptable au travail, âme vaillante et conquérante, âme de soldat et de prêtre... l'âme d'Ignace de Loyola.

Mais n'est-ce pas un défi de vous jeter ce nom-là de nos jours et dans cette assemblée?

Non, mes frères. Je n'ignore pas que ce nom a été couvert de beaucoup d'outrages, que le siècle

passé et notre siècle ont accumulé sur lui des accusations fantastiques, qu'il est souvent, et par des âmes sincères, méprisé, tenu pour vil : mais je sais aussi que ce nom, de très fiers cœurs le portent avec gloire, qu'il leur vaut les titres les plus sonores et les blasons les plus pompeux; je sais qu'il est béni, je sais qu'il est aimé et c'est pourquoi je ne recule ni n'hésite.

Vous me serez bienveillants, je vous serai bien sincère.

Ignace de Loyola naît en Biscaye, en 1491, sous Ferdinand et Isabelle.

Il naît à l'aurore du seizième siècle en travail d'un nouveau monde.

Les esprits bouillonnent dans la fermentation des pensées. L'imprimerie vient de naître. Le nord de l'Europe mûrit la Réforme. L'Italie s'efféмine dans les restaurations molles de la civilisation romaine. Le Portugal et l'Espagne chassent à la découverte : l'Amérique, les Indes, la Perse, le Brésil leur livrent l'or et la gloire.

L'une après l'autre, les révolutions éclatent dans la religion, dans les mœurs, dans la politique, dans les arts. Copernic, Tycho-Brahé et Galilée bouleversent et brisent les vieux ciels de cristal des astronomies antiques.

Ignace, à cette heure, ignorant de ces choses lointaines, guerroie sous la bannière de son oncle Manrique, duc de Najare et Grand d'Espagne.

Comment Dieu s'en empara, vous le savez et je puis être bref à vous le redire.

Nourri dans toutes les chevaleresques illusions de la cour d'Espagne, fier de cette fierté castillane qui fait lever le front au dernier des attachés à la glèbe, parce que disent-ils : “ Un laboureur sur ses pieds est plus haut qu'un prince à genoux „, épris d'honneur et de gloire militaire, amoureux de son épée dont il baisait la lame en lui recommandant “ de bien soutenir son honneur, si besoin était „, Ignace ne rêvait que de glorieuses entreprises!

Les troupes de François Ier venaient de pénétrer en Navarre. Pampelune, dont les murs avaient échappé aux démentellements de Ximénès, est assiégée. Ignace de Loyola la défend et se bat comme un lion. Un boulet lui casse la cuisse droite. C'est la serre de Dieu qui s'abat sur lui. Ignace ne le comprend point et se débat. On le transporte au château de Loyola, où des chirurgiens inexpérimentés lui mettent un premier appareil. Quand on l'enleva, la jambe mal remise laissait saillir à travers les chairs un os aigu. Par deux fois, sur l'ordre d'Ignace, qui se révolte à la pensée de rester difforme et de ne plus servir sa patrie et son roi, par deux fois, on recasse la jambe pour la mieux remettre, et ces deux opérations aussi mal conduites que la première, couchent pour de longs jours et de longues nuits sur son lit de douleur le guerrier aigri par la défaite et navré par ce mortel repos.

Pour tromper son ennui, il demande des livres. Il n'y en a pas dans ce vieux castel emmuraillé où il avait semblé jusque là que des épées et des arquebuses suffisaient à la vie. Enfin, on trouve dans quelque réduit, jauni par le temps et par la poussière, les *Fleurs de la Vie des Saints*, pauvre livre que lisait sans doute aux heures de solitude dona Marina, sa mère. Ignace l'ouvre sans attrait... Il eût voulu quelque roman de chevalerie.

Il feuilletait négligemment ces pages, quand tout à coup, devant cette procession de héros qui se succédaient devant lui, son âme s'émeut. Il les voit passer, spectacle superbe, les humbles et les grands, les doctes et les simples, les obscurs et les illustres, hommes, femmes, enfants, tous plus haut que nature, tous plus grands que la terre et plus forts que la mort.

Et toi? Et toi, Ignace?.. Et une voix se fait entendre dans son âme, mystérieuse, troublante : " Viens, mon fils, viens! où je t'enverrai tu iras, ce que je te commanderai tu le feras : ne crains rien, je serai avec toi, moi, le Seigneur! „

Oh! ce premier appel de Dieu à l'âme, comme il angoisse!

La lutte fut longue, mes frères, entre la voix de Dieu et les voix du monde qui, tour à tour, parlaient au soldat. Ignace avait trente-deux ans, et à cet âge ce n'est pas sans déchirement que l'on bouleverse toute l'ordonnance d'une vie. Cette voix de Dieu c'était bien pour lui ce glaive qui perce l'homme jusqu'à la division de l'âme, *usque ad*

divisionem animæ. Et Dieu appelait toujours! “ Viens, mon fils, viens! „

C'était la nuit, ballotté comme une épave par les idées qui s'entrechoquaient en lui, le convalescent se débattait dans l'insomnie : “ Viens, mon fils, où je t'enverrai tu iras!.. „ Pour rafraîchir son front qui brûlait, Ignace se leva, il s'accouda à la fenêtre étroite du vieux castel... A ses pieds se tordaient les gorges sombres et austères des collines pyrénéennes, et cette terre Basque et Navarraise, brunie par le fer qui fournit les aciers de Tolède, terre sèche, aride, ouverte à peine au maïs et aux chataigners noirs. Au-dessus de sa tête, le beau ciel d'Espagne, doux dans son immensité mystérieuse, et les étoiles blanches, pures, frémissantes comme des lampes d'or allumées devant le Seigneur.

“ Viens, mon fils... où je t'enverrai tu iras. „ Soudain Ignace se redresse : “ Ah! Seigneur, c'est vrai, devant le ciel que ce monde est méprisable! *Quam sordet tellus dum cælum aspicio.* Oui, me voici Seigneur!.. „ Il y avait devant sa couche un crucifix et une petite statuette de la Madone. Il tomba à genoux et la main levée il fit à Dieu son serment de soldat... “ Me voici, Seigneur, envoyez-moi. *Ecce ego mitte me.* „

C'est fini, mes frères, Ignace est à Dieu! mais il lui restera dans l'âme, toujours vivant, le souvenir de cette inoubliable nuit. Souvent, dans sa vie, même quand la mort s'approchera, on le verra s'abandonner à l'extase des nuits étoilées... “ Oh! s'écriait-il

encore, comme la terre me semble méprisable quand je regarde le ciel! *Quam sordet tellus dum cœlum aspicio!* „

Ignace était à Dieu. Il lui fallait maintenant apprendre à se dépouiller et à mourir.

Mourir au monde d'abord. Il y a, mes bien-aimés frères, dans le cœur du soldat une flamme de générosité et une habitude de grandeur qui lui rendaient ce premier dépouillement facile. Renoncer à la fortune... la noblesse espagnole en avait peu souci : chez elle, on estimait un homme à la puissance de son bras et à la fierté de son cœur; le dernier des caballeros toisait avec dédain ceux que nous appelons aujourd'hui les rois de la finance et que nous saluons si bas. Déjà, au siège de Naxera, sur la frontière de la Biscaye, Ignace, qui avait commandé la bataille et la victoire, vit avec dédain qu'on partageait les dépouilles; on lui offrit sa part, la part opime : il la repoussa du pied.

Renoncer aux affections du monde lui fut plus dur, car il avait dans le cœur d'infinies tendresses : mais il immola son cœur; il en retourna l'amour sur la Vierge qui fut sa dame à la manière des chevaliers d'alors.

Renoncer aux honneurs du monde... il avait vu la mort en face et savait ce que valent à cette heure les honneurs du monde. Il les tient en tel mépris et en tel danger que plus tard il exigera de ses enfants, par un vœu spécial, le formel refus même des honneurs et des pourpres de l'Église.

Et la gloire!.. Ah! la gloire! Cette passion

suprême des grandes âmes! La gloire, j'ose dire qu'il n'y renonça pas, il l'aima jusqu'au bout, mais ce ne fut plus la sienne, ce fut la gloire du Maître. Il en fit sa devise et son cri de guerre : *Ad majorem Dei gloriam*... A la plus grande gloire de mon Dieu! et il n'y eut pas ni un souffle de sa poitrine, ni un battement de son cœur qui ne fût consacré à elle!

Quant à sa gloire à lui, ce qu'il en fera, je vais vous le dire.

Libre déjà de toute attache mondaine, il part... C'est encore le guerrier et le vaillant capitaine. Monté sur son cheval de guerre, l'épée au côté et la dague à la ceinture, on le voit passer, suivi de ses écuyers, et l'on croit, à cet étalage de cour, qu'il va saluer le duc de Navarre. Bientôt il renvoie sa suite et, comme la nuit tombait, il attend à Montserrat. Là, dans la chapelle de l'abbaye bénédictine, il fait sa veillée d'armes... Quand, à genoux devant l'autel, vint le jour, il dégrafa sa dague et son épée et les posa au pied de la Vierge : il donna son cheval à l'abbaye et seul, à pied, il partit... " Va, mon fils, où je t'enverrai, tu iras. „ Au détour de la route, il rencontre un mendiant sordide... il l'arrête, lui verse dans la main le peu d'or qu'il avait sur lui et devant le pauvre hère qui s'exclame il se dépouille : son manteau, son pourpoint, sa toque de velours, il arrache tout, tout jusqu'à sa chemise, dit l'auteur de sa vie, il donne tout à ce misérable et, prenant en retour l'ignoble sac de toile grise dont le pauvre était

vêtu, il en couvrit sa chair. C'est dans cet appareil, pieds nus, une corde aux reins, qu'entre à Manrèze Ignace, seigneur d'Onaz et Loyola, le favori des ducs de Navarre et des rois d'Espagne. La voilà bien aux pieds, n'est-ce pas, la vaine gloire! Là, il passe ses jours à prêcher le Christ. On l'écoute avec un étonnement mêlé de pitié et de compatissance, et il ne fut bientôt plus question dans la petite ville que du pauvre homme au sac " *pobre homo del sac* „.

Il prêchait donc, le soldat!.. Mais on était au temps de l'hérésie, on eut peur... Qu'était-ce que ce prêcheur sans titre et ce docteur sans diplôme? Il fut cité devant le tribunal ecclésiastique et on lui demanda compte de sa doctrine... " Ne crains rien, mon fils, je suis avec toi! „

Le pauvre homme au sac tira de dessous sa bure des feuillets écrits, dans la solitude, au fond d'une caverne voisine de Manrèze, et les tendit au juge.

Ah! mes frères, on parle souvent dans le monde de nos richesses et de nos trésors... Nos trésors les voilà : ce sont ces pauvres feuilles que nous a léguées notre Père. C'est ce petit livre des Exercices spirituels dont saint François de Sales disait : " qu'il a fait plus de saints qu'il ne contient de lettres. „ Et il n'y a pas de richesses au monde qui nous vaille ce divin héritage. Il est notre lumière, il est notre force, il est aux heures tristes la consolation de nos âmes, il est toute notre vie. Pourquoi?.. parce qu'il tient dans ses flancs toute la moelle de l'Evangile.

O vanité de la science et du génie humains!

Ce livre est sorti de la main d'un soldat. On lui eut parlé théologie qu'il eut demandé sans doute : " La théologie! qu'est-ce que c'est? „

Ah! pauvre homme au sac, comme les savants et les sages te regardaient de haut... Et ce qu'ils ne voyaient pas, eux, les savants, ce qu'ils ne soupçonnaient pas, eux, les sages, Dieu te le montrait à toi parce que tu t'étais fait petit et humble... Dieu te le disait doucement à l'âme et tu l'écoutais. Et ton petit livre d'ignorant, l'Eglise et la postérité n'ont pas rougi de le placer après l'Evangile, ce livre de Dieu, à côté de l'*Imitation,* le plus beau livre qui soit sorti des mains d'un homme!

Le tribunal jugea ses pages, qu'un Pape, Paul III, devait approuver du haut de la chaire apostolique, et n'y trouvant rien à proscrire, il fit silence. Mais ne pouvant condamner la doctrine, humiliés dans leur orgueil par cet humble, ils le frappèrent, lui. Ignace eut défense de prêcher encore le Christ... La raison donnée est divertissante... et rappelle les mandarins à bouton : il n'avait point de grades académiques. " Va, mon fils, où je t'enverrai tu iras. „

Ignace comprit que son ignorance lui fermerait tous les chemins de l'apostolat... L'amour propre et l'orgueil de l'esprit avaient besoin d'une immolation nouvelle : la pauvreté du mendiant n'était pas assez.

A trente-trois ans, il fut à Barcelone, dans l'école de maître Ardebals, s'asseoir avec les petits enfants sur les bancs classiques, étudiant et répétant avec

eux les rudiments de la langue latine! Le voyez-vous là, ce commandant d'armée, déclinant et conjuguant et à son tour récitant sa leçon de mémoire! Ignace acceptait tout. Mais ne pas prêcher le Christ, non, n'est-ce pas? *Vae mihi si non evangelizavero!* Il prêche donc; l'officiel mandarinat le poursuit encore!.. Il est obligé de quitter Barcelone et de fuir à Alcala. Là, il étudie encore, mais il prêche, il prêche toujours!

L'inquisiteur de Tolède s'émeut... Il interroge, il sonde, il scrute la doctrine du prêcheur... elle est pure... Alors quoi? Ignace eut ordre de faire teindre en noir sa bure grise... Ignace la fait teindre. Le voilà en noir. Après, on lui défend de marcher pieds nus, Ignace chausse des souliers... que lui importaient ces vétilles! Mais il prêche toujours, et sa parole vivante et brûlante, secoue si profondément les âmes, les entraine si invinciblement à Dieu, que l'envie commence à susurrer tout bas que l'esprit malin est là-dessous. *Dæmonium habet.* On l'avait dit du Christ... Est-ce que le serviteur vaut mieux que le Maître? Non, n'est-ce pas. Ignace est enfermé dans les cachots; après quarante-deux jours on prononce la sentence; on trouve toujours correcte la doctrine, mais la bure, toute noire qu'elle fût, offusquait encore. Il aurait donc à porter le manteau et le béret des étudiants.

Ignace se soumet. Il prend le manteau et le béret. Mais le mandarinat n'en démord point. Il lui interdit de prêcher le Christ qu'il n'ait reçu la

licence en théologie... Ah! cela, non! “ Mon fils, ce que je te dirai, tu le feras. „ Et pour prêcher le Christ, il s'exile et ce fut à Paris qu'il vint terminer ses études.

Là, se préparait pour lui le dernier holocauste. Dépouillé de tout, mendiant, humilié sur les bancs d'une école, persifflé, calomnié dans sa foi, traqué, enchaîné, emprisonné, il avait accepté tout, tout, sauf de ne pas servir le Maître!..

A Paris comme à Alcala, il prêche donc et se fait des disciples. On les vit bientôt donner tout ce qu'ils avaient aux pauvres, renoncer aux compagnies qu'ils fréquentaient naguère, mendier tous les jours leur pain, et coucher comme des miséreux à l'hôpital Saint-Jacques.

Ignace fut accusé de les embaucher et reçut ordre de mettre un frein à son zèle. Trois fois averti, comme il ne se lassait point, le régent du collège le condamna à la salle. Ordre fut donné, dès qu'il entrerait de fermer les portes sur lui, de réunir au son de la cloche maîtres et élèves et de préparer les verges!

Les verges!.. Ah! cette fois c'est plus que la mort qu'on lui demande! Les verges à trente-cinq ans! Oh! comme bouillonna son sang, comme frémirent toutes les fibres de son cœur! Quoi, lui, Ignace des Seigneurs d'Oñaz et de Loyola, lui, le vainqueur de tant de batailles, lui, dont l'épée n'avait jamais rougi, lui, qui n'avait jamais baissé le front que devant Dieu, il lui allait falloir courber le dos sous l'ignominie des verges!.. Les verges,

les verges! Oui, mourir serait plus doux! Et dans ce dernier combat de toutes les puissances de son âme, la fièvre le brûle, le dernier souffle d'orgueil qui restait dans son âme crie grâce, tout son cœur tremble. “ Ah! Seigneur! Seigneur! que ce calice s'éloigne de moi! „ — “ Va, mon fils, je serai avec toi! „ Ignace prit dans ses deux mains son cœur révolté et le brisa... J'irai, mon Dieu, j'irai!

Il marcha d'un pas vaillant... Menaçantes, les portes de l'Université se fermèrent sur lui. Il fut au régent : “ Maître Diego, lui dit-il, j'ai prêché mon Dieu : si c'est un crime, châtiez-moi. Pour mon Seigneur, je subirai volontiers l'outrage. „ Et tandis qu'il parlait, son corps frissonnait.

Diégo, bouleversé, prit Ignace par la main, le conduisit dans la salle, où, avides et ricanants, maîtres et élèves étaient accourus, et où les verges étaient prêtes, et là, devant tous, il se découvrit, tomba à genoux devant Ignace : “ Inclinez-vous, s'écria-t-il, cet homme est un saint! „

Sur les bancs de cette université de Paris où sa vie d'austère évangélisme tranchait si fort avec toutes les conventions mondaines du temps, il avait entendu souffler le vent des doctrines qui amassaient les orages... Il avait entendu l'écho des voix de Luther, Zwingle, Calvin, Œcolampade et Mélanchton... et dans ses heures de pensée solitaire, lui, le vieux soldat, peut-être avait-il vu que c'était là l'ennemi qui se dressait sur le champ de bataille et contre lequel il fallait lever des troupes. Un artiste, sur une toile singulièrement impressionnante,

a peint le Pape Paul III contemplant, songeur et mélancolique le portrait de Luther, ce moine qui venait de lui enlever près d'un tiers de l'Eglise... Ignace eut-il dans sa pensée cette vision d'avenir?

Et maintenant, il est prêt pour l'œuvre l'ouvrier de Dieu, et les événements se précipitent.

En 1532, il prend ses premiers grades, et l'an d'après, dans la crypte de l'église de Montmartre, il fait vœu de pauvreté et de chasteté perpétuelle, jurant de se vouer corps et âme au service du Pape, le lieutenant du Christ. Ils étaient sept dans la petite chapelle.

Quels noms, mes bien-aimés frères! Ignace de Loyola, Pierre Lefebvre, François-Xavier, Diégo Laynez, Alonzo Salmeron, Simon Rodriguez et Nicolas Bobadilla... Et quelles âmes!..

L'œuvre... elle était là devant leurs yeux : servir le Christ. Mais cette formule vague, indécise, ne se précisait pas davantage à leur esprit... Quatre ans se passent et la lumière n'est pas faite... Un projet les hante, visiter les Saints Lieux et prêcher là le Seigneur aux infidèles... Les obstacles s'accumulent devant leurs pas, Dieu reste muet... Ils se retournent vers Rome...

Ils approchaient de la ville sainte quand un jour, dans la petite église de la Storta sur la voie Cassienne, Ignace eut une vision d'en haut... Quand il sortit d'extase : Mes frères, dit-il, je ne sais encore ce que Dieu veut de nous, mais à Rome, Jésus nous sera propice. " Va, mon fils, ce que je te commanderai, tu le feras! „

A Rome, en effet, l'œuvre se précise et prend corps; c'est une armée de soldats qu'il faut enrégimenter au service des âmes, et tandis que dans l'esprit d'Ignace, lentement, éclosent et mûrissent tous les détails d'organisation de ce corps d'élite, ses compagnons ouvrent la bataille : Lefèvre et Xavier prêchent à San Lorenzo in Damaso, Le Jay à Saint-Louis des Français, Laynez à Saint-Sauveur, Salmeron à Sainte-Lucie, Rodriguez à Saint Ange, Bobadilla à Saint Celse, Ignace lui-même prêche en espagnol à Notre-Dame de Montserrat. Ils se reposent de leurs prédications publiques en faisant le catéchisme aux petits enfants, en visitant les pauvres et les malades, en réformant les cloîtres et les monastères. Rome s'émeut; heureuse, riche, indolente, somptueuse, elle s'était amollie et efféminée, et elle dormait alanguie, laissant mourir autour d'elle une à une toutes les vertus chrétiennes. Elle se réveille, elle se reconnait, elle pleure et crie pardon à Dieu.

Mais Rome n'est pas assez. Ignace envoie Laynez et Lefevre à Parme, Bobadilla à Ischia, Le Jay à Brescia, Brouet à Sienne, Codure à Padoue! Lui, reste sur la brêche et se multiplie à Rome.

Et l'œuvre mûrissait dans son esprit!

Dans le silence de la nuit, apres le travail du jour, a genoux devant Dieu, il avait écrit les pages du *Livre des Exercices*... C'est dans la nuit encore, au milieu du silence des choses du monde, c'est à genoux et l'œil sur Dieu qu'il ecrit les constitutions de la Compagnie de Jesus!

Œuvre singulière et qui dut faire dresser la tête en un temps où tout jusqu'aux arts et aux lettres était asservi aux traditions conventionnelles, où l'esprit ne s'affranchissait pas des formes antiques, où l'horreur des nouveautés étouffait les âmes dans des moules si vieux qu'ils craquaient sous l'effort de la pensée...

Quoi! un ordre religieux... et point de costume monastique; un ordre religieux et point le chant du chœur, ni l'apparat des processions et des cérémonies solennelles; un ordre religieux et point de méditations communes; un ordre religieux et pas de règles absolues, un mode de vivre si élastique qu'il se peut plier à tous les temps et à tous les cieux. Rien, rien que le travail, le travail encore, le travail toujours.

Et s'appeler la Compagnie de Jésus! Mais que sont donc ces hommes, qu'on ne puisse les nommer sans se découvrir la tête!..

L'opposition fut vive et acharnée. L'histoire a conservé le nom d'un vieux cardinal nommé juge de ces pauvres Constitutions et pris d'avance contre elles d'une telle horreur que, jusqu'à la mort, il se refusa obstinément à les lire.

Paul III, lui, les médita longtemps. Un jour, devant trois cardinaux qui l'écoutaient, les larmes aux yeux, il se leva, le sublime vieillard, et posant la main sur ces feuilles qu'Ignace avait écrites : " Le doigt de Dieu est là! „ s'écria-t-il, *digitus Dei est hic!* Et de sa souveraine autorité apostolique, par la bulle " *Regimini militantis Ecclesiæ,* il les approuva, les confirma et les bénit.

La Compagnie de Jésus était instituée.

On les a bien attaquées depuis, on les attaque encore tous les jours ces Constitutions d'Ignace. Ce n'est ici ni le lieu ni le temps de les dépeindre. Il me suffira de dire que le Concile de Trente les a approuvées et que vingt Papes, après Paul III, les ont bénies.

J'ajouterai que Richelieu, qui se connaissait en hommes, disait d'elles : " Avec ces Constitutions-là je me chargerais de gouverner l'Europe. „

Des témoignages venus de si haut consolent de beaucoup de petits mépris éclos à ras de terre.

Dans le temps où se discutait son œuvre, Ignace n'avait pas refroidi son ardeur. Ses fils à peine revenus des missions qu'il leur avait confiées, il les avait renvoyés à des missions nouvelles.

Pasquier et Salmeron sont chargés de nonciatures en Irlande, Laynez est envoyé à Venise, Rodriguez et Xavier en Espagne, Le Jay et Lefevre aux dietes de Worms, de Spire et de Ratisbonne, Bobadilla en Allemagne, Canisius à Cologne. Et tandis qu'il porte ainsi sa petite troupe sur vingt champs de bataille, lui, à Rome, fonde un noviciat qu'il dirige, une maison professe qu'il gouverne, et en dehors de son œuvre, toujours soucieux des âmes, il crée, coup sur coup, une maison de catéchumènes, un refuge pour les repenties et un pensionnat de préservation pour les filles du peuple.

Ce n'est plus l'Italie, c'est l'Europe qu'il embrassait dans l'ardeur de son ame... Eh bien, l'Europe, ne lui suffit plus... Les Indes orientales viennent

de s'ouvrir devant les armes portugaises : Ignace y envoie Rodriguez et Bobadilla. La fièvre frappe Bobadilla au moment même du départ. Il appelle Xavier!.. Ah! Xavier!.. c'était le cœur aimé par-dessus tous, avec une plus délicate tendresse; c'était l'enfant de sa douleur. Que de larmes il avait versées sur son âme, que de fois et par quels pressants appels il l'avait attiré à Dieu.

Sous les portiques et dans les grands cloitres de l'Université de Paris, que de fois il lui avait dit ce mot qui a traversé les âges : " François, que vous servirait de gagner l'univers, si vous veniez à perdre votre âme... „ Et Xavier s'était laissé convaincre... C'était aussi l'enfant de son espérance; esprit génial, cœur de flammes, de fer au travail, c'était sur lui qu'il comptait pour continuer son œuvre si la mort venait... Et cet amour, Xavier le lui rendait. Quand au loin lui arrivaient des lettres d'Ignace, il se mettait à genoux pour les lire, il les lisait au milieu de douces larmes, et, une à une, il en baisait toutes les lignes. Ni l'histoire ni les arts n'ont séparé leurs deux noms. Rubens les a peints sur la même toile et l'Eglise, comme touchée de l'amitié de ces grands cœurs, le même jour, à la même heure, les éleva tous deux sur ses autels.

Eh bien, cette amitié si tendre, si profonde, si douce, cette amitié qui vraiment était pour lui, comme dit l'Ecriture, *medicamentum vitæ*, le remède suave aux tristesses de la vie, cette amitié Ignace va la sacrifier à la plus grande gloire de Dieu.

" Frère, maitre Xavier, vous savez que Bobadilla est malade. Or, c'est de vous que Dieu entend se servir pour remplir sa mission. Partez donc pour l'Inde. „

Et Xavier répondit : " Père, je suis prêt! „

Mes frères, je ne sais rien de plus beau que cette scène : l'héroïsme atteignant d'un coup d'aile les cimes de la grandeur antique; et des mots si simples! " Partez pour l'Inde. „ " Père, je suis prêt. „

Quelques heures apres, Xavier, un bâton à la main et son bréviaire sous le bras, vint lui faire ses adieux. Devant le dénuement de ce fils aimé qui s'en allait ainsi, sans même un viatique... " Oh! François, s'écria Ignace, c'est trop : au moins un manteau pour vous couvrir. „ Et dégrafant son propre manteau, il le jeta sur les épaules de l'Apotre. Il l'embrassa et Xavier partit. Ils ne devaient plus se revoir!

Cependant la petite Compagnie de Jésus grandissait de jour en jour : elle attirait à elle l'élite des âmes. Ses nouveaux fils, lancés sur les pas des anciens, se formaient à l'ardeur et au courage. Disséminés dans toute l'Europe, ils combattaient le bon combat. Ignace les suivait, se réjouissait de leurs triomphes, et présent à tous, comme s'il les avait eus sous les yeux, il leur prodiguait ses encouragements et ses conseils.

Il écrit a Xavier aux Indes; il dirige ses étudiants de Coïmbre dans une lettre immortelle sur l'obéissance; Laynez, a la tete de l'aumônerie de Charles-

Quint, reçoit ses conseils; Canisius, en Allemagne le consulte et il répond; deux de ses enfants ont le suprême honneur d'être au Concile de Trente les théologiens du Pape : il leur dicte le programme de leur action.

Tout dans cette petite armée, tout, jusqu'au détail minime, tout est conçu, tout est inspiré, décidé, conduit par sa main.

Et ce n'est pas assez!

Il excite la ferveur des princes chrétiens; il correspond avec Jean III de Portugal, avec le Roi des Romains, avec le cardinal Henri infant d'Espagne, avec Hercule d'Este duc de Ferrare, avec Albert de Bavière et Philippe d'Espagne. Il dirigeait Marguerite d'Autriche, la fille de Charles-Quint, et cependant il veillait avec la même sollicitude aux imperfections du dernier novice et aux plus grands intérêts sur lesquels les puissances de l'Europe lui demandaient conseil.

Quand sont ainsi remplies les journées, mes bien-aimés frères, quand la flamme de l'œuvre exténue ainsi l'âme et le corps, quand nul instant n'est laissé au relâche, tout au travail... il semble que soit bien mérité le repos de la nuit... n'est-ce pas? Tombant de lassitude, Ignace se jetait souvent tout habillé sur un rude lit dans sa cellule. Mais bientôt, après quelque heure de sommeil, il se levait... Voyez, il va, dans la nuit noire, à travers les longs corridors, une petite lampe à la main, doucement pour n'éveiller personne, il va... Où donc? A l'infirmerie, voir si quelque malade ne

s'est pas découvert dans sa fièvre ou si un frère lai qu'on a saigné dans la journée n'a pas détaché son bandage en dormant.

Fût-on de bronze ou d'acier, on se tue à cette tâche, et Ignace sentait bien que sa vie s'en allait... Tant de ses premiers compagnons étaient déjà morts au champ de bataille! Xavier lui-même, tout jeune, venait de mourir aux Indes! Il se hâta. Il fonda coup sur coup à Rome ces deux institutions maîtresses qui couronnent sa gloire : le Collège Romain et le Collège Germanique. Patrizzi, Perrone, Franzelin, Ballerini, Liberatore, Kleutgen! Si ces noms ne vous disaient rien, mes frères, sachez que c'est au Collège Romain qu'ont enseigné les plus grands théologiens qu'ait eus l'Église depuis le concile de Trente : Mariana, Vasquez, Suarez, Lugo, Bellarmin, Maldonat, je m'arrête aux morts.

C'est là que le savant Kircher fondait son musée, comme de nos jours Secchi y élevait son observatoire, et que Boscovich imagina son immortel système de la nature.

De là sortirent huit papes et trois saints : saint Jean Berchmans, saint Camille de Lellis et saint Léonard de Port-Maurice. Ce fut, dès la première heure, le Collège des nations et aujourd'hui encore il n'y a pas de pays du monde qui ne lui confie l'élite de son sacerdoce.

Quant au Collège Germanique, il abrita les plus beaux noms de l'Allemagne. A la fin du dix-huitième siècle, il comptait dans ses fastes un pape, Grégoire XV, vingt-quatre cardinaux, dix-neuf princes,

six électeurs du St Empire, vingt-et-un archevêques, deux cents évêques et vingt-quatre martyrs.

Et maintenant, Ignace, vous pouvez mourir!

Il n'avait que soixante-cinq ans, mais la lame avait usé le fourreau! Un jour, il sentit que son corps se refusait à son âme toujours vaillante. " Maître Polanco, voici pour moi l'heure de quitter cette terre. Allez baiser les pieds du Saint Père et demandez-lui de me bénir, afin que j'aie plus de consolation en mon passage. „ Polanco étourdi par cet ordre obéit sans comprendre, car il ne voyait rien dans l'état d'Ignace qui pût présager une fin prochaine. Les médecins n'y virent pas davantage.

Le soir même, il traita avec les Pères une affaire qui se présentait, très calme et souriant comme d'habitude. Quand on vint le voir au point du jour, il se mourait. On voulut lui faire prendre une potion : " Oh! non, répondit-il, ce n'est plus le temps. „ Puis ses lèvres dirent : " Jésus „ et il s'endormit pour le Ciel!

O mon bon serviteur, vous avez été bien fidèle, venez, entrez dans la joie du Seigneur... *Euge serve bone et fidelis intra in gaudium Domini tui.*

Quand une œuvre ou une race est entremêlée par Dieu à la trame de sa Providence, la mort qui fauche tout, la reconnait à un signe : elle s'incline et passe, respectueuse.

L'ouvrier était mort, ni son œuvre ni sa race ne devaient mourir.

Quand Ignace fut appelé au repos, sa petite armée comptait plus de mille soldats disséminés dans les

deux mondes et répartis en douze provinces administratives : Le Portugal, l'Italie, la Sicile, la Germanie supérieure et inférieure, la France, l'Aragon, la Castille, l'Andalousie, les Indes, l'Ethiopie et le Brésil. A plus de cent s'élevait le nombre de ses maisons et de ses collèges.

Deux siècles après, la Compagnie de Jésus comprenait 39 provinces, 359 résidences, 669 collèges, 61 noviciats, 176 séminaires, 223 missions et 22,787 Jésuites.

Ce fut l'apogée!

Mais autant avait grandi l'orage. L'esprit qui avait soulevé contre Ignace non seulement l'hérésie qu'il démasquait et le libertinage auquel il enlevait ses proies, mais encore les autorités académiques d'Alcala et de Paris, les grands inquisiteurs de Tolède et de Rome, cet esprit d'enfer s'acharnait sur ses fils et à tous les horizons du monde soufflait la tempête. Aux libertins et aux impies s'étaient joints des ministres et des princes : les Choiseul, les Pombal, les d'Aranda cupides et assoiffés d'or, toute la tourbe des envieux et des jaloux, et ces artisans de calomnies et d'intrigues souterraines, et ces haineux du vice qui ne pardonnent pas à la vertu, et jusqu'aux maîtresses des rois accoutumées aux hommages de la pourpre et devant qui ces robes noires de Jésuites ne s'inclinaient pas.

Un jour l'éclair jaillit. La Compagnie de Jésus, frappée à mort par le bref : *Dominus ac Redemptor noster,* était jetée à tous les vents... Eparpillés comme des ruines, on vit errer un à un par le

monde ceux qui avaient été les fils d'Ignace... Telle la poussière d'une forteresse démantelée...

Ah! pauvre compagnie d'Ignace! Elle est morte, bien morte, maintenant! Sa cendre ne trouble plus le repos des puissants! Sur elle les années au pas pesant vont piétiner la terre! Cinquante ans s'écoulent. *Grande mortalibus ævum!*

Mes frères, vous souvient-il de cette scène grandiose de la Bible où Dieu porte Ezéchiel dans le sombre silence d'un champ de morts. Là gisent, blanchis par les siècles, les os des générations éteintes. " *Vaticinare ossibus istis*... Prophétise à ces os! „ Et le prophète crie et les os s'entrechoquent et se dressent, ils prennent chair et ils vivent.

Prophétise, Ignace, prophétise à ces os de tes fils, jetés pêle-mêle sur le chemin de tous les exils. *Vaticinare ossibus istis!* Et voyez, ô mes frères!

Il y avait eu quelque part, dans la mytérieuse et sauvage Russie, un asile, d'où la main d'une reine schismatique avait détourné la foudre et où une goutte du sang de la Compagnie se conservait encore.

Ce pauvre reste, un jour, le pape Pie VI le bénit, il l'appelle de son nom, et soudain s'ébranlent de tous les coins de l'Europe des vieillards... ils ont dressé leurs fronts blanchis, et de leurs mains tremblantes ils ont saisi le bâton de pèlerin et ils vont, pauvres vieux, cheminant par les routes alors si longues et si lentes, jusqu'à cette lointaine Russie où on leur disait que renaissait leur mère! Leur mère! Cette mère qu'ils avaient tant aimée,

qui avait tant souffert, qu'ils avaient crue morte et dont ils allaient retrouver le bras et le cœur.

Car elle vivait, ô Ignace, ô Maitre, ô Père, elle vivait ta fille! Elle allait reprendre autour de ses vieux os un sang nouveau et des chairs nouvelles : elle allait continuer, dans l'une ou l'autre fortune, tes rudes labeurs et tes triomphantes conquêtes; elle allait de par le monde agrandi, à travers les terres et les océans qui s'ouvraient, durant trois siècles déjà, en dépit de tous les orages, servir ton Christ, le Christ d'hier, d'aujourd'hui et d'à jamais. *Christus heri, Christus hodie, Christus in sæcula!*

O père, nous te saluons, nous, tes derniers nés, nous, indignes, à qui Dieu pourtant a fait l'honneur de ta race et de ton sang, bénis-nous, ô père, afin que vibre dans nos âmes et jusque dans la moelle de nos os quelque chose de ton indomptable courage. Bénis-nous, afin que toute notre vie, jusqu'au dernier souffle, soit à travailler comme toi, à souffrir comme toi et à mourir comme toi *ad majorem Dei gloriam,* pour la plus grande gloire de Dieu, de ce grand Dieu à qui seul revient la gloire.

Nous te saluons, ô Père, et notre âme tressaille; car dans les splendeurs du ciel où nous te voyons apparait autour de toi, comme ta couronne, l'immortelle phalange de tous ces saints et de tous ces martyrs qui, à ta voix, ont semé dans le monde leur vertu et leur sang, tous tes fils, tous nos frères. Bénis-nous, ô père, afin que nos épaules ne succombent pas sous le poids de tant

de gloire ancestrale; bénis-nous pour que brûle dans nos cœurs une étincelle de la flamme qui brûlait ton cœur!

Amen!





PANÉGYRIQUE
de Saint François Xavier

> *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus.*
>
> Je l'avais élu pour qu'il portât mon nom devant les gentils.
>
> ACTES DES APÔTRES, c. IX, v. 15.

MES BIEN-AIMÉS FRÈRES EN JÉSUS-CHRIST,

RIEN n'est triste comme de voir, dans cette grande tragédie qui s'appelle la vie humaine, la longue procession des vieillards, allant d'un pas lent et découragé, courbés et tremblants, par le court chemin qui leur reste encore à faire, vers le terme et la mort. Ce n'est pas seulement le corps qui s'est usé à vivre, c'est l'âme qui s'est glacée à toucher la vanité des

choses... Oh! que c'est bien l'homme dépeint par Bossuet, qui marche au tombeau " traînant après lui la longue chaîne de ses espérances trompées! „

Et si en regard de ces pauvres débris, vous vous retournez vers l'homme arrivant à la plénitude de ses forces, vous le voyez souriant, vaillant, le cœur plein de flammes, allant à la vie comme on va au bonheur, rêvant de fières entreprises et de glorieux succès, éperonnant les jours qui ne lui semblent pas courir assez vite et jetant des défis à l'avenir et à la fortune, comme si l'avenir et la fortune étaient à lui...

Comment! tant de généreuse ardeur alors, et maintenant à peine une étincelle sous tant de cendres!

Alors tant et de si bouillonnants courages, et maintenant l'invincible lassitude et les mortels dégoûts!

Une aurore si brillante, et un si lamentable soir!

Vous me direz, mes frères, que l'amas des déceptions accumulées a écrasé ces pauvres vies, que le monde — c'est encore un mot de Bossuet — que " le monde stérile en biens et pauvre en effets leur a débité des espérances, „ mais que pour eux maintenant le temps n'est plus aux espérances. C'est vrai!

Mais j'y vois une raison plus haute.

Dieu ordonne nos vies, pour les diriger, suivant le plan de la Providence, au but général qu'il assigne à l'humanité.

Nous sommes un fil, rien qu'un fil, dans cette trame où se tisse l'histoire du genre humain, mais par Dieu notre place y est fixée.

Le malheur est qu'en la cherchant dans ce divin tissu, nous ne savons pas nous oublier nous-mêmes... Nous allons à ce qui nous plaît, à nos sens, à nos désirs, à nos passions, à toutes les frivoles ambitions du monde. Nous ne sommes plus ni dans le dessin ni dans la ligne : nous sommes comme ces fils blancs qui passent dans l'air, détachés on ne sait d'où, traînés au vent de tous les caprices, et qui s'accrochent à tous les buissons et à toutes les ruines!

Alors Dieu, qui des actions libres des hommes doit faire pourtant sortir ses volontés éternelles, brusquement, par les circonstances, par les événements, par les autres hommes, nous abat et nous rejette à la place voulue. Ce sont ces heurts violents, ces renversements et ces chutes, qui usent nos corps et dépriment nos âmes.

Nous n'avons pas su nous oublier nous-mêmes... ne recherchant que nous, nous n'avons trouvé que nous... pauvres nous, si vains et si vides!.. Et alors la tristesse nous prend d'une vie ainsi gâtée, nos âmes se rongent d'inutiles regrets et s'affalant sur elles-mêmes, étouffent dans leur chute leur dernière flamme d'espoir.

Ah! si nous avions regardé Dieu, si nous nous étions oubliés nous-mêmes, nous l'aurions suivi à un signe, et quelles œuvres nous aurions faites, ainsi guidés par sa main. Nous l'aurions reconnu dans ces événements, ces circonstances et ces hommes qui nous ont brisés et que nous aurions bénis, comme les indicateurs de sa Providence.

Nous aurions tenu à honneur, ce qui nous a fait pleurer, et nous arriverions au terme de la vie contents du passé parce qu'il est venu de Dieu, heureux du présent, parce qu'il vient de Dieu, et souriant à l'avenir parce qu'il mène à Dieu.

L'homme qui oublie Dieu et se cherche soi-même, manque Dieu et se trouve soi-même, pauvre et vide, je viens de vous le dire.

L'homme qui s'oublie soi-même et cherche Dieu, manque il est vrai cette pauvreté et ce vide qu'il est lui-même, mais trouve Dieu, Dieu le bien et le bonheur suprême, Dieu le tout de la vie et de l'éternité.

Mes frères, je voudrais que cette pensée vous restât présente à l'esprit, tandis que je vais vous dire la vie et les œuvres de saint François Xavier, l'apôtre des Indes : je voudrais qu'elle fût le fond lumineux sur lequel se détachât l'épopée immense, qu'en moins de dix ans, cet homme a écrite dans l'histoire du monde.

Devant ce géant de l'apostolat, l'esprit humain, stupéfié, se confond et s'abîme... mais cherchez bien... le secret est là, il a su s'oublier soi-même, s'oublier dans son corps, dans son âme, dans son cœur, se sacrifier jusqu'au sang et jusqu'à la vie. Et c'est pourquoi vous l'avez choisi, Seigneur... *Vas electionis est mihi iste...* Vous lui avez dit : " Va! „ Et il est allé et il vous a conquis un monde! *Ut portet nomen meum coram gentibus!*

François Xavier naquit au pied des Pyrénées, à

quelques lieues de Pampelune, l'an 1506, le 7 avril. Son père, Jean Giassi, bien que du sang des rois de Navarre, lui fit porter le nom de Xavier, qui était celui de sa mère, parce que cet illustre nom qui se terminait en une seule femme menaçait de s'éteindre. Dessein de l'homme, se jetant déjà en travers du dessein de Dieu.

Il fut élevé, comme l'était alors toute cette jeunesse espagnole, en vue des armes et des grandesses. Mais le goût personnel de François le tournait davantage à l'étude. L'exceptionnelle ouverture de son intelligence, faisait pressentir que ce chemin le conduirait à la gloire, et dès lors on n'y contredit pas, car la gloire était la grande idole du siècle; fière, généreuse, noble idole, que nos cœurs d'aujourd'hui ont désertée pour des dieux de souche incomparablement plus basse.

A dix-huit ans, Xavier vint suivre à Paris les cours de l'Université. On la tenait alors pour la première Université de l'Europe et l'on y voyait accourir l'élite des esprits non seulement de France, mais d'Espagne, d'Allemagne et d'Italie.

Il y recueillit tant d'honneur et de succès qu'après quelques années, ayant défendu ses thèses et ayant pris le grade de maître ès arts, l'Université voulut se l'adjoindre et le chargea d'enseigner Aristote aux étudiants du collège de Beauvais. Le jeune maître ne tarda pas à conquérir son auditoire, et les applaudissements qui éclataient autour de sa chaire, firent à son front de vingt ans une auréole.

Or, cette gloire l'enivrait...

Depuis les genoux de sa mère, on lui avait parlé d'elle; elle avait été la vision de ses rêves d'enfant, l'aimée de sa jeunesse, l'ambition, la passion de sa vie... et elle était là maintenant souriante, lui ouvrant les bras. Et son cœur se gonflait... et il n'avait pas à rougir, car elle était pure cette gloire, elle n'avait ni la tache de sang des batailles, ni la tache de boue de la chair... Elle était haute, cette gloire, elle planait dans les immatérielles régions de l'esprit et si du pied elle touchait parfois à la terre, c'était pour prendre son élan vers le Ciel. Elle était sainte, cette gloire, fille de la vérité, elle venait de Dieu, la Vérité suprême... Et son âme s'endormait dans cette douceur, et il rêvait... Il voyait son nom sortir des murs étroits de ce collège de Beauvais, envahir la France; il le voyait franchir les Alpes et les Pyrénées; il le voyait briller à Salamanque et à Rome; il le voyait porté sur les ailes du génie, monter à ces hauteurs où, dans une immortelle lumière, brillaient les noms des Albert Le Grand et des Thomas d'Aquin!

" Maître François! Maître François! que vous servirait-il de gagner tout l'univers, si vous veniez à perdre votre âme? „ C'était sous les arceaux gris du vieux cloître de Sainte-Barbe qu'un homme parlait ainsi au jeune et brillant maître. François s'arrêta et, se rejetant en arrière, regarda d'un œil saisi, mais méprisant, celui qui parlait : un petit homme pauvre et affectant d'être pauvre; très dédaigneux, lui, de la gloire et de l'estime des

hommes, volontiers couvert des lazzis du peuple turbulent des collèges : on le disait d'une des plus nobles maisons d'Espagne, vieux capitaine estropié à la guerre et singulier dans son amour tardif pour les sciences philosophiques qu'il étudiait à trente-trois ans.

Quoi! lui!.. Et le petit homme pauvre avec un sourire d'ineffable bonté tenait les yeux sur les yeux de Xavier. " Maître François! maître François! que vous servirait de gagner tout l'univers, si vous veniez à perdre votre âme! „

Xavier se détourna avec un mauvais rire et laissa là l'importun prêcheur. Ignace continua sa route et attendit l'heure de Dieu.

Elle fut lente à venir... Un mystérieux attrait ramenait sans cesse le cœur de Xavier près du cœur d'Ignace et toutes les répugnances de la nature le faisaient bondir quand revenaient sur ses lèvres ces mots qui sonnaient comme un glas : " Maître François, que vous servirait-il de gagner tout l'univers, si vous veniez à perdre votre âme! „

Quoi! même à la gloire il eût fallu renoncer, il eût fallu briser cette idole de toute sa vie, renoncer à cet avenir, sacrifier tout ce glorieux plan d'existence, si beau, si grand, si bien conçu dans sa pensée!.. Et pourquoi... pourquoi?.. Ah! pourquoi!.. Parce qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme... C'est vrai, oui, c'est vrai!.. O mon Dieu! il a donc raison le petit homme pauvre!.. La gloire n'est rien, l'univers n'est rien! Et alors!

Ah! mes frères, le combat fut dur et il coula des larmes... des larmes, le sang du cœur!

Un jour, pleine se fit la lumière : cette vie que Xavier s'était faite et qu'il avait écrite dans ses beaux rêves, il la déchira... “ Me voici Seigneur, où vous voudrez, envoyez-moi... *Ecce ego mitte me.* „

Ah! mon fils, vous êtes le vase de mon élection : Venez! venez! je vous ai élu pour porter mon nom aux gentils de la terre. *Vas electionis est mihi iste ut portet nomen meum coram gentibus!..*

Où Dieu va le mener, je vais vous le dire. Mais je vous prie auparavant de songer à ce qu'il fût advenu de Xavier s'il n'avait pas rencontré ce petit homme pauvre qu'était Ignace. Il eût sans doute brillé dans les chaires d'Université comme brillèrent à Alcala, à Salamanque, à Paris même, un tas de gens, illustres et clarissimes de leur temps, et maintenant si parfaitement oubliés, que leurs noms, si je les disais, vous feraient rire. Et il resterait de lui, comme son œuvre intégrale, dans la poussière des bibliothèques, quelques gros et pesant livre. C'est tout.

Ignace à qui Xavier s'était attaché désormais comme à son maître, n'avait pas encore précisé dans son esprit l'œuvre pour laquelle il recrutait des saints, et les premiers pas de Xavier se ressentent de cette indécision flottante. On lui dit d'aller à Venise, il y va; de partir pour Rome, il part; de retourner à Venise, il y retourne; de venir à Bologne, il vient; de revenir à Rome, il revient. Toujours prêt à tout, toujours s'oubliant

lui-même. Partout il prêchait le Christ, car il savait bien qu'au milieu de ces marches et de ces contremarches, c'était là le fond de l'œuvre. Il prêchait et y mettait toute son âme, brûlant de faire aimer son Dieu et insoucieux de tout le reste... S'il s'était aimé ou cherché lui-même, il se serait tu, car ce jeune philosophe de Paris, à qui la langue latine avait ouvert tout ses secrets et qui se grisait aux sonorités harmonieuses de ses discours, ne savait guère la langue italienne : ce qu'il parlait était un jargon fait d'italien, d'espagnol et de français : il savait bien que l'on allait rire de son ignorance... mais qu'importait qu'il fût ridicule, pourvu que le Christ fût servi! Et, chose singulière, il y avait, sous ce méchant langage et dans ce discours bariolé, tant de flamme et tant d'amour qu'il bouleversait les âmes. A Saint-Laurent in Damaso, où il prêchait devant des foules toujours grandissantes, on entendait le peuple pleurer et tout haut demander pardon à Dieu.

“ Frère maître François, lui dit un jour Ignace, vous savez que j'avais chargé Rodriguez et Bobadilla d'aller porter la foi aux Indes. Bobadilla vient de tomber malade et je vous ai désigné à sa place.

— Père, répondit Xavier, je suis prêt. „

C'était le lendemain qu'il fallait partir; il fit raccommoder sa soutane et, l'heure venue, un bréviaire sous le bras, un bâton à la main, il vint dire adieu à son Père. Ils se jetèrent au cou l'un de l'autre et se tinrent longtemps embrassés; ils

pleuraient en silence; Dieu voyait leurs cœurs déchirés qui saignaient. Car Ignace et Xavier s'aimaient : leurs âmes s'étaient soudées, comme à l'âme de Jonathas l'âme de David, et dans ce dépouillement si nu qu'ils avaient fait autour de leurs cœurs, pauvres comme ils l'étaient, dénués comme ils l'étaient, immolés comme ils l'étaient, ce qui leur restait d'un peu bon et d'un peu doux sur la terre, c'était de vivre l'un près de l'autre et de s'aimer. Mais Dieu avait fait un signe : ni Ignace, ni Xavier n'hésitèrent : " Va, mon fils!.. — Père, je suis prêt! „

Dix ans après, Ignace lui écrira et signera encore : " Tout à vous sans pouvoir jamais vous oublier. „ Et en lisant ce cri du cœur de son Père, là-bas, sur les rivages de l'Inde, Xavier sentira couler de ses yeux toutes ses larmes!

La flotille espagnole appareilla le 7 avril 1541, commandée par Alphonse de Souza, vice-roi des Indes. Xavier avait ce jour-là même trente-six ans. Il emportait avec lui quelques livres de piété. C'était tout... On avait voulu le fournir d'un plus grand bagage, il s'y refusa : " A quoi bon? Rien ne m'est nécessaire. „ On lui avait offert de prendre au moins quelque domestique : " J'en ai deux, „ avait-il dit, en montrant ses deux mains; et comme on faisait valoir la dignité de légat du Pape dont il avait été revêtu par le Saint-Siège : " Je ne la déshonorerai pas en me servant et en servant les autres. „

La chute de l'empire de Constantinople et la

domination musulmane qui régnait sur l'Egypte, l'Arabie et la Perse avait fermé à l'Espagne l'accès des Indes par la mer Rouge et par l'Euphrate.

Il fallait, pour y atteindre, contourner à l'Ouest toute l'Afrique, doubler le cap des tempêtes, remonter au Nord jusqu'au golfe d'Aden et de là, traverser la mer d'Oman, pour jeter l'ancre enfin devant Goa, la capitale des possessions portugaises. C'était, à travers l'Atlantique et l'Océan Indien, un trajet de plus de quatre mille lieues.

On fit escale à Mozambique, en face de Madagascar, puis à Mélinde. Mais dans ce long voyage, l'apôtre évangélisa : il y avait, matelots et passagers, environ mille hommes dans le vaisseau sur lequel le vice-roi des Indes l'avait fait monter avec lui; il n'y en eut pas un dont Xavier ne cultivât l'âme et qu'il ne ramenât non seulement au devoir, mais à la ferveur chrétienne. Ses deux mains, ses deux valets, comme ils les avait appelées, les servaient tous; de tous, il s'était fait le dernier pour les conquérir mieux au Christ. La maladie envahit le navire. Xavier soigna les malades comme une mère; malade lui-même, on l'obligea à prendre une cabine au lieu de ce pont ouvert aux vents et aux vagues, où il passait les nuits froides. Il accepta; mais le soir venu, à sa place il y porta un pauvre matelot qui grelottait de fièvre et lui, s'en fut se coucher sur le tillac, la tête sur un rouleau de cordes.

A Mélinde, où la flotte est obligée d'hiverner, il se loge à l'hôpital des Portugais, et tandis que ses

nuits se passent au chevet des malades, ses jours s'épuisent à réformer les mœurs de la population européenne, où à conférer avec les musulmans indigènes.

On part et on mouille à Socotora. Xavier prêche et s'étonne. Ce peuple se dit chrétien... les noms d'hommes sont des noms d'apôtres, presque toutes les femmes s'appellent Marie... Il interroge... On lui répond que Thomas, l'apôtre du Christ, a planté la croix dans cette île... et c'est tout ce qui reste dans ces âmes... un vague ressouvenir d'Évangile, des rites judaïques et des mœurs musulmanes! Xavier s'émeut, son cœur s'attache à ce peuple qui est bon, doux et qui lui tend les bras... La pensée lui vient de fixer parmi eux sa tente, ils l'en supplient à genoux avec larmes. Il va céder!

“ Xavier, oublie-toi! oublie-toi! „ On lui a dit d'aller aux Indes et il part! Après quelques jours il abordait à Goa. Là était le terme.

Mes bien-aimés frères, descendez cette côte montagneuse qui va du Nord au Sud dans la mer d'Oman, descendez-la jusqu'au cap Comorin, remontez jusqu'à Meliapour dans le golfe du Bengale, traversez l'Océan Indien jusqu'à Singapour, allez d'île en île, à travers la Mer des Célèbes et des Moluques, remontez dans le Grand Océan jusqu'aux îles japonaises... cet immense espace qui va du septantième au cent-quarantième degré de longitude et du dixième parallèle Sud au quarantième parallèle Nord, Xavier l'a traversé vingt fois, cinquante fois,

sans repos, sans relâche, sans cesse, prêchant, prêchant son Christ, prêchant toujours!

Il semait l'Evangile comme dans les champs le semeur sème son blé, allant toujours, toujours plus loin... Le monde eût semblé petit à son zèle. Il avait évangélisé cinquante-deux royaumes : il rêvait plus : il y avait encore des terres au-delà, eh bien, il irait au-delà. Se reposer? Il serait temps assez quand la mort viendrait. L'année qu'il mourut, il écrivait qu'après avoir évangélisé la Chine et la Tartarie, il se proposait de revenir en Europe par le Nord, pour y travailler à la conversion des hérétiques. Après, disait-il, il avait dessein de passer en Afrique ou de revenir en Asie pour y conquérir de nouveaux peuples au Christ. Lorsque tombait la nuit, ne pouvant plus prêcher, il écrivait à ses Frères, ces admirables lettres que nous conservons comme des trésors, ou, à son Père Ignace, le récit de ses travaux et les épanchements de son amitié respectueuse et tendre.

Brisé parfois par d'excédantes fatigues, il se laissait aller au sommeil, mais en plein air, sous le vaste ciel des Indes ou sous le porche d'une église. Le froid bientôt le réveillait, et il attendait alors en priant que vînt le point du jour pour se remettre à l'œuvre!

L'œuvre, il y courait, elle était sa vie, elle était sa force, elle était sa joie, parce que c'était l'œuvre de Dieu. “ Va, mon fils „ et Xavier partait. On a compté que si l'on mettait bout à bout tous les voyages de Xavier à travers les terres et les mers

qu'il a sillonnées, on ferait quatre fois le tour de la terre!

Et cet homme, qui semblait voler partout, partout laissait dans le sol, profondes, indéracinables, les traces de ses pas d'apôtre... Il plantait la croix sur ces terres, et autour d'elles, prêchant, baptisant, confessant, discutant avec les Gentils, il fondait des églises que toutes les tempêtes, tout le sang et tout le feu des persécutions n'ébranlaient pas!

En contemplant ses lettres et les témoignages de ceux qui l'ont vu à l'œuvre, on peut faire le total des infidèles instruits par ses lèvres et baptisés par ses mains durant les dix ans qu'il passa aux Indes et l'on arrive au chiffre prodigieux de neuf cent mille.

A verser l'eau des régénérés, son bras tombait parfois de lassitude sur le front de ses pauvres sauvages... il le faisait soutenir par un catéchiste ou un ami et continuait jusqu'au bout.

Et les chrétiens d'un jour savaient mourir!

Au nord de Ceylan, une petite île, Manar, où Xavier s'était arrêté durant un de ses voyages, avait reçu la foi et l'Évangile; presque tous ses habitants adoraient le Christ; ils étaient environ sept cents à former cette chrétienté nouvelle.

Un roi du nord de Ceylan, qui tenait l'île de Manar en vasselage, y envoya des sicaires avec ordre de passer au fil du glaive quiconque ne renoncerait pas au Dieu des Portugais... Savez-vous combien trahirent?.. Pas un seul. Tous les sept cents moururent, hommes, femmes et enfants, et

l'on vit des pères et des mères, parler pour leurs petits qui bégayaient et, au nom de ces innocents, confesser le Christ et revendiquer l'honneur sanglant du martyre.

Quand Xavier repassa devant cette île dévastée et déserte, il toucha la côte, s'agenouilla, et en pleurant baisa la terre encore chaude de sang... Elle s'appelait Pasim, il l'appela la Terre des martyrs.

Faut-il vous rappeler ce que furent les chrétiens du Japon, de ce Japon que Xavier aimait avec une spéciale tendresse? Ne savez-vous pas que cinquante ans après la mort du grand apôtre, ils étaient quatre cent mille, et que la persécution les trouva debout, et que des milliers périrent dans les tortures... Faut-il vous rappeler cette mère et cet enfant si grands tous les deux, si sublimes, que je n'ai rien trouvé de plus beau dans les premiers siècles de l'Eglise!.. Elle devait mourir, et lui, son fils, à quatre ans, devait mourir. Elle lui mit ses habits de fête : elle le fit beau son enfant pour le martyre. Sur la place publique, on avait dressé des bûchers, des billots et des haches. Elle l'y porta. Les bourreaux vinrent et, sous les yeux de la mère et de l'enfant, la hache abattit quatre têtes. L'enfant vit jaillir le sang et rouler ces têtes, il ne trembla pas. Alors on l'arracha à sa mère, ce fut sa mère qu'on coucha sur le billot, ce fut le sang de sa mère qu'il vit jaillir, ce fut la tête de sa mère qu'il vit rouler par terre et il ne trembla pas. Non, non! il courut de ses pas encore

vacillants, il courut lui aussi poser son petit cou blanc sur le bois encore chaud du cou et du sang de sa mère, et les bras étendus, il attendit que la hache tombât.

Mais qu'est-ce donc que cet homme pour opérer ces prodiges?

C'est Xavier, mes frères, mais Xavier dépouillé de lui-même jusqu'à la dernière fibre de son corps, jusqu'au dernier mouvement de son âme... C'est Xavier... Ah! qu'est-ce que je dis : non, ce n'est plus Xavier, ce n'est plus lui qui vit, c'est le Christ qui vit en lui... *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus!*.. Et comme au Christ, la terre et les mers lui obéissent... Et comme devant le Christ, sous ses pas, éclatent tous les miracles de l'Evangile. Il parle à ces barbares de tous les pays et de toutes les langues, et ils comprennent comme si à chacun il parlait son propre langage.

Il dit aux aveugles de voir et ils voient, aux muets de parler et ils parlent, aux paralytiques de marcher et ils marchent.

Il touche les malades et ils guérissent.

Il commande à la mer furibonde et elle calme ses flots.

On veut le lapider et on l'entraine hors de la ville... Déjà l'on ramasse les pierres; soudain le tonnerre éclate et toutes les foudres du ciel, jaillissantes et menaçantes, l'environnent comme d'un rempart de feu.

Un jour, une armée de Maduréens, ravageuse et pillarde, envahit la chrétienté de Travancor; Xavier,

la croix à la main, marche au-devant et seul, debout devant le front de bataille : “ Par le Dieu vivant, s'écrie-t-il, je vous défends de passer outre. „ Et pris d'une terreur mystérieuse, affolés, ils rompent les rangs, et ils fuient, éperdus, se cacher dans les montagnes.

“ Ah! vous ne croyez pas au Dieu que je vous enseigne „, s'écrie-t-il un jour devant un peuple obstiné... et montrant du doigt un tertre : “ N'avez-vous pas enterré là un mort? Enlevez la terre... „ On enleva la terre, et livide, inerte, raide et froid, le mort apparut... “ O mort, au nom de mon Dieu et de mon Christ, lève-toi et marche! „ Et le mort se leva et il marcha.

Tandis qu'il parcourait la côte de Malaca, une mère qu'il avait baptisée perdit sa fille. Comme il revenait à la ville, la mère éplorée courut à lui, et ainsi que Marthe avait dit au Sauveur : “ Père, lui dit-elle au milieu de ses sanglots, si vous aviez été ici ma pauvre fille ne serait point morte! „ Xavier leva les yeux au ciel : “ Allez, dit-il à la mère, votre fille est vivante. „ Et comme la mère s'étonnait : “ Allez, lui répéta l'apôtre, faites lever la pierre de l'église sous laquelle elle est couchée, votre fille est vivante. „ La mère courut, appela à son aide, on leva la pierre : la fille vivait.

Mais n'est-ce pas l'Evangile, cela? Oui, c'est l'Evangile et ne vous en étonnez point, car encore un coup ce n'est plus Xavier qui vit, c'est le Christ qui vit en lui : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.*

Et je ne sais pas, mes frères, si le plus grand, si le permanent miracle ne se passait pas dans l'âme de l'apôtre. Cette vie si dénuée, si miserable, livrée à toutes les souffrances de la pauvreté et de l'abandon, cette vie que rongeaient la faim et la soif, abandonnée au froid des nuits et au feu des jours, à toutes les tempêtes de l'océan et des terres, cette vie qui s'usait dans l'opiniâtreté d'un travail sans relâche, cette vie exténuée par toutes les fatigues et toutes les lassitudes, cette vie est toujours joyeuse. Pas une de ses lettres ne part pour l'Europe sans qu'elle n'y porte l'expression débordante d'un ineffable bonheur! Il écrit : “ Jamais je n'ai été plus heureux que durant mon séjour à Ceylan. „ Et encore : “ Oh! que j'ai goûté de délices intérieures! Ces joies de l'âme sont si pures, si exquises et si continuelles qu'elles m'ôtent le sentiment de mes fatigues. „ Et encore : “ ... Je vous raconte tout cela pour que vous compreniez quel est l'excès des douceurs que l'on goûte ici. „ Et encore : “ ... Ah! si l'on savait, dans les académies d'Europe, la joie qui déborde ici de nos cœurs, que de jeunes prêtres viendraient à notre aide! „

Au Japon, comme pâmé de bonheur, on le voit se découvrir la poitrine et crier : “ C'est assez, Seigneur! C'est assez! „

Près de commencer son dernier voyage, il écrit a Ignace : “ Je ne puis vous exprimer avec quelle joie je prends la mer : car tout y est plein de dangers et qui de quatre navires n'en perd que

deux croit avoir fait une navigation heureuse. Je n'en irai pas moins, car je ne sais rien de plus doux et de plus agréable en ce monde que de vivre en péril de mort pour Jésus-Christ. „

Ce dernier voyage le poussait vers la Chine. Il ne devait pas y aborder!

Comme il arrivait devant l'île de Sancian, la fièvre le saisit et le jeta bas. La mer était mauvaise et le ballottement des vagues le faisant beaucoup souffrir, il demanda qu'on le descendît sur terre. Une chaloupe l'y transporta et avec un Goanais qui s'était attaché à lui, il fut laissé sur le rivage. Il voulut marcher, mais il ne le put longtemps, et tandis que le Goanais, à travers les bois, courait chercher du secours, Xavier roula son manteau pour s'en faire un oreiller et sur la terre il se coucha... L'heure était venue!

Devant lui, dans la brume, se dressaient, lointaines, les côtes de la Chine; à sa gauche, la mer immense balançait ses vagues murmurantes; dans les grands arbres de la côte, le vent poussait des gémissements sombres; un ciel gris étendait par dessus sa tête sa voûte monotone; pas un bruit des hommes ne venait à son oreille... C'était la grande solitude du monde si vaste dans son morne silence... *vasta silentio*... Xavier serra son crucifix sur sa poitrine et souriant à la mort qui venait : " Ah! Seigeur, murmura-t-il, j'avais mis mon espoir en vous, vous ne m'abandonnerez pas! „ Puis sa belle tête tomba sur son épaule et seul, sur cette plage déserte, seul, lui qui avait remué deux

mondes, seul, lui si grand qu'on n'a pas eu peur de le comparer à saint Paul, il mourut!

On mit à son pauvre corps les vêtements sacerdotaux, et devant deux Portugais et deux indigènes — ce fut tout son cortège — au milieu d'un lit de chaux vive, on le descendit dans la terre.

Mais Dieu réservait à son élu de royales funérailles.

Le bruit de sa mort avait passé sur l'Inde comme passe dans la tempête un gémissement lugubre. Le Portugal et l'Espagne avaient pris le deuil, les peuples qu'il avait évangélisés au prix de sa vie le pleuraient avec des sanglots, et même les obstinés des idoles, émus devant sa grandeur, comme à un Dieu, lui élevaient des temples. Allait-on laisser là dans une île perdue de la mer bleue cette dépouille sacrée?

Après un an, un navire espagnol, venant des Iles Moluques et faisant voile vers Goa, reçut ordre de ramener ces glorieux restes. Quand on ouvrit le cercueil, ô prodige! Dieu avait défendu à la mort de toucher à ce corps qui s'était sacrifié pour lui et, comme s'il vivait, souriant, frais et vermeil, apparut ce beau visage! On dressa sur le pont du navire un autel et le saint y fut couché; suspendu aux mâts, un grand voile de soie gonflé par la brise, s'élevait comme un dôme. A vingt lieues de Goa, une escadre de dix navires vint à sa rencontre, elle se déploya sur deux ailes escortant la sainte dépouille. Quand ils furent en vue du port, toute l'artillerie de la citadelle tonna pour saluer le saint

qui revenait; les salves des navires firent écho aux salves des forts, et la mer elle-même, la mer qui se souvenait de lui avoir obéi comme à un maître, la mer respectueuse mêla sa voix grondante à ces voix des batailles : *Dedit abyssus vocem suam.* (1)

Sur la côte, le peuple attendait... Le corps fut descendu couvert d'un drap d'or brodé par des mains pieuses, et sur les épaules de ses frères, il fut conduit à la cathédrale. Des groupes d'enfants vêtus de blanc et portant à la main des palmes ouvraient la marche, le vice-roi, dans toute la pompe portugaise, suivait entouré de sa cour, puis venait le peuple jetant des fleurs, puis le saint corps et, derrière, la foule des âmes sauvées, pauvres indiens, qui pleurants, sanglotants, jetaient eux aussi leurs fleurs sauvages sur les pas de celui qui avait été leur père et qu'ils avaient tant aimé.

Et un grand cri s'éleva de cette foule, sorti de toutes les poitrines et de tous les cœurs, dans toutes les langues qu'entendait le ciel de l'Inde : " Béni, béni celui qui vient au nom du Seigneur! Hosannah! Hosannah! — *Benedictus qui venit in nomine Domini! Hosannah in excelsis!*

Ah! mes frères, pourquoi faut-il descendre de ces hauteurs!

Voilà la vie de cet homme qui sut s'oublier lui même, et, sous la main de Dieu qui l'a guidé, voilà son œuvre!

(1) Habac. III, 10.

Qu'est-ce que notre vie à nous qui nous cherchons nous-mêmes?.. Et notre œuvre, qu'est-ce que c'est?

Qui osera répondre?.. Oh! comme nos mains sont vides!

Nous avons couru après tous nos désirs, alléchés par ces vains fantômes d'honneur, de plaisir, d'amour, d'argent qui passaient sous nos yeux, attirants et sollicitants, et quand nous les avons pu saisir, qu'ont-ils laissé dans nos âmes?.. Rien, rien que la blessure des désillusions et l'amère rancœur du péché.

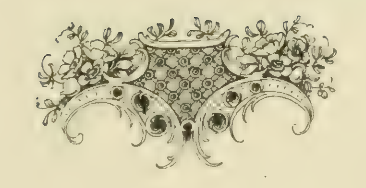
Et nous allons, nous allons toujours, usant dans cette course fiévreuse toutes les énergies de notre âme, tristes, gémissants, pesants au monde et à nous-mêmes! Quand Dieu parle à nos âmes, les appelle au travail, le plomb de nos paresses engourdit nos bras.

Quand il inspire à nos cœurs la générosité de l'aumône, tous les calculs de notre égoïsme rapace mesurent; quand il nous demande la force et l'austérité de la vertu, toutes les frivolités du monde chantent dans notre âme et nous laissons Dieu là pour courir à ces chants de syrène.

Ah! mes frères, mes bien-aimés frères, est-ce ainsi que nous sauverons nos âmes! Et que voulez-vous qu'il reste de nous après une telle vie sinon une poussière méprisée.

O Dieu qui, par la prédication et les miracles de Xavier avez voulu réunir l'Inde à votre Eglise, accordez-nous, dans votre miséricorde, à nous qui

vénérons aujourd'hui ses glorieux mérites, d'imiter ses vaillants exemples. Faites, ô Seigneur, que pour vous chercher comme lui nous sachions nous oublier nous-mêmes, et que vous trouvant, nous trouvions le bien et le bonheur suprême, ô Dieu, qui êtes le tout de la vie et de l'Eternité.





Pureté de la Ste Vierge (1)

Mater purissima, Mater dolorissima.
Mère très pure, Mère très douloureuse.

Mesdames,

Les paroles saintes que je viens de vous citer sont celles que l'an dernier, en cette même fête, je proposais à votre méditation. Je vous avais montré alors comment Dieu, concevant dans sa pensée la Mère de son Fils, l'avait voulue toute pure, toute blanche, sans une tache, sans même que le souffle du mal ne l'effleurât... " *Mater purissima!* „ Et après — contradiction mystérieuse!

(1) Conférence faite aux mères chrétiennes.

comment, il l'avait durement traitée dans son pèlerinage ici-bas, jetant sur ses épaules tout le poids des douleurs humaines, semant devant ses pieds toutes les saignantes épines du chemin... Elle, très pure, il la fit très douloureuse.

Pourquoi? Parce qu'elle devait nous servir de modèle et d'exemple, et que d'elle nous devions apprendre à être purs et à souffrir.

Cela, Mesdames, je n'ai pu que vous l'indiquer, le temps ne me permettait pas de m'y appesantir. Et je suis heureux de trouver aujourd'hui, l'heure de méditer avec vous la première au moins de ces deux pensées.

Une légende de nos Ardennes raconte qu'un jour, la comtesse Ermesinde se promenait, rêveuse, dans la chênaie de Clairefontaine; elle s'arrêta devant une source que saint Bernard avait bénite, tandis que par les grands bois il s'en allait à Trèves. Fatiguée, elle s'assit au pied d'un arbre : les oiseaux chantaient dans les ramées ombreuses, la source bruissait sur les cailloux gris, les petites fleurs s'ouvraient à travers les mousses, et dans le grand calme des choses, Ermesinde eut un songe. Marie lui apparut guidant de la main de petites brebis blanches... Or, sur leur toison de neige, une grande bande était tracée, noire comme une écharpe de deuil...

Ermesinde comprit, et à cette place même, elle fit bâtir une abbaye où des Bernardines, à la robe blanche et au scapulaire noir vinrent prier Dieu pour les pécheurs.

Quelle mystique profonde dans ce religieux costume : cette robe liliale et ce crêpe jeté sur les épaules!

Voilà comment nous devrions vêtir nos âmes!

Nous les devrions faire blanches de pureté, et jeter sur elles aussi le scapulaire noir de la souffrance résignée.

On a longtemps chanté Dieu sous les voûtes de la vieille abbaye... Il faudrait des chants aussi dans notre âme... l'hymne joyeux des purs et la plainte douce et patiente des douloureux... le *Magnificat* des collines glorieuses et le *Stabat Mater dolorosa* du Calvaire.

Le monde, un jour, a passé par le beau val de Clairefontaine; il l'a pillé, souillé, dévasté, puis aux quatre coins il a allumé l'incendie...

Ah! Mesdames, que de fois le monde a passé ainsi sur nos âmes, pillant, souillant, dévastant tout! Que de fois il y a allumé le feu des passions brûlantes et dévorantes!

J'ai vu sortir du sol et comme se relever les murs de l'abbaye...

A leur pied, la pioche des fouilleurs découvrit un jour des tombes... il en sortit quelques os brisés et blanchis... et au milieu... les grains et la médaille du rosaire.

Sur ces ruines, savez-vous ce qui plane aujourd'hui?.. La vieille statue de Notre-Dame de Clairefontaine, seule demeurée intacte au milieu de tant de débris.

Et savez-vous qui planera sur vos âmes au jour

de leur renaissance à la vertu? Savez-vous qui vous sauvera, qui vous lavera de vos fautes, qui vous réapprendra la pureté et le courage?.. La Vierge! Car, si elle fut la très pure, si elle fut la très douloureuse, elle est aussi la très clémente, et par la volonté de Dieu, la dispensatrice des divins pardons!

L'Evangile est d'une étonnante sobriété de détails au sujet de la Sainte Vierge, mais le peu qu'il donne est d'une si grande profondeur que l'esprit du chrétien y découvre, sous le mystère, d'inépuisables leçons cachées, comme ces filons d'or qui se trahissent à peine, à fleur des roches, mais qui se dévoilent, éblouissants, à qui creuse le marbre qui les cachait.

Tout ce que nous savons de la pureté de la Vierge, est tenu dans quelques lignes de saint Luc, dans le simple et touchant récit du mystère de l'Annonciation. Mais quels horizons dans ces lignes! Quelles lumières! Quelles vues sur le cœur de Marie et sur les plans de l'Eternel!

Pour le bien saisir il faut se rappeler le milieu et pour ainsi dire le cadre dans lequel se déroule cette scene divine : le premier pas de Dieu dans le salut du monde!

Le peuple juif était bien ce peuple grossier, charnel, terre a terre, que l'histoire et la Bible nous ont montré. Avec des envolées très hautes qu'entretenait en lui la magnificence des psaumes et des prophéties, et des compréhensions très basses, qui lui faisaient ravaler au niveau des

choses matérielles les espérances divines, il portait avec lui, dans ses pérégrinations à travers le monde, deux grandes pensées qui faisaient le fond de sa foi et de son orgueil, lui, si amèrement dédaigneux des Gentils.

La première, c'est qu'il était destiné à envahir, à gouverner, à posséder et à peupler la terre; et il attendait ces fécondes générations des fils d'Abraham, plus nombreux que les étoiles du ciel et les grains de sable des mers!

La seconde, c'est que de son sang devait naître le Roi des temps à venir, le Sauveur, le Dominateur, le Messie.

Ces deux pensées-là, la Juive les enseignait à ses enfants, comme aux nôtres nous enseignons le symbole. Elles les hantaient durant tout le cours de leur vie... elles étaient sur leurs lèvres quand ils chantaient dans le temple, elles étaient dans leur cœur quand l'adverse fortune les frappait, et même enchaînés par Pharaon ou par César, elles leur souriaient dans leur rêves!

Il ressortait de là deux conclusions pratiques très naturelles. La virginité pour eux était trop contradictoire avec leurs espérances pour qu'il n'y vissent pas un non sens, sinon un crime national. Ils en avaient peut-être une conception vague, mais à coup sûr très méprisée. La stérilité leur était une honte et ils la pleuraient comme l'infortune la plus amère. Il faut lire, dans la Bible, la plainte déchirante et et les larmes des Juives à qui Dieu n'avait pas donné de fils.

Comment d'ailleurs la pensée et le culte de la virginité seraient-ils venus à ce peuple de chair et de sang, dont Dieu, dégoûté, détournait sa face?

Et voici que dans le temple, une petite fille de douze ans, éprise de blancheur, conçoit dans son esprit cet idéal couronnement de la pureté des âmes... Tout devait l'en détourner, les traditions de son peuple qui avaient bercé son enfance, la vieille Bible qu'elle entendait lire, les psaumes qui prophétisaient, vibrants sous les voûtes sonores du temple, et ce temple lui-même dont chaque pierre appelait l'Attendu qui devait venir. N'était-elle pas d'ailleurs du sang de David, prédestinée dès lors, puisque c'était du sang de David que devait sortir le Seigneur du Seigneur. Mais l'œil de sa pensée avait vu plus loin que les visions de la terre : son oreille avait entendu des voix qui venaient de plus haut que le monde, son cœur avait pressenti d'incomparables amours, et silencieuse, recueillie, dans le secret de son âme, elle s'était juré de les suivre, de leur rester fidèle. Elle avait lu dans les cantiques que l'Aimé se complaisait au milieu des lis.

Et comme un lis, immaculée, elle se jura de vivre.

Et maintenant, écoutez la scène.

Elle était seule dans la modeste demeure de Nazareth; son cœur fixé sur Dieu, l'éternel amour! Peut-être de ses mains filait-elle le lin soyeux qui devait servir de voile au Saint des Saints; peut-être elle priait; peut-être, songeuse, elle méditait les divins mystères : soudain, un rayonnement de

surnaturelle lumière l'enveloppe comme d'un manteau. Gabriel, l'envoyé de Dieu est devant elle!

“ Je vous salue, pleine de grâces. Le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie par dessus toutes les femmes. „

Troublée par cette vision, par ce discours, Marie reste muette; il y a dans ses yeux l'effarement d'une pudeur qui tremble devant ces louanges et d'instinct ses bras se croisent sur sa poitrine dans un geste de défense.

“ Ne craignez pas, Marie, lui dit l'ange, vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous allez concevoir, et vous mettrez au monde un fils, et vous le nommerez Jésus. Il sera grand et on l'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David et il règnera sur Jacob éternellement. Et son règne n'aura pas de fin! „

Ah! c'est elle donc, c'est elle qui est appelée au rôle sublime de donner au monde le Rédempteur; c'est elle dont l'image mystérieuse a flotté durant des siècles devant les yeux des prophètes et du peuple; c'est elle qui sera cette femme annoncée aux premiers jours, qui, du talon, doit écraser la tête du serpent perfide; c'est elle la libératrice, la mère de l'Attendu, la fille du sang de David par qui sera régénéré le monde...

Ah! son cœur frémit, n'est-ce pas, devant tant de gloire?

Non! son cœur est dans l'angoisse : cette gloire ne la sollicite pas, cette gloire l'effarouche, cette

gloire l'épouvante parce qu'elle y voit la ruine de ce qui a fait l'ambition de sa vie, l'unique, le suprême amour de son âme.

“ Oh! non, répond-elle. Comment se pourrait-il?.. J'ai fait un serment que je ne trahirai pas! „

Ah! Mesdames, recueillez-vous et tâchez de saisir l'éblouissante beauté de cette parole... Quoi! Marie, Dieu vous appelle à l'inénarrable grandeur de la maternité divine et vous hésitez? Elle n'hésite pas seulement, Mesdames, elle refuse... Entre la virginité de sa vie et la maternité divine, s'il faut un sacrifice, c'est la maternité divine qu'elle sacrifiera.

Ah! saint Evangile, ô divin livre, après ce mot faites silence! Comme il révèle, dans la splendeur, la Mère très pure, la Vierge des vierges, qui, tremblante, mais fidèle, de ses lèvres bénies le laissa tomber.

Et l'ange lui dit : l'Esprit de Dieu viendra en vous et la vertu du Très Haut vous couvrira de son ombre, et le Saint qui naîtra de vous sera le Fils de Dieu. Et Marie, rassurée maintenant, répondit : “ Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. „

Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous!

Helas! Mesdames, et c'est de notre pureté maintenant, toujours si bas, que j'ai à vous parler!

Au jour d'une fête de Marie, l'Eglise met sur les lèvres de ses prêtres cette belle prière :

O sainte gardienne des vierges,
Notre espoir,
Etoile amie des naufragés,
Dirigez-nous à votre lumière,
Chassez loin de nous les ombres de l'erreur,
Ecartez de nous les sollicitations trompeuses;
A travers tant de flots qui nous dérivent,
Faites-nous des voies sûres et droites!

Marie est notre protectrice et notre guide, et j'ai voulu vous rappeler cette pensée d'espoir et de courage avant de vous faire le désolant tableau de nos misères.

Le contraste est trop blessant entre la pureté de la Vierge et nos souillures. Nous sommes faits nous d'un si triste limon, ravagés que nous sommes par cette chute originelle qui nous a dépravés jusqu'aux moelles. Qu'est-il resté debout dans l'œuvre des mains de Dieu, de cette œuvre dont il avait dit pourtant qu'elle était très bonne : *Et vidit Deus quod esset valde bonum?..* Rien.

Une intelligence faite pour la vérité et qui d'un regard la reconnaissait pour son bien, maintenant obscurcie, aveuglée, elle entrevoit dans la nuit qui l'entoure, des fantômes qui passent et qui l'éblouissent... Elles leur tend les bras, elle les poursuit... ces visions de rêve elle les croit la lumière, elle les appelle et rien ne répond.

Une volonté ferme qui se fixait au bien comme l'aimant au pôle, et qui maintenant, lâche, molle, énervée, hésite, balance, tourne et retourne et ne retrouve un éclair d'énergie que pour se coucher à plat dans les boues.

Un cœur généreux, fidèle, fait à la mesure de Dieu, qui devait se nourrir de ce divin amour, et qui maintenant n'a plus même la force d'aimer une créature, tant il est devenu frivole et inconstant! Affolé, il va à travers les choses qui meurent, comme font à travers les fleurs des papillons d'un jour; où le vent le pousse il va et ne s'arrête, sans cesse torturé de désirs nouveaux et rongé sans cesse par le vide et la grande misère du monde!

Et des sens dépravés, tirant l'homme vers toutes les fanges, profanant et souillant cette pauvre humanité et, de déchéance en déchéance, la faisant tomber si bas qu'en vérité parfois, épouvanté, l'on se demande : " Que reste-t-il d'humain dans toute cette chair-là! „

Voilà, Mesdames, sans compter la mort et les maladies et tout le cortège des souffrances et des douleurs, toute la lourde chaîne des misères... Voilà ce qu'à fait de l'homme la chute originelle!

N'est-ce pas qu'il est vrai que le pain du péché est amer!..

Mais comment voulez-vous que cette pauvre âme humaine soit pure! N'est-ce pas une dérision?.. N'est-ce pas une dérision surtout de lui donner pour modèle, la très pure, la très chaste, la toute blanche, l'immaculée Vierge Marie?

Mesdames, l'expérience l'a prouvé : dans cet affaiblissement universel de ses puissances, l'homme est incapable de s'attacher au bien avec quelque constance et quelque durée. Il le pourrait dans un

élan de générosité fugitive, mais pour retomber las, épuisé d'un tel effort.

Surtout il est incapable d'aucune vertu surnaturelle, la seule qui ait mérite devant Dieu.

Mais comment faire alors!

Ce que l'homme ne peut pas, Dieu le peut. Il tend la main à l'homme et lui offre une force toute puissante et divine : sa grâce.

Ah! maintenant s'écrie l'apôtre, je puis tout en celui qui me fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat.* Et ne l'oubliez pas, c'est ce même apôtre qui avait crié : " Misérable que je suis, qui me délivrera de cette chair de mort. „

La grâce de Dieu vous a été donnée dans le baptême. Elle vous est continuée dans tout le cours de votre vie chrétienne. Par elle, comme l'apôtre vous pouvez tout. Par elle, il vous est permis d'ambitionner toute la splendeur de pureté que Dieu veut voir dans vos âmes.

Et n'en êtes-vous pas une preuve?

J'ai dit que vous étiez bien loin de l'incomparable pureté de la Vierge, mais n'êtes-vous pas bien loin aussi des fonds de corruption humaine que je vous laissais entrevoir tantôt?

Comment en avez-vous dégagé vos âmes, comment êtes-vous arrivées à vous élever ainsi?

Par la grâce de Dieu, par la constante influence d'une éducation chrétienne et d'un milieu chretien; j'ajouterai même par les exigences d'un monde qui malgré tout est encore imprégné de christianisme et n'admet pas qu'on étale un mépris insolent du devoir.

Et que de preuves autour de vous! Même dans le monde, que d'âmes pures... Que d'âmes soucieuses de cultiver dans l'effort et dans la peine, dans la lutte et la victoire, la rectitude d'une conscience qu'effarouche la moindre tache... Et dans le cloitre, et nos saints et nos saintes!.. Mais vous le savez, n'est-ce pas, qu'il y a des âmes, et grâce à Dieu, nous en rencontrons tous un jour dans notre vie, pour lesquelles la vraie misère, la vraie douleur c'est le mal. Des âmes qui comptent pour peu votre fortune, votre richesse, vos succès, vos bonheurs et qui mettent plus haut la plus petite des vertus. Vous le savez, n'est-ce pas, qu'il y a des âmes prêtes à mourir plutôt que de faillir, des âmes prêtes à souffrir la faim, la soif, toutes les tortures de la pauvreté et la honte suprême de tendre la main le long des routes, plutôt que d'acheter la vie et le bonheur au prix d'une souillure.

Donc vous le pouvez, puisqu'elles le peuvent.

Et si vous le pouvez, vous le devez, car Dieu le veut et vous l'ordonne...

J'ajouterai qu'il le faut dans votre intérêt, non pas seulement dans votre intérêt surnaturel et à fin du salut de votre âme, mais dans votre intérêt mondain et à simple fin de conquérir le respect et l'honneur.

Et ici, Mesdames, l'histoire a pour vous des leçons toutes spéciales.

Parcourez, par la pensée, les différentes civilisations qui se sont partagé le monde durant les

siècles du passé, et cherchez-y la place de la femme.

Ici, vous la verrez esclave et méprisée, chargée des plus durs travaux, achetée et vendue comme bétail, et sa vie, son sang, à la merci de son maître, comptés pour rien.

Plus loin, servante et sujette, enfermée dans des murs sans un droit, sans une promesse, sans une espérance, pêle-mêle avec un troupeau de rivales et, quand vient la vieillesse, reléguée dans quelque domaine lointain en attendant qu'elle meure.

D'où vient que le christianisme en a fait une reine? D'où vient qu'il l'a entourée de vénération, de respect et de tendresse? Ah! je vais vous le dire en un mot : C'est qu'il a fait la femme pure!

Et pour faire la femme pure, il lui a donné un modèle, pris sur la terre, il est vrai, mais élevé jusqu'aux cieux, un idéal magnifique, superbe, et de peur qu'il n'effrayât par sa majesté et sa grandeur, il l'a fait tendre, doux, attachant, suave, conquérant des cœurs et les sollicitant par les appels d'une bonté de mère!.. Ah! vous l'avez nommé, n'est-ce pas?.. C'est la chère Sainte Vierge, c'est Marie, l'éternellement pure et l'éternellement aimée.

C'est elle, Mesdames, qui vous a faites ce que vous êtes, c'est elle qui vous a relevées, qui vous a anoblies, qui vous a fait le trône d'où vous régnez.

Mais prenez garde! Par un retour mystérieux et très juste, coutumier d'ailleurs dans les desseins de la Providence, quand la femme s'écarte de Marie, et chancelle dans le culte de sa pureté, elle déchoit,

elle descend... elle descend d'autant plus qu'elle s'en écarte davantage... et quand elle en fait fi, quand elle marche dessus... c'est fini! La Reine de tantôt, c'est maintenant la tombée, la méprisée, la tarée. Elle est au niveau des païennes antiques.

C'était donc vrai ce que je disais tantôt que même l'intérêt de votre honneur mondain est que vous soyez sans tache, que chaque jour vous vous éleviez davantage dans le divin service de la loi et du devoir, que vous cultiviez et que vous dressiez votre âme à aimer le bien et de n'aimer que lui, de couler vers lui pour ainsi dire par une pente presque naturelle.

Travail difficile et dur, je le veux bien, mais travail où Dieu vous aide, et moins dur après tout et moins difficile qu'il peut nous paraître et que nous aimons à le déclarer. Et cela précisément parce que Marie est notre modèle et que sa vie donne des leçons à notre vie.

Pourquoi ne faites-vous pas comme la Vierge?

Pourquoi ne mettez-vous vous point vos pas dans ses pas, pourquoi ne la suivez-vous point dans les routes où elle a marché?

Je la vois au temple, je la vois dans le doux et tendre milieu qui fut son foyer à elle, bien pauvre, bien dénudé, mais si chaud d'amour! Je la vois chez ses proches, auprès d'Elisabeth sa cousine! Je la vois chez des amis, à Cana... Il y a une place où je ne la vois pas, c'est dans ce que l'Evangile appelait déjà comme aujourd'hui, le monde!

Ah! le monde, Mesdames! Ce lieu de toutes les

frivolités, de toutes les séductions et de tous les enchantements, de tous les mensonges et de toutes les trahisons, comme il vous prend, comme il vous ensorcelle, comme il vous endort dans ses bras perfides, comme il paralyse, sous la piqûre de ses poisons, le pauvre reste de vertu qui survit encore en vous! Le monde, voilà le grand corrupteur, le malfaiteur des âmes. C'est lui qui dévaste vos cœurs, déchire vos familles, et comme verre émiette ensemble avec vos vertus, votre honneur et votre bonheur! Qui comptera les ruines qu'il a faites, les tortures dont il a tenaillé les âmes, et les larmes, ce sang du cœur qu'il a fait répandre!

Fuyez donc le monde comme Marie a fui le monde. Renfermez-vous comme elle dans le cercle béni de vos familles et des amis auxquels il s'est ouvert. Là est la paix, là est la pureté, là est le bonheur, parce que là habite Dieu.

Et ce n'est point tout : dans la mystérieuse économie de l'Evangile, si tout semble monter et retourner à Marie, tout part et tout vient d'elle.

Elle nous montre la pureté, car elle en est l'éblouissant modèle; elle nous l'enseigne, car elle en est le vivant exemple et la trace de ses pas en indique le royal chemin. Mais il nous faut la grâce pour y atteindre... eh bien, elle est la dispensatrice des grâces : c'est par ses mains que cette divine force coule dans nos âmes.

Dieu a voulu que ce fût elle qui donnât au monde l'Auteur de la grâce, le Christ. Et il veut, il veut jusqu'à la fin des temps que ce soit encore

elle qui répande sur le monde les grâces, c'est-à-dire les vertus du Christ.

C'est d'elle, c'est de la très pure Vierge que nous vient donc le modèle de la pureté, la leçon de la pureté et la force de la pureté.

Et, Mesdames, Dieu soit béni, c'est d'elle encore que nous viennent les pardons!

Ah! nous avons tant besoin que Dieu nous pardonne!

Et qui l'implorera pour nous mieux que Marie la Reine des miséricordes et la secourable Mère des pécheurs!

Il y a pour les mères une heure plus douloureuse que la mort, c'est quand elles voient leurs fils, assaillis par l'orage des passions qui grondent dans leur âme, frappés soudain par la foudre du péché, chanceler un instant comme ivres, puis tomber.

Oh! le désespoir des mères devant la chute de ces bien-aimés! Comme elles prient! Comme elles pleurent!

Est-ce que nous ne sommes pas les aimés, les fils et les enfants de Marie? Ah! quand elle voit tomber nos âmes, comme elle nous tend les bras, comme elle nous relève, comme elle lave nos souillures, comme elle crie à Dieu : " Pitié! Pitié pour cette âme. Je l'aime, c'est mon enfant. „

Courage donc! Relevons-nous de nos lâchetés et de nos faiblesses, et confiants et vaillants suivons Marie. Soyons purs, car elle a été la bien pure. Elle ouvre la marche et nous tend la main!

Salve Regina, mater misericordiæ... Salut ô divin

modèle des purs, ô notre guide et notre étoile. Salut ô notre force et notre grâce, salut bien aimée mère des miséricordes, dispensatrice généreuse des pardons de Dieu. Salut ô notre vie, ô notre douceur, ô notre espoir. En qui donc pourrions-nous espérer, sinon en vous! Pauvres chétifs que nous sommes, tombants et défaillants sans cesse... à qui donc pourrions-nous crier au secours sinon à vous? O Mère, n'oubliez pas que nous sommes des exilés errants dans tous les chemins de cette terre insidieuse... N'oubliez pas que nous sommes les fils de la pécheresse Ève et que tout le poids de son péché courbe en bas nos fronts et nous incline à la terre.

O Vierge, nous soupirons à vous au milieu de toutes les chutes, de toutes les souffrances et de toutes les douleurs qui nous assaillent.

Venez donc, plaidez notre cause, regardez-nous de vos doux yeux de miséricorde, tendez-nous votre main, ô mère, et conduisez-nous à Jésus, votre Fils, notre Sauveur et notre juge.

O pure, ô clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie.





Grandeur et douleurs des mères [1]

Accipe puerum istum et nutri mihi; ego tibi dabo mercedem tuam.

Recevez cet enfant et nourrissez-le pour moi, je vous donnerai votre récompense. EXODE, c. 2, v. 8.

MESDAMES,

Les mots que je viens de vous dire, l'Ecriture les a mis sur les lèvres de la fille de Pharaon, au moment où à une femme des Hébreux, elles confia Moïse, l'enfant trouvé sur les eaux. Mais je n'en détourne pas le sens en vous les appliquant à vous-mêmes.

A chacune d'entre vous, mères chrétiennes, Dieu

(1) Conférence faite aux mères chrétiennes.

a dit un jour : " Recevez cet enfant, nourrissez-le pour moi, je serai votre récompense „. Et ces mots si simples, paraît-il, mais qui développent, devant qui les médite, des visions si grandioses qu'elles embrassent toute l'histoire de l'humanité, ces mots d'une allure si banale et si terre à terre, mais d'une envolée qui atteint le ciel, ont fait de vous les associées de Dieu et sont devenus du coup la source et comme la racine de vos grandeurs, de vos devoirs et de vos souffrances. Hélas! oui, de vos souffrances : car il n'y a pas de grandeurs sans devoirs, il n'y a pas de devoir sans sacrifice et il n'y a pas de sacrifice sans souffrance.

Associées de Dieu vous l'êtes; non pas tant du Dieu qui crée, mais du Dieu qui gouverne et régit l'univers.

C'est lui, n'est-ce pas, c'est ce grand Dieu, qui de sa main puissante tient les rênes à cette humanité voyageuse, la dirige et la conduit dans ses voies, et du faisceau de toutes ces activités qui s'entrecroisent inconscientes, fait surgir ces forces mystérieuses qui entraînent le monde à ses destinées.

Nous n'y entendons rien, nous n'y voyons rien, nous; ce monde des hommes nous fait l'effet d'une fourmillière désordonnée et tumultueuse, où chacune de son côté court et tire... Lui, voit et il mène.

Mais ces âmes qui vont, viennent, s'agitent, s'entrechoquent; ces hommes qui pêle-mêle tourbillonnent et se précipitent, d'où leur vient leur élan, sinon de vous?

Ces hommes, mais ce sont vos fils, n'est-ce pas?.. Qui a mis le sang dans leurs veines, la force dans leur chair, la flamme dans leurs nerfs, sinon vous?

Qui a dressé leur intelligence à la lumière, qui leur a appris le *Credo* de la vérité et le décalogue du devoir, sinon vous?..

Qui a dressé leur volonté à l'énergie, à l'héroïsme, au sacrifice, sinon vous?..

C'est vous qui les avez lancés dans l'arène où ils se débattent et où la Providence de Dieu les saisit.

C'est sur vous que Dieu a compté pour les trouver dociles.

C'est la mission qu'il vous avait faite.

Accipe puerum istum et nutri mihi. Recevez cet enfant et nourrissez-le pour moi!

Et c'est de là, je le répète, que découlent vos grandeurs, vos devoirs et vos souffrances.

Il y a dans l'histoire humaine, une femme à jamais admirable " *supra modum admirabilis,* „ dit l'Ecriture, et dont le souvenir plane sur le monde auréolé d'une incomparable gloire.

C'est cette mère des Machabées dont on vous a conté vingt fois l'héroïsme, et qui toujours vivante, semble-t-il, fait frissonner d'admiration les âmes.

On l'avait saisie, elle et ses sept fils, et on leur donnait le choix où de trahir les lois de la patrie ou de mourir!

" Que voulez-vous? demanda l'ainé, que nous violions les lois de Dieu?.. Non! nous mourrons plutôt. „

Et tandis que s'enflammait le bûcher, on le saisit,

on lui coupa la langue, on lui arracha la peau de la tête, on lui trancha les mains et les pieds, et mutilé, baigné de sang mais respirant encore, on le jeta dans les flammes.

Elle était là la mère, et autour d'elle se serraient ses enfants, et dans ses sanglots et dans ses larmes, elle les exhortait à bravement mourir! *Mori fortiter.*

Je ne sais si je me trompe, mais dans les pages de ce divin récit, il y a au milieu de l'horrible douleur qui déchire cette âme de mère, comme un sentiment de calme et d'assurance; elle n'a point peur : c'est bien pour Dieu qu'elle a nourri ces enfants, c'est pour Dieu qu'elle leur a fait ces âmes fortes, ces cœurs d'acier qui ne plient pas; elle le sait, elle a foi dans son œuvre, ils ne trahiront pas.

Et le deuxième et le troisième, et le quatrième, et le cinquième, l'un après l'autre, tendent leurs mains à la hache, et l'un sur l'autre sont jetés dans la flamme... Elle voit tout ce sang, elle voit rouler à terre, convulsées, ces petites mains qu'elle avait tant baisées autrefois, elle voit jeter au feu ces petits corps pâles, elle entend crépiter ces chairs et craquer ces os, sa chair, son sang, ses bien-aimés... Mais elle demeure forte... Elle se souvient... *Nutri mihi!* Nourrissez pour moi cet enfant!.. C'est pour Dieu qu'elle les a nourris, et c'est Dieu qui maintenant les lui redemande.

Le sixième venait de mourir... il restait le plus jeune, le petit, le dernier né et quoique fassent les

mères, toujours le mieux aimé... Oh! alors l'angoisse la prend et elle, si calme dans ses mâles discours, a je ne sais quel cri déchirant qui sort de son âme... On dirait qu'elle a peur maintenant, que ce petit n'a pas assez longtemps reposé sur son cœur, qu'il n'a pas encore assez bu son courage.

O mon fils! O mon fils! ayez pitié de moi! Souvenez-vous que je vous ai porté neuf mois dans mon sein, que je vous ai nourri de mon lait... O mon fils, regardez le Ciel... *Peto, nate ut adspicias ad cœlum*... Ne craignez pas ce bourreau, soyez digne de vos frères, mourez comme eux.

Et comme un éclair dans la nuit, dans l'affreuse nuit que ces morts et ce sang font autour d'elle... ah! oui, j'entends un cri d'espérance!.. Après, ce sera à elle à mourir... Oh! la joie de mourir après ses bien-aimés et de les retrouver tous!

O mon fils, sachez mourir vous aussi, afin qu'après, avec eux tous, moi qui vais mourir aussi, je vous retrouve. *Ut cum fratribus tuis te recipiam.*

Et le petit innocent mourut, dit l'Écriture, et enfin, après ses fils, la mère fut brûlée! *Et hic itaque mundus obiit, novissime autem post filios et mater consumpta est.*

Cette mère, cette incomparable mère résume, comme en une glorieuse image, tout mon discours : grandeur, devoir, souffrance!

Elle fut grande pour avoir été fidèle à son devoir jusqu'au bout, et pour rester fidèle, ce qu'elle a dû souffrir qui le dépeindra?.. Qui dira le déchirement, le broiement de cette âme?

Dieu ne vous a pas appelées à ces mêmes sanglants sacrifices, mais il vous a appelées à souffrir cependant. Il n'y a pas de mère qui n'ait ses heures douloureuses, vous le savez bien, n'est-ce pas?

Il vous a appelées aux mêmes devoirs.

Et c'est à ce titre que vous aussi, vous avez aux yeux du ciel et de la terre la même part de grandeur et de gloire!

Je ne serai point long sur les grandeurs de la mère chrétienne : elle tient dans ses mains l'avenir de l'humanité. L'humanité vaut ce que valent les générations qui la composent, et ces générations valent ce que les ont faites leurs mères. C'est aux mères qu'en revient l'honneur, si elles sont fortes, vaillantes et généreuses, et c'est encore aux mères qu'en revient la honte, si elles sont molles, sans vigueur, lâches.

Elles font l'âme du monde, et l'ayant faite elles la possèdent, elles la gouvernent; elles sont les reines du monde! Reines par l'amour, comme par l'amour elles sont mères.

Pourquoi? vous me le demandez?

Mais rappelez-vous donc ce qui se passait entre vous et votre fils, ô mère chrétienne, à cet âge charmant où dans ses yeux vos yeux contemplaient la première éclosion de son âme?.. Que lui avez-vous dit alors au milieu de vos sourires?.. Et que vous répondait-il dans cet incompréhensible langage où vous, vous seule, vous saisissiez sa pensée?

Ne lui parliez-vous pas de Dieu qu'il devait aimer, du bien qu'il devait faire, du mal qu'il

devait fuir? Ne lui reprochiez-vous pas ses fautes enfantines, ne le grondiez-vous pas quand d'instinct il cédait à la pensée de sa nature déjà perverse?

Ne lui appreniez-vous pas qu'il n'y a au monde qu'une chose : l'honneur, et mieux que l'honneur, la vertu, que tout le reste n'est rien!

Ne lui disiez-vous pas la leçon sublime de la Machabée : " Faillir, non; mais mourir, oui; et bravement, fièrement mourir! „ *Fortiter mori.* Vous lui faisiez son âme.

Cela, vous l'avez fait par les paroles de vos lèvres, par la caresse de vos mains, par vos yeux, par vos baisers, par vos sourires, par tout votre cœur de mère, en un mot. Et cela, je le répète, c'était former et façonner son âme, comme vous aviez formé et façonné son corps.

Après, nous sommes venus, nous, les maîtres, et nous avons ajouté à votre œuvre, je le veux bien, infiniment de choses, du français, du latin, du grec, de l'histoire, de la géographie, que sais-je, moi? Qu'est-ce que c'est que tout cela dans la vie morale d'une âme? Et quel réconfort l'homme y va-t-il trouver dans les luttes de la passion et du désir contre le devoir et la loi?

Je sais bien que le maître y met plus quand il est chrétien et que lui aussi tâche à fortifier dans l'âme de l'enfant les divines leçons du bien et du mal. Mais que de fois tous ses efforts sont vains, que de fois, statuaire impuissant, son ciseau vole en éclat contre le granit d'une nature rebelle. Interrogez-le, quand, découragé, il laisse tomber les

bras. “ Ah! vous répondra-t-il, il n'y a rien à faire, l'éducation première est manquée. „ Qu'est-ce à dire sinon que la mère a manqué? Elle est le tout de l'éducation première des âmes, et sans elle nul ne peut rien.

Et de même, Mesdames, que vous avez formé les âmes, vous les sauvez.

C'est un douloureux spectacle, que la vue des déchéances successives d'une âme aimée, cette marche pas à pas d'abord, puis précipitée, de la volonté humaine que la passion tire, qu'elle détache du bien, qu'elle tire encore, plus bas, toujours plus bas, jusqu'à ces fonds boueux du mal où elle roule dans toutes les ignominies et toutes les hontes.

Hélas! rien ne l'arrête : elle va, elle va toujours, bousculant tous ceux qui voudraient lui barrer le chemin, marchant dessus et passant outre.

Ne lui parlez pas de vertu... elle passe.

Ne lui parlez pas d'honneur... elle passe.

Ne lui parlez pas d'avenir... elle passe.

Ne lui parlez pas d'éternité... c'est si loin l'Éternité, elle passe!

Ne lui parlez pas de Dieu... elle passe...

Il reste une chose, une seule... parlez lui de sa mère : “ Ma mère, ma mère! „ Et soudain, dans une vision d'éclair, tout lui apparaît : sa jeunesse si pure et si belle passée entre ses bras, ses leçons, son amour, ses baisers, ses tendresses... sa mère, elle l'a revue dans sa pensée... le charme est rompu! “ Non! non! ma mère pleurerait!.. je ne veux pas faire pleurer ma mère!.. „

Ah! vous ne savez pas, Mesdames, la puissance de ce nom béni sur les âmes!

On a tout bafoué, on a tout persiflé dans ce siècle de révolte! Les vieux respects s'en sont allés comme va la poussière des ruines antiques. Est-ce qu'on n'a pas ri des rois, est-ce qu'on n'a pas ri du prêtre, est-ce qu'on n'a pas ri de Dieu?.. Un nom seul est resté debout... le nom de mère, et quiconque l'entend prononcer, si desséché que soit son cœur, s'il n'est pas fou ou maudit, quiconque l'entend prononcer, frémit et, dans l'amour et le respect, ému, baisse le front et s'incline!

Sans doute, dans le long et dur voyage de la vie, au cœur de vos fils, bien des affections passent sur la vôtre, et peut-être vous paraît-il que vous êtes bien oubliées! Ah! détrompez-vous : elle vit, elle vit toujours au fond du cœur de l'homme, cette mère, délaissée peut-être, peut-être méconnue même dans son amour, elle vit et elle règne; et vienne l'heure des grandes souffrances, vienne l'heure même des joies et des triomphes, c'est vers elle que le cœur se retourne, c'est vers elle qu'il crie!

Sur les funèbres champs de bataille, quand vient la nuit et le silence du monde, au milieu des gémissements et des râles, savez-vous le cri que l'on entend?.. Un cri déchirant sorti de toutes parts, un cri rauque, étouffé déjà dans les gorges, un cri toujours le même : " Mère! Mère! „ Ah! ces agonisants, là, là encore, plus loin, partout, ces agonisants, dans les affres, ont peur d'être seuls

pour mourir et ils appellent celles dont ils savent bien qu'ils ont été le plus aimés dans la vie : " Mère! Mère! „

C'est le sublime instinct de l'humanité, dans sa détresse, de crier à Dieu et de crier à vous!

Ai-je besoin, après cela, Mesdames, de vous montrer comment cette grandeur de la maternité qui vous met entre les mains non seulement les corps, mais l'âme des générations humaines, comment cette grandeur qui fait de vous l'amour le plus profond, le plus assuré, le plus fidèle, le plus persistant du cœur de l'homme — Ah! combien passent vite les autres! — comment cette grandeur ne va pas sans de redoutables devoirs!

" *Nutri mihi!* „ Cet enfant, élevez-le, nourrissez-le pour moi!

Voilà votre devoir, voilà votre œuvre!

Ouvrir cette intelligence à la vérité : former cette volonté à la force. Etes-vous prêtes?

La vérité!.. Savez-vous ce que c'est que la vérité?..

La force!.. La sentez-vous dans vos cœurs, la sentez-vous dans vos âmes?..

Ah! certes, je suis respectueux de vous toutes et je m'en voudrais de vous blesser par une parole trop dure, mais quand je vous vois, quand je vois ce que trop souvent le monde a fait de vous... non! non! vous n'êtes pas prêtes. Vous avez pour ces âmes dont Dieu vous charge, beaucoup d'amour, un ineffable amour, un amour prêt à tous les dévouements et à tous les sacrifices,

jusqu'au sang, jusqu'à la vie; mais la lumière vous manque, cette lumière qui vous ferait voir sans nuages la vérité qu'il leur faut apprendre, et plus encore vous manque la force, cette indomptable force, dont vous devriez tremper leur volonté et leur cœur!

Quid est veritas? demandait Pilate au Christ et il se détournait, n'attendant pas qu'on lui réponde. Mais à vous le Christ a répondu : " La vérité, c'est moi! *Ego sum Veritas!..* „ Et c'est lui qui est encore la force. Que pouvons-nous sans Lui?

Voilà la vérité qu'il vous faudrait mettre dans l'esprit de vos fils; le Christ! le Christ, rien que le Christ, toujours le Christ. C'est lui, lui seul qui devrait être le commencement, et le milieu et la fin de tous vos discours à leur âme. Qu'est-ce que tout le reste à côté de Lui? Ma gloire, disait l'Apôtre, c'est que je ne sais rien que Jésus-Christ!.. Et non pas le Christ heureux, le Christ triomphant, le Christ avec des fleurs sous les pieds et des palmes sur la tête, le Christ passant sous la voûte des *hosannah* du monde, non! le Christ abandonné, bafoué, cloué au gibet, le Christ sanglant, le Christ crucifié, *Jesum crucifixum!*

Est-ce là ce que vous rêvez pour vos fils?.. Est-ce la loi et les béatitudes de ce divin Maître que vous leur enseignez? Leur dites-vous comme Lui : O mon fils, bienheureux les cœurs purs! bienheureux les pauvres! bienheureux les miséricordieux. Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice!

Leur dites-vous, comme la Machabée : “ Faillir, non; mais mourir, oui; et fièrement mourir, *fortiter mori!* „

Mesdames, l'accoutumance du monde nous a affalés à un degré tel que peut-être le langage que je viens de tenir vous semble d'une austérité farouche... Il est le plus simple résumé de la vérité et de la vertu chrétiennes. Mais le monde ne l'entend pas ainsi; la vérité qu'il veut, lui, la force qu'il veut, lui, c'est celle qui fait réussir, qui fait trouver les bonnes places, qui fait deviner les belles entreprises, nouer les beaux mariages et pour tout dire en un mot très bas, très vil, mais hélas trop vrai : “ Gagner de l'argent, gagner de l'argent, gagner de l'argent! „ Et pourquoi gagner de l'argent? “ Pour bien vivre „ et “ bien vivre „ l'on sait ce que c'est!

Et ce cri du monde : de l'argent! bien vivre! nous l'avons tant entendu résonner à nos oreilles, on l'a tant crié sur tous les toits, qu'il est sourdement entré dans nos esprits, qu'il hante nos pensées, comme ces refrains importuns qui parfois obsèdent nos mémoires; et quand du fond de nos âmes chrétiennes retentit le cri de l'apôtre : *Jesum crucifixum!* Jésus-Christ, Jésus-Christ seul et Jésus-Christ crucifié, là, dans quelque recoin ignoré de votre âme, une voix d'enfer dit le cri du monde : “ Réussir! de l'argent! de l'argent! bien vivre! bien vivre! „

Si vous n'étouffez pas cette voix perfide, si la voix du Christ n'est pas seule à trouver de l'écho

dans vos âmes, savez-vous ce que vous ferez de l'âme de vos enfants? Non point des âmes absolument mondaines, je le veux bien : elles auront je ne sais quelle nuance d'évangile et comme une teinture de vertu qui vous y fera tromper; mais ce ne seront pas des âmes chrétiennes, l'acier du vouloir leur manquera, ce seront des âmes molles, sans consistance et sans vigueur, des âmes sans virilité et sans énergie, des âmes neutres prêtes à tous les marchés et à toutes les ventes, des âmes lâches prêtes à toutes les compromissions et à toutes les apostasies.

Est-ce là ce que vous voulez?.. Non, n'est-ce pas? Que Jésus-Christ et Jésus-Christ seul règne donc dans vos âmes, qu'il soit seul aimé dans vos cœurs, que son nom seul repose sur vos lèvres.

Nourrissez du Christ l'âme et le cœur de vos enfants! Dites-leur que réussir n'est rien, qu'il faut bien faire. Dites-leur que ni la richesse, ni l'honneur, ni le succès n'est rien, quand l'âme est souillée. Dites-leur qu'il n'y a dans la vie qu'une chose, le Devoir! Et qu'il n'y a qu'un devoir : servir le Maître, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et s'il faut, mourir pour lui.

Quand on vint annoncer à Madame de Pimodan la mort du général, tombé sous les balles italiennes, elle eut une crise de douleur suprême, et dans l'horreur de ces sanglantes batailles qui lui ravissaient son bien-aimé, elle serra dans ses bras son unique fils, comme pour le défendre et le sauver, lui du moins, de cet affreux métier des armes qui

moissonnait si jeunes, dans le sang et dans la mort, tant de vies généreuses. Mais bientôt, reprenant son âme affolée, dans la vision du devoir éternel et glorieux de la patrie défendue, de la justice vengée, de toutes les grandes causes qu'abritent le drapeau et l'épée, elle souleva dans ses deux mains ce fils, cet unique enfant du mort, et le levant vers Dieu, héroïque, magnanime, elle eut ce cri de chrétienne : “ Oui! oui!.. toi aussi tu seras soldat!.. „

Mesdames, peut-être sur ce grand champ de bataille de la vie qui est le monde, dans cette âpre curée de tous les égoïsmes et de toutes les convoitises, peut-être un jour vous semblera-t-il qu'être chrétien c'est aller à la défaite, c'est aller à la mort.

Ne laissez pas ébranler la foi de vos âmes.

Rappelez-vous que la croix du Christ abrite tout ce qu'il y a de pur et de grand, tout ce qu'il y a de noble et de beau, tout ce qu'il y a de vertu et d'honneur, et que cela seul compte après tout quand on a l'éternité dans ses destinées.

Vous aussi, élevez votre enfant dans vos bras, levez-le vers le ciel et vous aussi jetez le cri des héroïnes : O mon fils, tu seras chrétien quand même... C'est pour le ciel que je t'ai mis au monde, c'est pour Dieu que je t'ai nourri! Faillir, non; mourir oui; et bravement, fièrement mourir, *fortiter mori.*

Et de même que votre grandeur n'allait pas sans devoir, votre devoir ne va pas sans souffrance...

Les souffrances des mères, dois-je vous les dire?.. Non, n'est-ce pas? La vie n'est clémente pour personne et tous nous avons à boire l'amer calice de la douleur, mais dans ce cœur plus tendre, plus délicat et plus aimant des mères, la douleur est plus cuisante et plus profonde, la souffrance plus aiguë et plus déchirante Oh! je ne vous les rappellerai pas toutes! Mais il en est deux qui me frappent davantage par leur mystère : vous deviez former ces corps, et il y a en eux une puissance que vous ne savez pas vaincre : la mort!.. Vous deviez former ces âmes, et il y a en elles une force que vous ne maîtrisez pas : la liberté.

Et de même que la mort, sous vos yeux, parfois entre vos bras, sur votre cœur, impitoyable, vous arrache ces corps bien-aimés, de même la liberté invincible, malgré vos pleurs, malgré vos prières, malgré votre amour, fait mourir ces âmes, dans l'ignominie et dans la honte!

Oh! la douleur des mères devant les corps mourants de leurs fils... Oh! la douleur des mères devant les âmes mourantes de leurs enfants!

Et pourtant cette douleur-là n'est pas sans espérance, car Dieu pardonne et il efface, il purifie... Mais quand c'est la mort, l'implacable, l'irrévocable mort, qui frappe et à jamais... Oh! le déchirement des mères... Oh! ce cri de Rachel retentissant dans Rama désolée : non, non, je ne veux pas qu'on me console... mes enfants ne sont plus!

Eh bien! savez-vous ce que le Christ inspire alors à leurs âmes? Ecoutez, écoutez!

L'enfant, dans son petit lit blanc, agonisait, sous l'étreinte de cette horrible diphtérie qui vous enlève tant de vos bien-aimés, et, pleurant en silence, le père et la mère étaient là, épiant, l'âme navrée, une dernière lueur d'espoir qui ne venait pas!.. Et la petite poitrine se soulevait toujours plus lente, avec un sifflement aigu d'haleine... Tout à coup, l'enfant ouvrit ses petites paupières tremblantes et de ses yeux injectés par la fièvre, regardant sa mère : “ Mère, dit-il, je t'aime tant! „ Et soudain, son sourire se convulsa!.. “ Oh! oh! cria la mère en se tordant les mains, il va mourir, il va mourir! „ Et le père sanglotant, serra sa femme entre ses bras : “ Femme, dit-il, faisons à Dieu notre sacrifice. „

Et à genoux, devant ce petit ange qui s'envolait, tous deux courbèrent la tête... Il n'y eut pas de mot qui sortît de leur bouche, mais leur âme disait à Dieu la muette prière du martyre : “ Vous nous l'aviez donné, ô mon Dieu, vous le reprenez. Nous vous avions béni autrefois dans l'ivresse de nos âmes, soyez encore béni dans le sang de nos cœurs! „

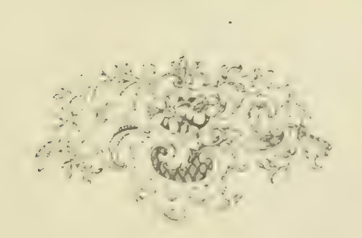
La mère chrétienne, la voilà!

Que pourrais-je ajouter encore! Et pourtant, je ne puis finir : il y a une question mystérieuse que je vois sur vos lèvres... Tant souffrir, c'est acheter cher votre grandeur, n'est-ce pas?.. Tant souffrir, est-ce donc là le prix de si longs et de si pénibles devoirs?.. Pourquoi ces cruelles douleurs des mères?

Ah! Mesdames, Dieu a répondu pour moi!

Le lieu de votre bonheur n'est pas en ce monde, il est au Ciel. *Ego tibi dabo mercedem tuam!* C'est moi, votre Dieu, qui vous donnerai votre récompense.

De la même voix dont il vous avait dit : " *Accipe puerum et nutri mihi.* Recevez cet enfant et nourrissez-le pour moi! „ il a ajouté cette divine promesse : " C'est moi qui vous donnerai cette récompense!.. „ Ne l'attendez pas du monde ni des hommes, ni même de vos enfants, ils ne sauraient vous la donner : il faut Dieu, Dieu lui-même.





LE SACRÉ-CŒUR

In hoc apparuit caritas Dei in nobis, quoniam filium suum unigenitum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum.

L'amour de Dieu pour nous a paru en cela qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui.

In fide vivo Filii Dei qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me.

Et je vis dans la foi de ce Fils qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi.

S[t] JEAN, Ep. I, c. 4 et 9 et S[t] PAUL aux GAL. c. 2, v. 20.

MES BIEN-AIMÉS FRÈRES DANS LE CHRIST,

TOUTE œuvre de Dieu est œuvre d'amour. Mais dans aucune, cette marque et ce cachet de l'opération divine n'apparait avec un éclat plus triomphal que dans l'œuvre de la rédemption humaine.

Quand Dieu crée, il donne l'être, la vie, la sensibilité, l'intelligence, la liberté... tous dons excellents, mais étrangers à lui-même.

Quand il appelle l'homme aux gloires de la vie surnaturelle, il lui donne l'immortalité, sa grâce pour fortifier la volonté et éclairer l'intelligence, la force, la lumière, en un mot, la sainteté... tous dons supérieurs et si relevés que pour les comprendre notre esprit manque d'envergure... mais si hauts qu'ils soient, tous dons créés et distincts de Dieu lui-même.

Mais quand il sauve, son amour déborde, il ne mesure ni ne compte : il va d'un bond à ces extrémités que même sa toute-puissance ne pourrait dépasser; il donne... quoi donc, mes Frères? Il donne son Fils! Oui, c'est en cela que s'est manifesté l'immense amour de Dieu pour nous, qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde. *In hoc apparuit caritas Dei in nobis, quoniam Filium suum unigenitum misit Deus in mundum* (1).

Et pour sauver ce monde où il est envoyé par le Père, que fait le Fils? Il se donne... le mot n'est pas assez fort pour l'Apôtre, il se livre, *tradidit se*. Et comment? Vous le savez, n'est-ce pas? Il s'est vendu, il s'est immolé, il s'est fait sacrifier à flots de sang, comme les victimes sous le couteau fumant des rites... et comme ce n'était pas assez au gré de son amour, qu'une fois cette

(1) I. Jo. IV, 9.

vie fut livrée et ce sang versé, il imagina cet insondable mystère de l'Eucharistie où tous les jours il sera sacrifié à nouveau, où à travers tous les temps, sans lacune, il pourra nous donner son corps à manger et son sang à boire.

Folie d'amour, a-t-on dit... Mes Frères, il n'y a pas de mot dans la langue pour dire l'excès divin d'un pareil amour. L'esprit humain est comme étourdi devant l'éblouissement de ces choses, il chancelle, il se confond et, silencieux, il adore!

Et je vis dans la foi de ce Fils qui m'a ainsi aimé et qui s'est livré ainsi pour moi. *In fide vivo Filii Dei qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*

Et moi? Est-ce que je l'aime?

Ah! que je comprends bien l'Eglise lorsque, voulant faire saisir à mes yeux de chair la clef du grand mystère de la Rédemption humaine, elle dresse devant moi l'image du Christ sauveur, la poitrine ouverte et le cœur à nu!

Frères, regardez donc!.. voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes!

O Maître!.. De quoi pourrais-je parler aujourd'hui, sinon de votre amour. N'est-ce pas la fête de votre cœur? Et la fête de votre cœur, n'est-ce pas la fête de votre amour?.. Ah! je veux en dire l'histoire.

Bénissez mes paroles, ô mon Dieu, et donnez-leur la vertu de toucher les âmes! Oh! que je serais heureux si je pouvais vous faire aimer davantage! Ce n'est pas que nous ayons aimé Dieu d'abord, dit l'apôtre : c'est lui qui nous a aimés le premier.

“ *Non quasi nos dilexerimus Deum, sed quoniam ipse prior dilexit nos* „.

Dans toute cette lamentable histoire de l'amour divin, le premier pas, la première avance vient toujours de Dieu. Si l'homme y répond un moment, c'est malheureusement pour dédaigner bientôt et laisser là cet ineffable amour. Lui, ne se rebute pas : sans cesse il revient à la charge; il s'offre et supplie. Dieu crée cet homme qu'il aimait dans sa pensée, il l'appelle aux gloires de la vie surnaturelle... L'homme aime quelques jours, puis il laisse là Dieu pour courir à je ne sais quelle sensation banale et vulgaire : parce que cette pomme était belle aux yeux et douce aux lèvres : “ *Pulchrum oculis, aspectuque delectabile* „. Après, c'est Caïn qui tue Abel, parce qu'Abel est aimé de Dieu. Tournez la page de la Bible : vous n'aurez pas fini le chapitre que les événements se précipitent; voici qu'apparaît toute une race maudite : les fils des hommes... Vainement déjà Dieu veut en écarter la race fidèle. La race fidèle laisse là Dieu et court aux fils des hommes, fascinés par une vaine beauté qui les captive. Et le mal se répand de couche en couche, il s'étale, il règne, il emplit la terre... toute chair a corrompu ses voies. Dieu, l'éternel amour est abandonné! Ah! s'écrie le Seigneur, je ne veux plus que mon cœur reste attaché à l'homme, il est chair et c'est à la chair qu'il va. “ *Non permanebit spiritus meus in homine... quia caro est* „. Et alors une grande souffrance le prend dans son âme. *Et tactus dolore cordis intrinsecus : Delebo, inquit, hominem quem*

creavi a facie terræ... pœnitet enim me fecisse eos. Oh! cet homme que j'ai fait de mes mains, cet homme que j'ai aimé, cet homme qui me laisse là, cet homme qui n'a souci de mon amour, et qui court aux créatures qui meurent... Je le balaierai de la face de la terre.

C'en est donc fait de l'humanité... Mes Frères, que vous connaissez mal l'amour!.. Ne savez-vous donc pas que, prêt à mourir, un rayon d'espérance le fait revivre!

Il y avait un juste sur la terre... Noé; c'est sur lui que l'amour de Dieu se repose : c'est en lui qu'il veut vivre encore... Il est l'espérance.

Noé survit donc pour rendre à la terre cette humanité que Dieu aime toujours!

Et elle?.. Ah! mes Frères, le vieux patriarche n'était pas mort, que déjà dans la deuxième génération de son sang la malédiction est descendue. Ils partent, les fils de Cham, oublieux de l'amour divin; ils vont à travers les mondes semer la graine des peuples, adorateurs de la pierre et du bois, et la terre se couvre de temples... Tous les polythéismes vont sortir les uns après les autres de ce sang maudit. Athènes et Rome auront de l'encens pour d'abjectes idoles et, dans son île perdue, le sauvage se taillera d'horribles dieux, devant lesquels il tombera à genoux. Tout sera Dieu pour l'humanité, hors Dieu lui-même!

Mais, si de ces races prévaricatrices le Seigneur se détourne et, découragé, les abandonne, il reste du moins, n'est-ce pas, le peuple élu, le peuple

aimé, le peuple de prédilection, les fils de Sem et de Japhet.

Pour lui, Dieu se prodigue : il le conduit comme par la main à travers les chemins de son histoire; dans sa marche il éclaire la nuit, sous ses pas il dessèche la mer, il l'arrache aux fers de ses vainqueurs, il lui ouvre la terre promise. Cette terre où coule le lait et le miel, *terram fluentem lac et mel...*

Une mère ferait-elle plus pour son enfant?

Eh bien, ce peuple?.. Mais c'est le peuple révolté par excellence, mais c'est le peuple au col d'acier et au cœur de chair, mais c'est le peuple des trahisons : même quand Dieu le comble, il regarde d'un œil oblique s'il n'est point là, sur les montagnes, quelque Moloch ou un Mammon à qui jeter ses adorations et ses sacrifices!

Ouvrez donc l'Exode, mes Frères : Le Seigneur vient de briser les chaines d'Israël et de le faire libre. Il lui a ouvert le lit de la Mer Rouge, et sur Pharaon qui le poursuivait, il a précipité le mur immense des vagues suspendues : Israël reconnaissant chante. Son hymne est splendide : *Cantemus Domino : gloriose enim magnificatus est, equum et ascensorem dejecit in mare* (1).

Et après? Après, mes Frères!.. Trois versets après, le peuple murmure... Il a oublié le Pharaon mort maintenant. Il en veut à Dieu... pourquoi?..

(1) Exode, ch. XV.

parce que l'eau n'est point bonne!.. Dieu le conduit à Elim, où sous les palmiers coulent des sources pures... Deux versets plus loin, tout le peuple murmure : " Ah! que ne sommes-nous morts en Egypte, là du moins, nous avions de la viande à manger! „ Dieu fait tomber la manne! Elle a en elle toute douceur. Le peuple murmure... lisez plus loin : " Ah! toujours la manne! En Egypte, nous avions des poissons, des oignons et des concombres! „

Toute l'histoire du peuple fidèle est là... toujours prêt à abandonner Dieu, et pour quel vil échange, je viens de vous le dire!

Ah! je comprends que Dieu parfois semble se lasser enfin et que, du fond de son Eternité, il appelle à lui ses prophètes : " Jérémie! Jérémie, ô mon prophète, va et crie aux oreilles de Jérusalem ce que dit le Seigneur! Ah! je me suis toujours souvenu de vous, j'ai eu pitié de votre enfance, j'ai aimé votre jeunesse; je vous ai conduit par des terres sans route, où jamais homme n'avait marché, jusqu'à ma terre à moi, ma terre du Carmel, et je vous en ai donné tous les fruits et vous en avez goûté toutes les délices; et ma terre, vous l'avez souillée, et mon patrimoine, vous en avez fait une abomination. Qu'est-ce donc que vos pères pouvaient me reprocher?.. Pourquoi se sont-ils éloignés de moi?.. Pourquoi sont-ils allés se promener après la vanité... *et ambulaverunt post vanitatem!*.. Ils ont pris du bois et ils lui ont dit : Vous êtes mon Père; ils ont pris du marbre et ils

lui ont dit : C'est vous qui m'avez créé!.. A moi, ils ont tourné le dos. *Verterunt ad me tergum.* Ah! je le sais, quand l'affliction viendra, ils se ressouviendront de moi : " Levez-vous, Seigneur, et délivrez-nous. „ Allez! que voulez-vous encore de moi? vous m'avez tous abandonné! *Omnes dereliquistis me!* Allez à ces dieux que vous vous êtes faits... que ceux-là se lèvent et vous délivrent...

O Jérusalem, que vous êtes devenue vile! " *Quam vilis facta es nimis!* „ (1).

Il semble que la coupe est pleine et qu'elle déborde, que Dieu enfin se souviendra de sa fierté... Ah! si c'était d'un homme, on lui dirait, n'est-ce pas : " Sois digne, relève-toi, laisse-les là, prends ton cœur et va-t'en! „ Mais Dieu ne l'entend pas ainsi... L'heure de la fierté n'est pas venue, c'est l'heure de l'amour, c'est toujours l'heure de l'amour!

Savez-vous, mes Frères, comment se continue le cri du Seigneur par la voix du prophète?.. Le voici, dans la vieille simplicité biblique : " Quand un homme a chassé sa femme, et qu'elle s'en est allée et qu'elle a épousé un autre homme, retournera-il à elle après? *Numquid revertetur ad eam ultra?*

Est-ce qu'elle n'est pas souillée, est-ce qu'elle n'est pas contaminée, cette femme-là?.. Toi, Jérusalem, que de fois n'es-tu pas partie ainsi. Lève tes yeux et cherche où est le chemin où tu n'as pas étalé

(1) JERÉMIE, ch. II.

ta honte : *Leva oculos tuos et vide ubi non prostrata sis*... Et pourtant reviens à moi, dit le Seigneur, reviens et je t'ouvrirai mes bras! *Tamen, revertere ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te!* (1).

Qu'est-ce donc que l'homme, ô mon Dieu, pour que vous en fassiez tant de cas, et pour qu'à lui vous attachiez ainsi votre cœur? *Quid est homo quia magnificas eum, et cur apponis contra eum cor tuum?* (2)

Et jusqu'au bout de l'histoire d'Israël c'est toujours ainsi, Dieu toujours aimant et toujours dédaigné, Dieu toujours suppliant et toujours rejeté.

Ah! j'ai crié en vain : Revenez! revenez!.. Elle n'est pas revenue... *Et non est reversa!*

Et quand il semble que tout espoir soit vain, que l'endurcissement de ces cœurs de pierre soit fixé dans l'irréparable, quand ce peuple, ce pauvre peuple est livré aux Romains qui le pillent, aux libertins qui le corrompent jusqu'aux moelles, aux pharisiens qui lui font de sa vieille foi l'hypocrite fardeau sous lequel il succombe, quand le temple du Dieu trois fois saint n'est plus qu'une caverne de brigands... " Ah! qui leur enverrais-je encore, dit le Seigneur, ils ont tué tous mes prophètes, et leur sang crie, depuis le sang du juste Abel, jusqu'au sang de Zacharie qu'ils ont versé dans mon temple, près de mon autel... qui leur envoyer

(1) Jérémie, ch. III.
(2) Job, ch. VII, 17.

encore? *Quem mittam?* " Me voici, ô Père, envoyez-moi. *Ecce ego, mitte me!..* „

Et verbum caro factum est, et habitavit in nobis. Et le Verbe de Dieu s'est fait chair et il a habité en nous.

Oui, l'amour de Dieu pour nous alla à ce point qu'il envoya son fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui... *In hoc apparuit caritas Dei in nobis, quoniam filium suum unigenitum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum.*

Remarquez-le, mes bien-aimés Frères, donner son Fils, c'est la dernière ressource de Dieu; il ne peut rien au-delà... car, je vous l'ai dit en commençant, en donnant son fils, cet unique Dieu, dans la communion des personnalités divines se donne lui-même. Il pourra renouveler ce don, le perpétuer même dans l'Eucharistie, en aviver le souvenir, comme il l'a fait dans la révélation de son cœur, mais faire mieux, mais donner davantage, il ne saurait.

Et le voici, maintenant! O mon Dieu, donnez-moi de bien dire!

Voyez-vous, dans la lueur pâle des nuits d'Orient, entre cette Vierge et ce Juste à genoux, sur un peu de paille en hâte ramassée, ce petit enfant qui sourit? C'est Lui!

Il a voulu naître pauvre, fils de pauvres, parce qu'il a voulu porter le poids de toutes les misères humaines... A cette humanité, pour laqelle il vient vivre, et pour laquelle il va mourir, il sourit et il tend ses petits bras... et ce que ses lèvres ne

peuvent pas dire, il le fait chanter au ciel par ses anges!.. " Paix, paix aux hommes! „ *Pax hominibus!* Oh! qui ne l'aimera, ce petit enfant pauvre! Oui, quelques pâtres qui veillent sur leurs troupeaux près de là, viendront le bénir... et de loin, il y aura des rois qui le chercheront pour l'adorer... Mais le peuple fidèle... Savez-vous sa réponse au chant des anges... " Ah! le Christ est né!.. Que l'on massacre dans Bethléem et à l'entour tous les enfants mâles nés depuis deux ans, afin qu'il n'échappe! „

Et le pauvre enfantelet, dans les bras de sa mère, s'exile. Il revient, et durant trente ans, voulant adoucir aux hommes, par son divin exemple, la dure loi du travail, il manie un vulgaire outil dans l'établi de son père... Et l'humanité passe méprisante et dédaigneuse devant ce Dieu qui travaille... Qui donc a souci de ce fils de charpentier?

Ai-je besoin, mes frères, de parcourir avec vous toutes les phases de la vie du Sauveur?.. Non, n'est-ce pas? Vous les connaissez toutes... Souvenez-vous. Mais songez donc comment l'amour apparaît dans chacune, et comment dans chacune l'amour est méprisé.

Il sait que l'intelligence de l'homme est obsurcie, qu'elle saisit mal, que souvent même elle n'atteint pas les choses de Dieu... Il l'enseigne, afin qu'elle sache la loi de sa foi et de ses devoirs : rien ne l'arrête, ni le tumulte des places publiques, ni l'opposition des tenants du temple. Le long des chemins, dans le désert, sur les montagnes, il

prêche la doctrine qui illumine et qui sauve... et comme c'est au peuple qu'il parle, il s'abaissera à sa taille, il parlera sa langue, il lui dira ces paraboles d'Orient, si naïves et si touchantes dans l'allégorie de leurs récits.

Il est lumière de Dieu, et il veut que la lumière de Dieu brille sur le monde!

Il sait que ce n'est pas seulement l'intelligence de l'homme qui est obscurcie, mais que sa volonté est blessée, languissante, toujours prête à choir; et il l'entraîne par l'exemple!

Il dira : Bienheureux les pauvres, mais il sera pauvre lui-même. Bienheureux les doux, mais il sera doux et humble, aimant les petits et les méprisés. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, et qui fut persécuté comme lui? Bienheureux ceux qui pleurent, mais il a été l'homme des douleurs, n'est-ce pas?

Il n'y a pas un fardeau, ni une peine, ni une misère, il n'y a pas d'opprobre ni de souffrance, pas d'amertume ni de douleur, où le Christ n'ait pas marché avant lui et où il n'ait laissé de son sang!

La réponse du monde à ce grand amour, vous la connaissez, mes Frères. Jésus fut aimé, tendrement aimé d'un petit groupe d'hommes et de femmes... il y eut des jours très fugitifs, où on voulut le faire Roi; d'autres où on lui fit des ovations triomphales. En dehors de ce petit peuple, la tourbe des jaloux intriguait souterrainement contre lui et lui tendait des pièges; il n'y tomba point. Elle tenta de le

lapider; il échappa. Puis son heure étant venue, Judas le vendit, et il se livra.

Alors, comme il lui restait un rôle à remplir, il s'inclina et sur ses épaules tomba le poids de tous les péchés du monde, péché du passé, péché du présent, péché de tout l'avenir des hommes! “ Représentez-vous, dit Bossuet, ce divin Sauveur sur lequel tombent tout à coup les iniquités de toute la terre : d'un côté les trahisons et les perfidies, les impuretés et les adultères; de l'autre les impiétés et les sacrilèges, les imprécations et les blasphèmes; enfin tout ce qu'il y a de corruption dans une nature aussi dépravée que la nôtre. Amas épouvantable, tout cela vient inonder sur Jésus-Christ. De quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne voit que des torrents de péchés qui viennent fondre sur sa personne. “ *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me...* Le voilà prosterné et abattu, gémissant sous ce poids honteux, n'osant seulement regarder le ciel, tant sa tête est chargée et appesantie par la multitude de nos crimes. „

Et tombant en agonie, il pria longtemps “ *Factus in agonia prolixius orabat.* „ Il pria, pour qui? Pour ceux qu'il avait aimés dès le commencement, pour les hommes qu'il aimait encore et qu'il allait sauver en se faisant propitiation pour eux.

Et maintenant, va, ô Christ! monte au Calvaire. Le voici souffleté, là on lui crache à la figure; ici c'est le Christ à la colonne, le Christ aux outrages, et sa chair jaillit sous les fouets du soldat... Plus loin, écoutez le peuple : “ Non, non, pas lui, mais

Barrabas... que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! Crucifiez-le! Crucifiez-le! „ Puis c'est la lourde croix, traînée, cahotant sur l'âpre et rocailleuse montagne, et les coups des bourreaux, et la foule qui se moque et qui persifle...

Enfin... la voici debout, la croix, debout sur le ciel qui s'endeuille, debout devant Jérusalem et devant le monde. Et à ses clous, livide, déchiré, prêt à mourir, pend le Christ... et des lambeaux pantelants de sa chair, le sang coule, le sang tombe; tout son sang, tout son sang!

Mais où sont donc ceux qui l'aimaient? Personne! Où sont ses apôtres qui voulaient mourir avec lui? Personne!.. Où sont ceux qu'il a nourris, ceux qu'il a guéris, ceux qu'il a ressuscités?.. Personne! Personne! Il y a sa mère... Est-ce qu'une mère abandonne son enfant?.. Non, n'est-ce pas? Il y a Jean, le privilégié parce qu'il est le chaste, et une repentie, Madeleine, que le monde tenait pour infâme, mais que le Christ aimait parce qu'elle l'avait beaucoup aimé : “ *Quoniam dilexit multum!* „

C'est tout! tous les autres, à la première alerte, s'étaient enfuis et lâchement l'avaient abandonné. Mais il y a là la tourbe des insulteurs, hideuse, ricanante, gouailleuse, et en face de cette horrible mort trouvant des plaisanteries de carrefour : “ Descends donc, Roi des Juifs, descends donc! Ah! ah! voilà qu'il appelle Elie, maintenant! „

Il eut pour réponse un cri suprême et ce cri du Dieu aimant qui va mourir, crucifié par ceux qu'il aimait, fut un dernier cri d'amour : “ Père,

Père, pardonnez leur! ils ne savent pas ce qu'ils font! „

Un bourreau passa, le regarda, et voyant qu'il était mort, il ne lui rompit pas les os, mais, d'un coup de lance, il lui perça le flanc et le cœur... O Maître! O Maître! vous l'aviez voulu ainsi et le voilà maintenant, chrétiens, ce cœur, ce cœur percé, ce cœur béant, ce cœur qui saigne encore. C'est ce cœur qui a tant aimé les hommes.

Est-elle finie, maintenant, l'histoire de l'amour de mon Dieu?

Non, mes bien-aimés Frères! Avant ce drame, un mystère s'était passé, un mystère qui va durer toujours! " Comme il savait, dit saint Jean, que son heure était venue de quitter ce monde, et qu'il aimait les siens qui étaient dans le monde, il voulut les aimer jusqu'au bout : *usque in finem dilexit eos.* „

" O mes petits enfants, *Filioli,* leur dit-il, il me reste bien peu de temps à passer avec vous... Mais que votre cœur ne se trouble pas, ayez confiance en Dieu, et ayez confiance en moi. Je ne vous laisserai pas orphelins!.. Bientôt le monde ne me verra plus, mais vous, vous me verrez, car je viendrai à vous! „

Et c'est alors qu'il réalise, au milieu d'innombrables effusions d'amour, le rêve suprême de son cœur :

" Prenez et mangez, ceci est mon corps! „

" Prenez et buvez, ceci est mon sang! „

" Afin que nous ne soyons qu'un, vous et moi,

comme nous ne sommes qu'un, moi et mon Père, afin que je sois en vous et vous en moi! Afin que ce ne soit plus vous qui viviez, mais moi en vous et vous en moi!

Et c'est à jamais, mes Frères! Le Christ vit là dans ce mystérieux sacrement de l'Eucharistie, afin que jusqu'au bout des siècles, à chaque heure du jour et de la nuit, il puisse guetter, pour ainsi dire, l'humanité qui passe et crier à son âme... Venez, oh venez! J'ai tant aimé les hommes! Prenez et mangez, ceci est mon corps... Prenez et buvez, ceci est mon sang... Ne soyons qu'un, vous et moi, comme nous ne sommes qu'un, moi et mon Père.

Ah! Frères, y avez-vous songé!.. Il n'y a pas de coin si reculé sur la terre où il ne fasse dresser au moins un toit de jonc ou de chaume, sous lequel il puisse vivre, pour attendre même le dernier, même le plus dégradé des sauvages et lui crier : " Viens! viens! ô mon enfant, je t'aime! „

Il s'est anéanti jusqu'à se faire homme! dit l'apôtre.

Mais quel anéantissement, n'est-ce pas, que de mendier ainsi l'amour... et l'amour de qui?.. L'amour d'un misérable!.. et de quel misérable?.. d'un ingrat.

Ah! j'ai beau m'en défendre, mais en dépit de moi, dans mon âme j'entends se lever une interrogation muette : En vérité, en vérité, est-il séant à un Dieu de traîner ainsi son cœur à la remorque d'une créature qui n'en veut pas? Mais n'oubliez

pas, s'il vous plaît, que Dieu peut patienter longtemps, parce qu'il est éternel, et que son éternité le vengera!

Et maintenant le Christ est-il aimé?

Oui, mes Frères!

Si je le niais, les apôtres sortiraient de leurs tombeaux, eux qui ont porté son nom jusqu'aux extrémités de la terre... Les martyrs se lèveraient et me montreraient la pourpre de leur sang répandu pour lui... Les vierges se lèveraient, elles qui pour son amour ont méprisé tous les amours du monde; l'Eglise tout entière se dresserait devant moi et jetterait ce cri passionné de l'apôtre : Que celui qui n'aime pas le Christ soit anathème!

Et même avant l'Eglise... Ah! vous vous lèveriez aussi, beaux petits enfants de Bethléem, tendre troupeau des immolés, qui avez ouvert la procession sanglante!

Salut! fleurs des martyrs, qu'au seuil de la vie, le bourreau du Christ a fauchées comme l'ouragan des roses naissantes.

Salvete flores martyrum
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit
Ceu turbo nascentes rosas!

Oui, le Christ est aimé!

D'où vient, mes Frères, qu'après avoir dit ces paroles aimantes : “ Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes, „ le Christ lui-même ajoute ces mots

découragés : " Et en retour, il ne reçoit qu'indifférence, mépris et sacrilèges! „ D'où vient qu'il jette au monde cet appel de suprême tristesse : " J'ai cherché quelqu'un qui me consolât, et je n'ai trouvé personne! „

Ah! mes Frères, est-ce que nous, nous aimons Jésus-Christ? L'aimons-nous comme il veut être aimé? J'en appelle à vous-mêmes... Si vous aimiez une âme, seriez-vous ravi qu'elle vous aimât à la manière dont vous aimez le Christ?.. L'amour est toujours l'amour : dans le cœur de Dieu comme dans notre cœur, il est jaloux.

Quand on aime, ce n'est pas la seconde place que l'on veut, ni même la première... c'est le cœur tout entier.

Frères, Frères, est-ce que tout votre cœur est au Christ? Ah! que de choses vaines, que de choses frivoles, que de choses qui meurent, prennent rang à côté de lui dans nos pauvres cœurs!.. Que de fois elles le repoussent, le reculent et le rejettent en arrière... hélas! hélas! que de fois elles le chassent et le mettent dehors, comme on ferait d'un intrus! lui, notre Dieu!..

Et vous vous flattez d'aimer le Christ!

Savez-vous, mes Frères, comment Dieu veut être aimé? Oh! ce n'est point par de vaines prières ni par des adorations stériles. Crier : " Seigneur, Seigneur, „ ne suffit pas! Comment il veut être aimé, je vais vous le dire, car il est temps de conclure et je vous supplie de le méditer à part vous dans vos âmes.

Quand saint Jean eut dit : l'amour de Dieu pour nous a paru en cela qu'il a envoyé son fils unique dans le monde... Aussitôt après, et sans transition d'aucun genre, par une conséquence magnifique, il ajoute... O mes très chers, si Dieu nous a aimés ainsi, nous devons nous aimer les uns les autres!.. *Charissimi, si sic Deus dilexit nos, et nos debemus alterutrum diligere* (1). Voilà le secret de l'amour que veut le Christ : nous devons aimer nos frères.

Et où l'apôtre l'a-t-il pris, ce secret-là? Dans le Christ lui-même! Immédiatement après ces mots touchants que je vous disais tantôt : " O mes petits enfants, il me reste bien peu de temps à passer avec vous! le Maître s'écrie : Aimez-vous donc les uns les autres comme je vous ai aimés, car si je vous ai aimés, c'est afin que vous vous aimiez les uns les autres " *Ut diligatis invicem sicut dilexi vos, ut et vos diligatis invicem* „ (2). Aimer quelqu'un, c'est le servir! C'est encore un mot du Christ : Quand il eut lavé les pieds à ces douze pêcheurs qui étaient ses apôtres " Je viens de vous donner un exemple, leur dit-il, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez aussi „.

Voilà donc ce que veut le Maitre : que nous aimions nos frères.

Et comment?.. Comme lui nous a aimés.

Il a été notre lumière... Soyons leur lumière.

(1) S. Jean, ch. IV, v. 11.
(2) S. Jean, ch. XIII, v. 34.

Il a été notre exemple... Soyons leur exemple.

Il a été propitiation pour nous... Soyons propitiation pour eux.

Alors nous aimerons le Christ.

Lumière... Exemple!.. Mais n'est-ce pas à vous surtout que revient ce rôle, à vous, mes Frères que la destinée a mis au rang de ce que l'on a très bien appelé les classes dirigeantes. Le nom est moderne, mais combien il est vrai! Le peuple et les petits, ceux que le Christ prédilectionnait, ont les yeux ouverts sur vous et ils vous interrogent. Allez donc à eux, dites-leur leur devoir et leur Foi, dites-leur les secrets de la terre et les secrets du ciel, dites-leur tout l'Évangile.

Ils ont les yeux ouverts sur vous et ils vous étudient. Ah! prenez garde! Ce qu'il vous verront faire, ils le feront! Prenez garde! Ne perdez pas leurs âmes. S'ils vous voient vous affadir dans les molles paresses, comment voulez-vous qu'ils aiment le travail? S'ils vous voient faire de l'or votre Dieu, comment voulez-vous qu'ils n'aient pas faim et soif d'or, eux aussi? S'ils vous voient tourbillonner comme des fous dans l'incohérence de vos fêtes, comment voulez-vous qu'ils se satisfassent des sains et fortifiants plaisirs? S'ils vous voient superbes, comment voulez-vous qu'ils soient humbles? S'ils vous voient voluptueux, comment voulez-vous qu'ils soient chastes? S'ils vous voient déserter vos foyers pour courir les aventures, comment voulez-vous qu'ils soient fidèles, eux!.. Croyez-vous qu'ils se laisseront leurrer par la bénignité trompeuse des

mots exotiques? Non, non! ils seront sincères et où vous écrirez un nom très doux, ils écriront le vrai nom, le nom brutal : adultère!

Ah! prenez garde! prenez garde! par amour pour le Christ, prenez garde... ne perdez pas l'âme de ces pauvres petits! " Malheur! Malheur! à celui qui sera scandale à ces petits qui croient en moi : mieux vaudrait qu'on lui mît au cou une meule et qu'on le jetât à la mer. „

Et ce n'est pas tout... Le Christ fut propitiation pour vous. Soyez propitiation pour vos frères. Qu'est-ce à dire?

Je vous montrais tantôt, comment nous, chrétiens, qui aimons le Christ, nous l'aimons mal pourtant. Et que sommes-nous, sinon la petite part de la grande famille humaine?

Ah! qui comptera les âmes qui ne connaissant pas le Christ, ne le savent pas aimer!.. Qui comptera les âmes qui le connaissant le dédaignent, passent devant, comme devant un étranger, et courent à toutes les concupiscences? Et celles qui le connaissant l'insultent, le méprisent, le haïssent, le persiflent, et se souvenant sans doute des prétoriens d'autrefois, lui crient en ricanant : Salut, roi des Juifs, et lui crachent au visage! Et celles qui lui ont déclaré la guerre, et par toutes les armes, avec un acharnement d'enfer, se ruent à l'abattre!

Est-ce que nous n'avons pas vu — c'était hier — un grand peuple, avec l'éclat pompeux et sonore des triomphes, trainer sous les voûtes de son Panthéon, les cendres d'un apostat qui, durant

cinquante ans de sa vie, avait secoué, de toutes ses fureurs, la vieille croix du calvaire pour en jeter bas Jésus-Christ et le rouler dans la boue?

Frères, regardez donc cette fumée qui de la terre monte au ciel... il y a de l'encens sans doute et des prières, mais combien noyés par l'immense et noir nuage des prévarications du monde!

Eh bien, courbez-vous... toutes ces iniquités que le Christ a portées, à votre tour chargez-en vos épaules, et suppliants, à genoux, criez pitié à Dieu.

Pardon, mon Dieu, pardon pour mes péchés à moi, si nombreux, hélas! et si honteux, Seigneur!

Pardon pour les péchés de ceux que j'ai aimés et qui sont morts! Pardon pour les péchés de ceux que j'aime et qui vivent! Pardon pour les péchés de mes frères, les chrétiens! Pardon pour les péchés de mes frères séparés, les hérétiques et les schismatiques.

Pardon pour ceux qui vous ignorent... pardon pour ceux qui vous connaissent, mais qui vous persécutent.

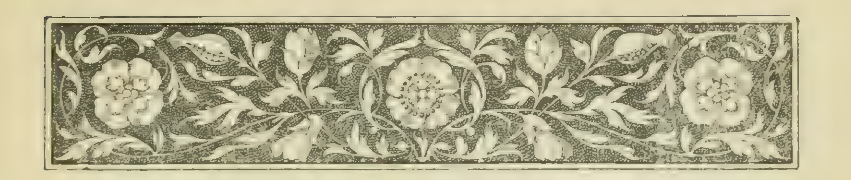
Pardon pour les orgueilleux, pardon pour les impurs, pardon pour les injustes!

Pardon, ô Christ, pardon pour tous ceux qui dédaignent votre amour et marchent sur votre cœur!

Agneau de Dieu, qui portez les péchés du monde, épargnez-nous! Agneau de Dieu, qui portez les péchés du monde, exaucez-nous! Agneau de Dieu, qui portez les péchés du monde, ayez pitié de nous!

O cœur, ô cœur ineffablement aimant de mon Dieu, ô cœur victime, souvenez-vous du calvaire... Ne nous abandonnez pas, ô cœur, notre espérance unique! Jetez encore sur nous ce dernier cri de votre amour : “ Père, Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font! „





La Passion de Notre Seigneur

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive!

Ev. St Math., ch. 16, v. 24.

Mes bien-aimés Frères en Jésus-Christ,

Avant la fête de Pâques, Jésus-Christ sachant que son heure était venue de s'en retourner à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient en ce monde, il voulut les aimer jusqu'au bout. Et poussant son amour jusqu'à des extrémités qui l'ont fait appeler une folie, il s'abaissa, lui, Dieu, jusqu'à laver les pieds à ses disciples —

même au traître. Il s'anéantit jusqu'à leur donner son corps à manger et son sang à boire, — et le traître aussi but et mangea.

L'Eglise nous rappelait hier les solennités de la Cène, si brûlantes d'amour, si touchantes de tendresse, si navrantes d'angoisse.

Mais tout n'était pas fini! Il restait au Christ à souffrir et à mourir!

" Ah! maintenant, voici que vient le prince du monde... levez-vous et sortons d'ici. „

Ils se levèrent et ils sortirent, les disciples, le cœur serré, l'âme oppressée dans l'attente d'événements qu'ils pressentaient sinistres; car, je ne sais quel nuage de mélancolie avait assombri le front du Maître. Ce départ prochain, ces adieux, ce traître qui allait lever le pied contre Dieu, tout faisait en eux comme un flot de tristesse indécise qui montait. Ils ne se doutaient pas de la tragédie terrible qui se préparait pour le Christ.

O mes Frères, venons, nous aussi, venons et suivons le Maître pas à pas, dans cette longue, douloureuse et sanglante agonie qui commence!

Ah, vous qui avez souffert, vous le savez; vous qui allez souffrir, sachez-le, chaque homme en ce monde a dans son sort de traverser des heures douloureuses. Nos yeux sont faits pour les larmes, nos cœurs pour les sanglots. Il n'y a pas de vie qui n'ait son calvaire, âpre et dur à monter!.. Venez! venez, mes frères, venez apprendre à souffrir!

Saint Augustin appelle quelque part les hommes

les fils du Calvaire. " *Filii Calvariæ.* „ C'est vrai! c'est là que le Christ nous a engendrés par son sang; c'est là qu'il nous a faits à la vie, c'est là qu'il versera dans nos cœurs le vin généreux de la force et du courage. Frères, c'est là qu'il nous appelle : Si vous voulez venir après moi, renoncez à vous-même, prenez votre croix comme j'ai pris la mienne et alors venez et suivez-moi!

O mon Dieu, vous, qui d'un charbon ardent avez purifié les lèvres d'Isaïe le prophète, purifiez mon cœur et ma bouche, afin que je sois digne d'annoncer votre Evangile.

Jésus marcha longtemps, achevant le long de la route ses dernières leçons et comme le testament de son cœur.

La nuit tombait, vaguement éclairée par la lune qui jetait sur la terre de Jérusalem sa lumière pâle et morte. A peine hors des murs, il dit adieu à ce petit groupe encore fidèle, et ne gardant avec lui que Pierre et les fils de Zébédée, il s'avança dans l'ombre d'un bois d'oliviers noueux dont les feuilles serrées faisaient la nuit plus noire.

Il atteignit bientôt l'entrée d'une grotte profonde où il avait coutume de prier le soir. Il y arrêta ses disciples : " Demeurez ici, leur dit-il, et veillez avec moi. „ Et seul il s'avança. La crainte, l'abattement, la stupeur, dit saint Marc, l'avaient envahi et montaient dans son âme! Et alors se fit en lui cet incompréhensible mystère : la force divine apparaissant comme défaillante en l'homme-Dieu.

Il vit d'un regard l'horrible torture de sa passion

prochaine, il vit la croix et la mort, il vit ce cruel couronnement de toute une vie d'amour, car... qu'avait-il fait autre chose durant ces trente-trois ans de sa vie.. qu'avait-il fait autre chose qu'aimer... et le retour du monde, le voilà!.. Une petite poignée d'hommes et de femmes l'ont écouté, l'ont suivi, l'ont aimé, peut-être parce qu'il les guérissait et qu'il les nourrissait... ils vont fuir!.. Et c'est tout : de quelque côté qu'il se tourne, on le jalouse, on l'envie, on conspire sa mort parce qu'il gêne... et maintenant, voici l'heure fixée par le Père, il faut mourir... et mourir ainsi, dans le sang des tortures et dans l'infamie des gibets. Et il eut peur! Ses genoux fléchirent et, comme sous un fardeau trop lourd, la face contre terre il tomba.

O Père! vous qui pouvez tout, faites que ce calice s'éloigne de moi!

Oh! que c'est bien là le cri du cœur humain, faible et tremblant devant l'épreuve! Que de fois nous l'avons poussé dans nos douleurs. Seigneur, Seigneur, c'est trop pour moi, faites que ce calice s'éloigne!

Jésus l'a voulu jeter à son Père, par condescendance pour notre misère et comme pour ne pas effaroucher la débilité de nos courages.

Mais écrasé comme il l'était, avec quelle vaillance il ajoute : cependant, Père, que votre volonté se fasse! Et alors, comme s'il avait voulu chercher, devant Dieu qui l'abandonnait, quelque consolation humaine... il s'en alla vers ses aimés...

Ils dormaient!..

Un seul veillait, c'était le traître, qui courait, se cachant dans l'ombre, chercher les prêtres et les puissants, et tout bas leur dire... Qu'est-ce que vous me donnerez?.. je vous le livrerai... Et on lui comptait ses trente deniers.

Trois fois Jésus pria, trois fois il vint à eux... Ils dormaient!

O vanité des recours humains! Vanité de la créature sourde à nos douleurs, muette à nos larmes!.. Elle dort, elle dort... Ah! que de fois, insensés que nous sommes, nous bâtissons sur elle l'édifice de notre bonheur! Et quand nous allons à elle... elle dort! Après, nous pleurons!

Jésus savait maintenant qu'il ne pouvait compter sur personne : “ Vous n'avez pas su veiller une heure avec moi! Venez maintenant, c'est assez! L'heure est venue où le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs. Celui qui va me trahir s'avance! „

Ils suivirent le Maître à travers les taillis dans la nuit devenue plus profonde et plus solitaire.

Des bruits de voix étouffées leur venaient et, à travers les feuilles des arbres, luisait, tremblant, le feu rouge des torches lointaines... On entendait des pas assourdis et comme un cliquetis d'armes.

Soudain, au détour d'un sentier, en armes, avec des fallots et des lanternes, parut la cohorte; derrière, cachés, car ils avaient honte, des prêtres et des valets du temple, et parmi eux, pâle, livide, tremblant, Judas!

A la vue du Christ, debout dans la majesté de

son innocence, tout ce bataillon de prétoriens, muet, s'arrêta.

“ Qui cherchez-vous? leur dit-il.

— Jésus de Nazareth.

· C'est moi! „

Et à cette voix du Maître, à son regard, tous ces vieux soldats qui, dédaigneux de la mort, vingt fois triomphants, avaient porté à travers le monde la fortune romaine victorieuse, frappés comme par la foudre, tombèrent! C'était la puissance de Dieu qui se montrait pour la dernière fois.

Il les fit se relever.

“ Qui cherchez-vous, „ leur dit-il.

Hésitants, ils répondirent encore : “ Jésus de Nazareth. „

“ Je vous l'ai déjà dit, Jésus de Nazareth, c'est moi. „

Et nul n'osait s'approcher de lui pour le saisir. Alors les prêtres poussèrent Judas qui avait promis de donner le signe. Et Judas s'avança, l'œil oblique, la tête basse, n'osant regarder Jésus... Il lui tendit les bras, et dans un horrible sourire, il le baisa! “ Salut, Maître, „ dit-il d'une voix douce et traîtresse.

Jésus laissa faire : il se livrait.

Et ce fut vraiment le signal.

Toutes les mains menaçantes, haineuses, vers lui se tendaient. Le premier qui le toucha fut un valet du temple. Pierre eut alors un mouvement de vaillance fugitive. Il avait un glaive.. d'un grand coup, bien en face, il frappa l'insolent; celui-ci se détourna et l'arme inexpérimentée ne lui fit qu'une

insignifiante blessure. Jésus la guérit sur le champ. Il fit remettre l'épée au fourreau. " La coupe que me présente mon Père, il faut que je la boive „ et il offrit ses mains aux cordes. On le lia, on l'enchaina, à triple tour et à grands nœuds, comme un révolté, lui, l'agneau doux et blanc que l'on allait conduire à la boucherie. Alors quand il fut bien lié, et bien entouré de soldats, et qu'ils estimèrent qu'il n'y avait plus rien à craindre, les prêtres et les anciens du peuple s'avancèrent, hardis maintenant et persifleurs.

Ils l'avaient, ils le tenaient, ils allaient boire à longs flots leur vengeance.

Marche, ô Christ, voici l'heure et la puissance des ténèbres.

Tiré par les cordes et par les chaînes, poussé dans le dos, brutalisé par les soldats, persiflé par les prêtres, Jésus fut ramené dans la ville... Des torches fumeuses éclairaient la route et jetaient des reflets rouges sur cette bande de soudards et de prêtres hideux. Elle fut longue, la route, sur les bords du Cédron, au milieu des tombeaux de l'Haram et dans les rues tortueuses de la ville. Jésus la faisait, silencieux et résigné. " Que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, ô Père, mais la vôtre! „

Il fut conduit à Anne, le Grand-Prêtre. Bien que déposé de sa charge par Valérius Gratus, le prédécesseur de Pilate, aux yeux des Juifs qui n'admettaient pas dans le temple l'ingérence romaine, Anne restait le vrai Grand-Prêtre, et Caïphe, mis

à sa place, ne l'occupait qu'à la manière d'un répondant officiel.

Aussi est-ce à lui tout d'abord que les Juifs firent conduire Jésus, pour qu'il le jugeât. Anne se prêta à cette comédie : il savait bien dans son cœur, que depuis la résurrection de Lazare, par le sanhédrin rassemblé dans l'ombre, Jésus était condamné à mort. Mais il fallait un semblant de justice, n'est-ce pas?..

Il interrogea le Christ sur sa doctrine et sur ses disciples. Jésus lui répondit : J'ai parlé sur les places publiques et dans la synagogue... J'ai dit ma doctrine à qui voulait l'entendre. Interrogez ceux qui m'ont entendu!

Un des soldats du temple qui était près de lui, lui cria : Ah! c'est ainsi que tu réponds au Grand-Prêtre, et il le souffleta!

Frappe, soldat du temple, frappe, Juif, et ne crains plus... il est lié!

Anne n'eut plus un mot du Christ.

Dans l'intervalle, à la hâte, dans une autre aile du même palais, on avait rassemblé le sanhédrin et tous ces juges étaient arrivés, par la nuit, précipitant leurs pas aiguillonnés par la nouvelle... " On a saisi Jésus! „ Et tumultueuse, l'assemblée se rangeait dans la grande salle de justice où Caïphe, le Grand-Prêtre officiel, allait la présider, et l'on se demandait, avec un effarement mêlé de crainte et de joie... Est-ce vrai, est-ce vrai qu'on l'a saisi?

Quand Jésus entra, grand, majestueux, divin dans ses chaînes, il y eut un frisson qui courut dans

cette assemblée des vieillards et des sages, le frisson du tigre devant sa proie à merci. On se hâta; des témoins pris au hasard de la main, défilèrent, accusant le Christ; mais ils se contredisaient les uns les autres. Qu'importe! il faut qu'il meure et... il fallait aller vite, car, qui sait, le jour allait venir et peut-être demain le peuple, ce petit peuple que Jésus avait aimé, se soulèverait pour lui!.. Vite, vite donc, qu'on lui trouve un crime! L'incertitude, le trouble, la crainte régnaient parmi ces beaux juges et ils s'entre-regardaient!

Jésus, toujours silencieux, se tenait debout dans la majesté de son innocence!

Mais vous ne répondez donc rien à vos accusateurs? lui cria Caïphe.

Jésus ne répondit pas.

Alors, bondissant de son estrade et se précipitant vers le Christ, la main dressée au ciel : Je t'adjure au nom du Dieu vivant, dis-nous si tu es le fils de Dieu!

Et calme, lui, devant cette exaltation affolée, Jésus répondit : " Je le suis! „

Alors Caïphe eut un cri de triomple : Ah! vous l'avez entendu... Qu'avons-nous besoin de témoins? Il blasphème.

Et toute l'assemblée n'eut qu'une voix : Il blaspheme! il est digne de mort! Et ce fut vite fait de libeller la sentence!.. " Qu'on le crucifie! „

Mais cette condamnation, que dis-je, cet assassinat, ne suffisait pas à la haine juive, et l'on vit les juges, les vieillards, les prêtres, se presser

autour de Jésus pour l'insulter à leur aise. Alors ils lui crachèrent au visage et, de derrière, toujours lâches, ils lui donnèrent des soufflets, disant : Allons! Christ, devine qui t'a frappé. Jesus immobile se taisait.

Toutefois cet arret de mort prononcé par le sanhédrin des Juifs était inopérant. Depuis que la Judée avait été réduite en province Romaine, le Procurateur romain seul avait le droit des peines capitales.

C'était alors Ponce-Pilate, favori de Tibère, créature de Séjan, nature molle et tremblante, très dédaigneuse des Juifs, mais couchée à plat devant César. On eût bien voulu lui conduire de suite Jésus, mais il était trop tôt; la nuit qui avait couvert toute cette procédure souterraine durait encore et il s'en fallait d'une heure que le soleil se levât. Jésus fut remis aux soldats de la cohorte en attendant le jour. Et le jeu qu'ils avaient vu jouer aux prêtres, ces brutaux le jouèrent à leur tour. Crachats et soufflets retombèrent sur le Christ livré aux outrages.. Ah! tu es roi, et ils lui enfoncèrent une couronne d'épines!.. Ah! tu es le fils de Dieu! et le couronnement eut lieu chez Pilate. Ils trouvèrent plaisant de lui bander les yeux et le bousculant et le frappant ils lui criaient aussi : Allons! allons! devine!

Enfin sur les montagnes parut le soleil! O lumière, toi si douce aux yeux, si calmante au cœur, si souriante à l'âme. O lumière! pourquoi as-tu éclairé ce jour lamentable!

Au prétoire, Pilate siégeait, entouré de ses licteurs, dans toute la solennité des cours romaines... Les soldats menèrent Jésus devant lui, car nul des Juifs n'osa entrer... ils reculaient devant la souillure que leur eût faite l'ombre des murs d'un palais des Gentils. Touchant scrupule dans ces âmes qui ne reculaient pas devant le sang du Juste.

Quand Pilate vit Jésus lié de cordes et de chaînes, le visage souillé et meurtri mais rayonnant d'une sérénité divine, humble, silencieux et calme... il pressentit quelque intrigue lâche coutumière aux haines de ces Juifs qu'il méprisait.

Et dans un premier élan généreux, il n'entendit pas apostiller un jugement qu'il n'eût pas revisé lui-même. Il alla jusqu'au péristyle du prétoire et du haut des marches interpellant les prêtres : " Quelle accusation portez-vous contre cet homme? „ leur demanda-t-il?

Ils répondirent : Si cet homme n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré. Pilate avait deviné juste : ce qu'ils voulaient, c'était l'aveugle consécration de leur assassinat légal.

Prenez-le donc et jugez-le vous-mêmes, leur répliqua-t-il.

Ils répondirent, reconnaissant leur vasselage : Nous ne pouvons mettre à mort personne. Mais il sème le trouble et la révolte dans le peuple, il empêche de payer le tribut à César, il se dit Messie et Roi. Ils mentaient et ils savaient qu'ils mentaient!

Pilate eut un sourire de mépris pour ces Juifs

artisans d'émeutes et de révoltes, et devenus tout à coup les zélateurs de l'ordre et de César!

Il rentra et devant la calme et souveraine majesté de Jésus, il se sentit dominé : Êtes-vous vraiment Roi des Juifs? lui demanda-t-il. " Mon royaume n'est pas de ce monde, lui répondit Jésus : s'il était de ce monde, mes sujets combattraient pour moi.

„ Vous êtes donc vraiment Roi?

„ Oui, je suis Roi! Je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité.

„ Qu'est-ce que la verité, demanda Pilate, et sans attendre de réponse, peut-être pour échapper à l'ascendant de Jésus qui l'envahissait, il sortit.

„ Cet homme est innocent! Je ne lui trouve pas de crime! „

Il y eut un moment de stupeur parmi les prêtres! Couvert par l'Aigle romaine, le Christ allait-il leur échapper!.. et Pilate continua :

C'est la coutume qu'à vos fêtes de Pâques, je vous délivre un criminel... Voulez-vous que je délivre votre Roi des Juifs?

Ah! mes Frères, quel tableau!

Au haut des marches du Palais, devant ses licteurs, Pilate... Au fond du péristyle, entre les soldats qui le gardaient, lié des deux mains, Jésus; et en bas, sur la place, la masse du peuple accourue, haineuse, enfiévrée de sang, houleuse et murmurante, avec des poussées comme une mer qui s'irrite sous la tempête! et les prêtres courant dans cette foule, lui soufflant son rôle, l'excitant aux

fureurs, la cravachant de colères, comme on cravache une meute aboyante...

" Délivrer Jésus!.. Et tous les bras se tendirent menaçants, les bouches s'ouvrirent hideuses, et il y eut une clameur horrible : " Non! Non! pas le Christ! mais Barabbas, Barabbas l'assassin, Barabbas le voleur... Pas le Christ... *Non hunc sed Barabbam.* „

Pilate, toujours méprisant, regardait la foule hurlante. Une voix s'éleva dominant les cris : " Si vous délivriez Jésus, vous ne seriez plus l'ami de César, car, en se disant roi, il s'est insurgé contre César. „

Ah! César!.. Pilate était lâche... ce fier romain tenait à sa place, et César pouvait la lui reprendre... Sa figure se crispa. Il eut peur dans son âme! Le Christ était perdu! Paul en appellera à Rome, et il y aura un proconsul pour aussitôt le couvrir de l'égide impériale; mais le Christ, lui, n'aura pas de recours, il sera abandonné par tous, trahi par tous, vendu par tous... par Judas pour trente deniers, par Pilate pour cette place de proconsul. Et nous, mes Frères, et nous, pourquoi le vendons-nous, le Maître? Pourquoi?

" Ah! vous voulez Barabbas, mais alors que voulez-vous que je fasse de votre Roi! " *Crucifigatur!* Qu'on le crucifie! Qu'on le crucifie! „ — " *Tunc ergo tradidit eis illum ut crucifigeretur!* „ Et il leur livra Jésus pour qu'il fût crucifié.

Ah! le triomphe de ces prêtres, vainqueurs enfin! Ah! la joie féroce de cette foule en délire!

Enfin, ils allaient voir mourir le Christ!.. ils allaient être débarrassés du prêcheur! et ils pressaient les soldats de hâter la besogne... Jésus doucement regardait le peuple... Il y a huit jours, cette même foule qui aujourd'hui lui crache au visage, cette même foule l'acclamait et jetait des palmes sous ses pas : Hosannah au Fils de David!

Oh! vanité de la gloire!

Ses yeux cherchaient autour de lui ses apôtres, ceux qu'il avait aimés, qu'il avait appelés ses frères. Personne... A la première alerte tous s'étaient enfuis. Pierre qui l'avait suivi d'abord, venait de le renier devant une femme : " Je vous jure que je n'ai jamais connu cet homme-là. „ *Non novi hominem.* O vanité de l'amour!

Il chercha dans cette foule les malades qu'il avait guéris, les aveugles qu'il avait fait voir, les boiteux qu'il avait fait marcher, ce centurion à qui il avait rendu sa fille morte, cette veuve de Naïm dont il avait ressuscité le fils... Personne! Il y avait bien là un centurion, mais il veillait à ce qu'on apportât une croix... Il y avait bien des femmes, mais échevelées, elles criaient : " Qu'on le crucifie et que son sang retombe sur nos fils! „

Personne! Personne! O vanité du bien fait aux hommes!

Jésus est seul, trahi, vendu, abandonné, livré à ses bourreaux! Et c'est pour ces gens-là que vous êtes venu, ô Maître!

Bois le calice jusqu'à la lie, ô Christ! Donne ton corps qu'on le déchire, donne ton cœur qu'on le brise!

Marche! ô Christ, marche! C'est l'heure et la puissance des ténèbres... *Nunc est hora et potestas tenebrarum!*

Voici la croix! et soudain Jésus, comme s'il se réveillait d'une pensée distraite, la voit, ses yeux rayonnent, ses lèvres sourient, il étend les bras vers elle, il l'accepte, il l'embrasse, il la prend sur son épaule et courbé sous ce lourd poids qui l'écrase, il va!

La foule se met en cortège, les enfants courent à la tête, dansant et battant des mains... ils vont voir mourir un homme!.. Les soldats suivent avec le Christ et les deux condamnés qu'on crucifiera à ses côtés. Puis viennent les prêtres, cachant mal leur joie sous une gravité hypocrite et menteuse. Et autour, la foule égarée, la foule payée, qui crache sur le Christ et embrasse Barabbas, la foule des égouts et des jours sinistres. Et par dessous les cris on entend le bruit confus et grossier des conversations populaires avec des lazzis qui soulèvent des rires abjects. On se pousse, on se bouscule, on franchirait la haie des gardes, pour injurier de plus près l'innocent qui va mourir.

Jésus, silencieux, marche sous les outrages comme sous une voûte d'ignominie.

La route était longue encore à travers les rues tortueuses de Jérusalem jusqu'à la porte judiciaire, et de cette porte au Golgotha. Depuis la cène, Jésus n'avait ni bu ni mangé. Il avait passé une nuit sanglante dans les cachots du prêtre Anne, injurié, battu par les soldats juifs... puis étaient

venus les longs interrogatoires, puis la flagellation romaine : son sang avait jailli par cent déchirures, et de chacune des épines de sa couronne, des filets pourpres coulaient, rougissant sa figure, inondant ses yeux et son cou... Epuisé de force et de vie, il marchait, traînant sa croix qui cahotait sur les cailloux. Sa poitrine haletait, ses membres, longtemps soutenus par une volonté plus forte que la douleur, fléchirent enfin, ses genoux chancelèrent, il s'affaissa et la croix se renversa sur lui.

Un émoi courut dans le peuple, il crut que sa joie de voir crucifier lui échappait... Quand il vit que le Christ vivait encore, il se rassura et reprit ses cris et ses injures. Les soldats romains, brutalement, relevèrent le condamné et, sans pitié pour ce Juif qu'ils méprisaient comme ils méprisaient tous les Juifs, et qui devait mourir d'ailleurs, sans lui donner un moment de relâche, ils lui remirent la croix sur les épaules et le poussèrent en avant.

Et Jésus, pâle et sanglant, marcha seul, sans un ami, sans un fidèle.

Trois fois il tomba ainsi, et trois fois, de leurs rudes mains de soudard, les bourreaux le relevèrent. Un passant, corvéable aux Romains, fut appelé à l'aider, et cet étranger avec lui partagea le fardeau. Mais toujours ni un ami ni un fidèle.

O Christ, pourquoi les avez-vous aimés ainsi, puisqu'ils devaient vous abandonner tous, tous! Tous?.. Qu'ai-je dit? Non! non! il y aura un cœur du moins qui ne vous abandonnera pas!

Les disciples fuyants avaient tâché sans doute de cacher à Marie toute l'horreur du sort de son fils; mais bientôt, prévenue par les bruits de la foule, qui vont s'étendant au loin comme si l'air les portait avec lui, elle a tout appris... Jésus va mourir! Son fils!.. elle vole, elle veut voir son fils. Par les rues détournées raccourcissant son chemin, elle court, précipitant ses pas, le cœur navré d'angoisse. Tout à coup, elle entend des cris et des clameurs lointaines. Oh! c'est là! et soudain, au détour de la route, il est devant elle, pâle, sanglant, sous la croix qui l'écrase.

O mon Dieu!.. Un cri échappa à la Vierge; ni la foule ni les soldats ne l'arrêtent, et sanglotante, ses deux bras autour du cou de son Fils, elle le couvrit de ses baisers. " *Nec potuit dicere verbum*, „ dit saint Boniface. " Elle ne sut dire un mot. „ Elle ne parlait point, et pas plus que sur ses lèvres, la tradition ne met un mot sur les lèvres de Jésus. Elle pleurait!

Est-ce qu'une mère et un fils ont besoin de parler pour se comprendre?

O Marie, pauvre Marie, voilà donc ton enfant! ce Jésus si beau, que tu as tant de fois endormi sur tes genoux, que tu caressais avec tant d'amour, ce Jésus que tu courus cacher en Egypte pour le ravir aux jalousies d'Hérode, ce Jésus qui avait vécu trente ans sous ton regard, et qui ne t'avait quittée que pour aller enseigner et sauver son peuple. Voilà ce que ce peuple en a fait!

Saisis un moment et vaincus par le cri de cette

mère, bientôt les soldats et la foule se reprirent. On arracha la Vierge à son fils.

Oh! reste près, Marie, ne le quitte plus, il va mourir!

Enfin voici le terme! On enleva la croix des épaules du Christ et tandis qu'on la dressait, des soldats dépouillèrent la victime et la foule en cercle regardait.

Ah! que ne regarde-t-elle là-bas au loin, dans ce bois sombre et noir... il y a là, à quelque branche noueuse, un corps secoué par des convulsions hideuses. C'est le traître, désespéré, maudit, damné, qui se pend... et il crève par le milieu, *crepuit medius,* dit l'Evangile, comme on dirait d'un chien.

Mais la foule regarde les soldats, les bourreaux et la victime. Ils arrachent à Jésus son manteau et le déchirent pour s'en faire des parts. Ils lui arrachent sa robe, cette robe que Marie avait tissée pour son enfant; tantôt ils jetteront les dés pour savoir à qui elle appartiendra.

Et le Christ, le Roi des mondes, apparaît nu à la face de l'univers.

Que lui reste-t-il? De l'or?.. Il a vécu de travail et d'aumônes, et le peu qui servait à nourrir ses disciples, Judas le lui a volé... Une demeure?.. Depuis longtemps le Fils de l'homme n'avait pas même une pierre où reposer sa tête... De la gloire?.. Il va mourir sur un gibet avec deux voleurs... De l'honneur?.. On a trouvé qu'un Barabbas valait mieux que lui... Des amis, des fidèles?.. Où sont-ils? Ils étaient là, il y a huit jours, quand on jetait des

palmes au Maître. Et maintenant, sinon sa Mère et quelques femmes qui suivent de loin et pleurent, qui donc est avec lui de ceux qui l'aimaient?.. Il avait un lambeau d'étoffe pour se couvrir... les soldats se le disputent.

Que lui reste-t-il donc?.. Rien! Rien!

Ah! mes Frères! et nous, nous ne savons pas même dépouiller nos cœurs! Et quand, de l'amas de frivolités qui nous entourent, quelque morceau tombe, nous crions, nous pleurons, nous maudissons la vie!

Mais regardez donc le Maître!

Enfin, la croix est debout, Jésus y fut hissé, des cordes pénétrantes y attachent ses bras et ses pieds, et de grands clous, trouant sa chair sous les coups de marteau qui font jaillir son sang, l'y clouent et l'y suspendent.

Et Marie était là, et c'est sous ses yeux que coule ce sang, ce sang de son fils!

Et les Juifs applaudissent. A eux, ce sang qui coule; et cette mort maintenant assurée, et sur la croix cette victime dont la chair déchirée frémit, et cette mère qui pleure, font à leur haine une joie féroce.

Ecoutez comme ils l'injurient :

“ Allons! toi qui devais détruire le temple et le rebâtir en trois jours, sauve-toi donc de la mort! „

“ Allons, criait un autre, si tu es le fils de Dieu, descends de la croix. „

“ Ah! reprenait un troisième, il a sauvé les autres et il ne sait se sauver lui-même. „

Et à chacun de ces persiflages hideux, la foule trépignait et riait de son gros rire.

Jésus répondit, ses lèvres s'ouvrirent, il regarda le ciel : " Père, dit-il, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font! „

Trois grandes heures se passèrent, cruelles et lentes ; le sang de Jésus coulait goutte à goutte et sa vie s'épuisait doucement... Les Juifs savouraient la mort qui venait. Marie était là près de la croix, la tête relevée, les yeux fixés sur son enfant... Oh! le martyre de cette pauvre mère! Jean était debout près d'elle et Madeleine à genoux, ses deux bras enlacés au tronc de la croix, dans ses sanglots et dans ses larmes, ne détachait pas ses lèvres des pieds déchirés et sanglants du Maître.

Vers midi, le ciel se fit sombre, une nuit sinistre et livide envahit la terre : des chevauchées de nuages comme des fantômes passaient sur le soleil obscurci. Jésus sentit que son heure était là : " Mère, dit-il à Marie avec un accent d'ineffable tendresse, Mère! voilà désormais votre fils... „ et ses yeux se portèrent sur Jean le bien-aimé. Puis s'adressant à Jean lui-même : " Voilà votre Mère. „

C'était l'adieu et le testament de son cœur.

Mais se relevant bientôt dans toute sa force divine : " Tout est accompli maintenant, s'écria-t-il, et d'une grande voix il ajouta... Mon Père, je remets mon âme entre vos mains, „ puis il pencha la tête et il mourut... " *Et inclinato capite tradidit spiritum.* „

Au temple soudain, de la voûte jusqu'au sol, le grand voile se déchira. La terre fut secouée sur ses bases, comme si elle allait périr. Le roc se fendit et les os des morts reprirent leur chair. Un nuage de sang passa devant le soleil.

“ Ah! s'écria en tremblant le centurion qui avait conduit l'escorte, c'était donc vrai! il était le fils de Dieu. „ Et il s'en alla en se frappant la poitrine. Les soldats le suivirent, puis la foule, silencieuse, pressant le pas, terrifiée par les signes qui venaient du temple, de la terre, du ciel et des morts, sentant enfin dans son cœur la lâche peur des criminels qui fuient.

Et il resta à côté du cadavre, Marie, Jean et Madeleine.

Quand le gros du peuple fut loin, deux autres femmes se rapprochèrent, qui jusque-là s'étaient tenues à l'écart : Marie, la mère de Jacques, et Salomé, la mère de Jean.

Ensemble, silencieuses et désolées, devant cette croix où, inanimé, pendait le Maître, elles commencèrent la veillée des morts!

L'heure du sabbat était proche. La loi juive défendait que les corps des suppliciés demeurassent à la croix durant le saint jour. Les Prêtres allèrent donc demander à Pilate qu'il fît rompre les os aux trois crucifiés. L'ordre fut donné : des soldats, à coups de barre de fer brisèrent les os des jambes aux deux voleurs; mais, pour Jésus, ils virent qu'il était mort et passèrent outre. Toutefois l'un d'eux, pour enlever tout doute, lui enfonça sa lance

dans la poitrine et lui perça le cœur. Le corps fut secoué sur ses clous, et de la plaie il sortit du sang et de l'eau.

Joseph d'Arimathie, qui depuis longtemps était disciple de Jésus, mais qui par crainte des Juifs s'en cachait, courut chez Pilate et lui demanda le corps du Maître. Pilate le lui accorda et Joseph revint au calvaire. Là, aidé de quelques disciples accourus enfin, il se disposa à dépendre Jésus... Des échelles furent dressées, les clous arrachés, et doucement le corps divin fut descendu... Aux pieds de la croix Marie vint s'asseoir, elle ouvrit les bras et, déchiré, sanglant, livide et froid, le corps du Fils fut posé sur les genoux de la Mère!

O Marie! O pauvre Marie! vous souvient-il du jour où, dans l'étable, Dieu vous le donna, ce fils, charmant et beau, sur vos genoux, entre vos bras!.. Voilà comment les hommes vous le rendent!

Bientôt des mains douces et pieuses lavèrent le divin corps de tout le sang dont il était rougi. Puis elles répandirent sur lui une essence parfumée de myrrhe et d'aloès, et, suivant la coutume juive, elles l'enveloppèrent d'un linceul et l'enroulèrent dans des bandes de linge fin. Près de là s'ouvrait dans le roc une sépulture nouvelle. Jésus y fut déposé... On roula plus près une grosse dalle, on la releva et le tombeau fut fermé.

Tout était fini! Toutefois ni Marie ni les saintes femmes ne quittèrent la place où reposait le Bien-Aimé.

Elles s'assirent près du tombeau, considérant où on

l'avait mis! Mais bientôt la nuit se fit plus sombre, il fallut partir; ensemble, silencieuses et désolées, elles s'en retournèrent vers la ville.

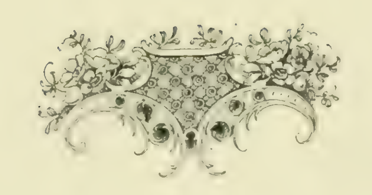
Sur le sol, à chaque pas, elles retrouvaient le sang que Jésus avait versé.

Mes bien-aimés Frères... Je vous ai fait le récit de la passion de notre bien-aimé Maître. Que pourrais-je ajouter à l'Evangile? Si toutes ces douleurs, toutes ces souffrances, tout ce sang, toutes ces larmes n'ont rien dit à votre âme, à quoi bon mes pauvres paroles? Elles ne les toucheraient pas! Mais quel est le cœur si dur qui ne soit bouleversé par la mort de ce Dieu se sacrifiant pour les hommes? Car c'est pour nous, c'est pour moi, c'est pour vous, c'est pour l'humanité entière qu'il a souffert ainsi, qu'il a été crucifié ainsi, qu'il est mort ainsi! “ *Cruxifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato passus et sepultus est.* „

Il y a ma part de péché, il y a la vôtre, mes Frères, dans ces trente deniers de Judas, dans ces soufflets, dans ces injures, dans ces coups, dans cette rude croix, dans ces clous et dans cette lance qui lui déchire le cœur.

Pardon, ô mon Jésus! Pardon pour moi, pardon pour eux! Pardon pour tous les hommes! Sauvez-nous, mon Dieu! Ah! que votre sang ne soit pas tombé en vain sur nos âmes... Vous savez combien notre volonté est faible et notre chair infirme; vous savez de quel triste limon vous nous avez formés. Sauvez-nous, Seigneur : sans vous, nous périrons. O Maître, ô Sauveur, ô Jésus! Même

pour vos bourreaux vous avez eu une prière de miséricorde. Pour nous qui voulons vous aimer, qui voulons vous suivre, qui voulons sur vos pas porter la croix du devoir et de la souffrance... pour nous aussi, demandez au Père qu'il nous pardonne, car nous aussi, quand le mal nous entraîne, nous ne savons pas ce que nous faisons. *Pater dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt.*





Les Petites Sœurs des Pauvres

Ne spernas hominem in senectute sua : etenim ex nobis senescunt.

Ne dédaignez pas les vieillards... est-ce que nous ne vieillirons pas aussi? ECCLÉSIASTIQUE, c. 8, v. 7.

MES FRÈRES BIEN-AIMÉS EN JÉSUS-CHRIST,

E suis appelé à vous parler aujourd'hui en faveur des vieillards recueillis par les Petites Sœurs des Pauvres.

J'ambitionnais cet honneur et, quand il me fut donné, j'ai été pris de crainte. Je sentais dans mon âme, pour les uns tant de compatissance, et pour les autres tant d'admiration respectueuse, que jamais, me semble-t-il, mes paroles n'arriveraient à vous

dire, comme je le voudrais, ce que j'éprouve et ce que je sens.

Mais j'ai bon espoir maintenant, parce que je vous parle devant eux et devant elles.

Oui, cette grande infortune de la vieillesse dénuée et mendiante, vous la voyez de vos yeux; et vous voyez de vos yeux aussi l'incomparable héroïsme de ces femmes devant lesquelles je m'incline, bien bas, bien bas, comme devant l'idéale et vivante image de la divine charité de mon Maître.

Et c'est devant le Maître aussi que je vous parle, mes bien-aimés Frères; devant le Christ qui donnait comme le signe et la marque de sa venue, que la bonne nouvelle était annoncée aux pauvres " *pauperes evangelizantur.* „

Ah! quel tableau, mes frères!.. Du fond de ce tabernacle, le Christ, le Maître, qui vous appelle et qui vous crie : " Ce que vous ferez au plus petit de mes frères délaissés, vous me le ferez à moi-même. *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (1). „

Autour de vous, entre les murs de cette maison bénie, cinq cents pauvres vieillards qui vous contemplent, qui ont espoir en vous et vous supplient. Et devant vous, humbles, muettes, ces admirables femmes, ces vierges, ces saintes, ces chères petites sœurs, regardez-les donc, regardez-les... A ces vieillards, à ces pauvres, elles, elles ont tout donné,

(1) MATTH., ch. XXV, v. 40.

corps et âme, sang et vie, elles se sont données tout entières!

Ah! je n'ai plus peur maintenant, car tout mon discours est là, à vous les montrer, eux et elles, et par dessus, comme dans les tableaux des vieux maitres, un nimbe auréolé tombant du ciel, ces mots du Christ : " Ce que vous ferez au plus petit de mes Frères bien-aimés, vous me l'aurez fait à moi-même. „

On lit dans la vie de saint Martin, qu'un jour rencontrant au bord du chemin un pauvre mi-nu et grelottant sous la bise, il dégrafa son manteau, en coupa la moitié et la lui jeta. La nuit d'après, le Christ lui apparut drapé dans le manteau jeté au pauvre : " Martin, mon catéchumène, lui dit-il, c'est moi qu'hier vous avez vêtu. „

A dix siècles de distance, sainte Elisabeth de Hongrie, la chère sainte de la Wartbourg, trouva un jour, couché sur la route, un pauvre vieillard épuisé et mourant. Elle le prit dans ses bras, le porta au château, le baigna, l'habilla, le nourrit, et comme il était exténué par la fatigue, dans son propre lit elle le coucha. Or, comme elle veillait auprès du pauvre, le duc, son mari, rentra. Des commensaux qui taxaient volontiers de folie la charité de la duchesse, l'avertirent de ce nouvel excès. Le duc, irrité, se précipita dans sa chambre, et brusquement, repoussant la sainte, il découvrit sa couche.

Il n'y avait plus de pauvre.

Mais, à la place où le pauvre avait dormi, un

grand Christ sanglant, les bras étendus, reposait.

Il y a dans la vie de l'homme une heure, un moment, un éclair parfois, singulièrement douloureux et angoissant, et qui couvrirait son existence d'une irréparable mélancolie si le tourbillon des événements et des pensées ne l'étourdissait pas. C'est l'heure, c'est l'instant où, dans une impression soudaine, l'envahit pour la première fois la sensation de la jeunesse qui s'en va et de la vieillesse qui vient! C'était si bon de se sentir dans la pleine possession de sa force et de sa vie... de se sentir l'âme vigoureuse et saine et, pour servir cette âme, un sain et vigoureux corps. " *Mens sana in corpore sano.* „

Et voici que tout à coup cette âme, qui veut aujourd'hui comme elle voulait hier, se heurte pour la première fois à ce pauvre corps, qui hier encore pouvait, mais qui aujourd'hui ne peut plus! L'acier de ses muscles s'est détrempé, et comme un outil que le travail a usé, dont il a ébrêché le fil, il ne mord plus à la tâche.

C'est donc fini, l'heure est venue de descendre, et la pente est si rapide! Une pierre s'est décrochée au faite de l'édifice et elle est tombée, et elles tomberont ainsi toutes, et après c'est la ruine!

Et comme elle se précipite, cette ruine lamentable! Quelle démolisseuse rapide et fébrile, cette inexorable vieillesse! Elle s'acharne sur ce corps... elle lui arrache par lambeaux sa vigueur et sa souplesse, elle le raidit et l'affale. Elle lui arrache sa beauté, elle le creuse, elle l'émacie, elle le dessèche

comme ces vieux arbres qu'auraient respectés les tempêtes, et qui rongés dans leurs moëlles, à travers le ciel gris, ne lèvent plus que des bras dépouillés.

Et par je ne sais quelle dérision, dans ces pauvres corps qu'elle mine, elle laisse vivante et debout une chose, le souvenir du temps passé, des générosités et des vaillances d'autrefois, des bonheurs à jamais éteints, de tous les biens irrévocablement perdus!

Parfois, et comme si ce n'était pas assez de la ruine du corps, elle s'acharne sur l'âme : la mémoire se trouble, elle perd le fil du passé et s'y égare... les visions du dehors ne lui viennent plus qu'à travers des yeux ternis et voilés, comme dans un nuage. L'oreille se ferme sur les chants du monde, et même cette incomparable musique du langage humain ne l'atteint plus. Le vieillard regarde hébété, il interroge et branle la tête, il n'entend plus!..

Et ce cœur, qui avait aimé et qui s'était donné dans l'amour, ce cœur se replie sur lui-même, il se referme lui aussi, et dans l'inconscience il commence cette vie en soi-même et de soi-même que l'on a appelée d'un nom spécial : l'egoïsme des vieillards.

La voilà, cette divine intelligence, somnolente, assoupie, avec des lueurs enfantines qui passent, puis le sommeil, nuit de l'âme, préludant à la mort!

C'est fait maintenant, et la ruine est totale.

Ne spernas hominem in senectute sua... O mon fils, ne dédaignez pas le vieillard dans sa ruine!..

Non, non, Seigneur, je ne le mépriserai pas; mais laissez-moi dire ce que je sens dans mon âme.

Non, je ne mépriserai pas le vieillard; je me découvrirai devant ce vaincu du temps et de la vie; mais la vérité me presse... Cette ruine de l'homme est faite pour le respect, elle n'est pas faite pour l'amour... Mon cœur va à l'enfant qui est l'espérance, il va à la jeunesse qui est la fleur de la vie, il va à l'homme vaillant et fort, débordant de toutes les générosités et de toutes les vertus; mais, pour aller au vieillard, il faut ou que la reconnaissance le tire, ou que votre grâce le pousse, Seigneur!

Car la vieillesse n'est pas venue seule!.. La beauté, la force, l'attrait s'en sont allés, et à leur place est accouru tout le cortège des infirmités humaines; elles se sont installées dans ce pauvre corps qui tombait, et, souterrainement, elles le rongent, elles l'épuisent, elles le décomposent... Et à cette vieillesse-là... Oui, je le sens, mon cœur répugne.

Et ce n'est pas du vieillard riche que j'ai à vous parler, n'est-ce pas?.. C'est du vieillard pauvre, c'est du vieillard dénué, du vieillard abandonné, du vieillard des taudis, des caves et des mansardes.

Quand le vieillard est pauvre, les soins qu'il ne peut se donner à lui-même, il ne les trouve ni dans des mains amies, ni dans des mains payées;

il croupit; sa décrépitude devient hideuse; ce malheureux à qui l'approche donne des sursauts... ce n'est plus une ruine seulement, c'est dans la ruine l'abjection et l'horreur.

Eh bien! c'est ce vieillard hideux, repoussant, immonde, c'est cette ruine souillée... que la Petite Sœur, à vingt ans, souriante et aimante, est allée prendre dans ses bras. Oui! Chères Petites Sœurs, c'est lui, c'est lui-même, vous l'avez soulevé de dessus la paille où il gisait, vous l'avez couché sur un lit que vous aviez fait pour lui, de vos mains vous l'avez lavé, vous avez pansé ses ulcères, vous l'avez nourri; pour lui vous vivez!.. C'est pour lui que vous avez quitté votre mère!

Ah! voilà la merveille qu'a faite le Christ, et je m'en vais vous la dire!

“ *Narrabo mirabilia tua, Domine.* „ O Frères, écoutez! Ce n'est plus la vieillesse que j'ai à vous montrer maintenant, la vieillesse toujours mélancolique et triste, c'est la jeunesse avec tous ses espoirs et toutes ces vaillances. Ce n'est plus le crépuscule terne d'une vie qui tombe, c'est l'aurore radieuse d'une vie qui s'ouvre, comme s'ouvrent les fleurs pures, embaumées, aux rayons d'un soleil d'avril!

Jeunes, vous l'êtes encore, ou du moins vous vous souvenez; eh bien, rentrez en vous-mêmes, et contemplez le spectacle qu'offre à cet âge le cœur humain.

Il a derrière lui son enfance et ses souvenirs d'enfant, charmants et doux, mais il n'a point de

regrets sur ce passé qui, en vérité, ne fut que l'éclosion d'une vie qui aujourd'hui commence. Il a devant lui l'avenir, l'avenir aux mille chemins enchantés, tous attirants, tous débordants de promesses : car il a toutes ses illusions, ce pauvre cœur, il ne sait rien des hommes ni des choses, il croit à la vertu, à l'honneur, au bonheur, et le monde qu'il voit est le monde ensoleillé de nos rêves. Oh! que la terre lui semble belle!.. Et devant cette vision de l'avenir, il se sent brûlé de trois grands désirs : le désir de se dévouer, sans doute, de faire des choses grandes et généreuses; mais aussi, et surtout dans les cœurs de femme, le désir, le besoin d'aimer et d'être aimé que rien du monde n'assouvira jamais! Et par dessus tout, mes Frères, ce désir qui est le fond du cœur de l'homme, et en qui tous les autres se confondent et se résument : le désir, la faim, la soif d'être heureux.

La voilà bien, n'est-ce pas, la jeunesse!.. Et ce bonheur, pour elle vous savez bien où il est, n'est-ce pas?.. Il est où vous l'avez cherché, vous : il est dans le monde, il est dans les créatures si sollicitantes, il est dans la joie, il est dans la fortune, il est dans les chaudes affections de la terre, il est dans ce foyer familial sous l'aile tendre d'un père et d'une mère, il est dans ce foyer nouveau, dans ce doux nid que vous tressiez en vos pensées et où vous rêviez déjà les chers baisers de vos petits enfants.

Eh bien! quand vous rêviez, vous, elle, elle s'est

levée; elle est allée à sa mère, et, caressante, la regardant de ses beaux yeux si profonds et si purs, doucement : “ Mère, lui a-t-elle dit, ne pleure pas!.. je voudrais me faire religieuse! „

Ah! pauvre cœur de mère!

Mes Frères, je le sais, mon devoir est de prêcher le courage, l'héroïsme même, mon devoir est de vous crier : Sacrifiez-vous, sacrifiez votre enfant!.. Mais il faudrait n'avoir pas d'entrailles pour ne pas comprendre ce que souffre alors la mère, comme son cœur se tord, comme son âme se déchire.

“ Oh! non, ma fille, a dit la mère, non, non! tu ne sais rien de la vie, attends, attends! „ Et elle, obéissante, a incliné la tête.

Et le monde est venu, accourant à l'appel de la mère; devant la jeune fille il a étalé, miroitantes, ses séductions les plus enchanteresses. Elle regardait.

Il a déroulé devant elle les sollicitations de la fortune et la puissance de l'or!

“ Non! je veux des trésors que la rouille ne ronge pas! „ *Quos ærugo non demolitur.*

Il lui a montré cette royauté superbe de la beauté et de la grâce, courbant les hommes sous son pied triomphal. “ Oh, non! la beauté est si vaine! *Vana est pulchritudo.* Oh! non, comme la fleur des prés, elle se fane. *Tanquam flos agri sic efflorebit.* „

Il lui a montré les douceurs capiteuses et enivrantes de l'amour, si doux au cœur, si doux aux lèvres.

Non! je ne veux pas de vos amours, ils meurent! Je veux un amour qui ne meurt pas!

Il lui a montré comme à vous cette famille bénie, où sous l'œil de Dieu elle serait reine, où à ses petits enfants, à genoux devant elle, elle apprendrait à dire : Notre Père qui êtes aux cieux.

Et même alors elle a crié : Non! non! je veux mieux et plus haut.

Je veux le Christ, le Christ, l'unique amour de mon cœur, le Christ mon fiancé, le Christ mon époux!

Et un jour enfin, découragée et vaincue, la mère a laissé tomber les bras : Va, mon enfant... C'est Dieu qui t'avait donnée à mon amour, c'est lui qui te reprend... Va! que son saint nom soit béni : prie-le pour moi; prie-le pour ton père! „

Longtemps elles se sont tenues enlacées, ne sachant détacher ni leurs bras, ni leurs cœurs : pas un mot ne sortait de leurs lèvres, des sanglots se brisaient dans leur poitrine, puis, en un instant où Dieu rassembla pour elles toutes les douleurs du martyre, elle s'est redressée, et doucement, repoussant loin d'elle sa mère!.. elle est partie!..

Où cela?.. Au Christ, toujours au Christ! Car on l'a dit un jour dans des termes si beaux que vous me permettrez de les reproduire :

“ C'est lui, cet amant invisible, mort sur un gibet, il y a dix-huit siècles, et qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour. C'est lui, qui apparait aux ames avec un éclat et un attrait qui les fascine. C'est lui, qui fond tout à coup sur

elles et en fait sa proie; lui, qui prend toute vivante la chair de votre chair et s'abreuve du plus pur de votre sang... Un Dieu seul peut remporter de tels triomphes et mériter de tels abandons.

Des cœurs jeunes et innocents se donnent à lui pour le récompenser du don qu'il nous a fait de lui-même, et ce sacrifice qui nous crucifie n'est que la réponse du cœur humain à l'amour d'un Dieu qui s'est fait crucifier pour nous! „

Oui, c'est au Christ qu'elle est allée.

“ Voici votre servante, ô mon Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole! „

Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.

Et le Christ lui a montré les vieillards dans le dénuement de leur misère :

“ Voila, ma fille!.. Ne les dédaignez pas! *Ne despicias hominem in senectute sua.* Aimez-les et par amour servez-les... : O ma fille, ce que vous ferez au plus petit, au dernier de ces pauvres frères abandonnés, vous me l'aurez fait à moi-même! „

Voilà pourquoi elle a ouvert ses deux bras et son cœur à ces pauvres, voilà pourquoi, joyeuse, elle leur a donné sa vie, toute sa vie jusqu'au dernier souffle de sa poitrine, jusqu'à la dernière goutte de son sang!

Oh! comme elle a marché joyeuse sur les fleurs que le monde avait jetées sous ses pieds, comme elle s'est dépouillée de ses frivoles parures, comme elle s'est hâtée à faire tomber sous l'acier des ciseaux

ses cheveux, ses beaux cheveux dont s'enorgueillissait sa mère. Et la voilà maintenant dans sa pauvre petite robe noire, avec son bandeau blanc sur le front. Elle a la petite croix de son Christ sur la poitrine, l'anneau de son fiancé divin au doigt, n'est-ce pas?.. Cela lui suffit! Elle est prête! A l'œuvre! A l'œuvre! O chère Petite Sœur!.. pour toute votre vie!

Et elle chante, mes Frères, elle chante ce vieux psaume d'Israël : " O mon Seigneur, vous m'avez prise par la main droite et vous m'avez conduite où vous vouliez. „ *Tenuisti manum dexteram tuam et in voluntate tua deduxisti me.*

" Que puis-je désirer de plus sur la terre?.. „ *A te quid volui super terram.*

" O Dieu de mon cœur, ma chair défaille dans la joie, car c'est vous, vous-même, qui êtes mon sort et mon lot à tout jamais. „ *Defecit caro mea et cor meum, Deus cordis mei et pars mea in æternum.*

Oui, c'est son lot, son sort et sa vie à jamais!..

Et savez-vous ce que c'est que cette vie, mes bien-aimés Frères?

Car enfin la nature humaine, la pauvre nature humaine est toujours là, n'est-ce pas? L'enthousiasme des premières heures, si saint qu'il soit, s'éteint un jour et tombe; l'attrait des choses neuves s'en va, la force du vouloir à la longue s'use et s'épuise, et il reste alors cette monotonie de jours toujours les mêmes... le temps marchant toujours du même pas, comme va toujours du même pas,

dans la fatalité morne de son allure, l'inerte pendule des horloges au fond des vieux bahuts sombres.

Et qu'est-ce que c'est encore une fois que cette monotone et morne vie? Ah! ne le voyez-vous pas, ne le sentez-vous pas? Ne savez-vous pas qu'elles sont les servantes de ces vieux et de ces vieilles? Et faut-il que je vous dise, pour les servir à quels abaissements elles doivent descendre!..

Oh! lâcheté des délicatesses mondaines!

Ce qu'elles font, ce qu'elles font tous les jours, vous ne sauriez pas même l'entendre!

Et elles le font, souriantes, toujours prêtes. Elles ne les servent pas seulement, leurs vieillards, elles les aiment, elles leur sourient, elles s'ingénient à leur plaire, elles chantent pour eux, elles les caressent et les calinent comme une mère ferait de son enfant!

Et elles? Et elles? Qu'ont-elles en retour? Ah! il s'agit bien d'elles!.. Ont-elles jamais songé à elles-mêmes? Elles viennent les dernières. Si leur cœur trouve quelque nourriture en ce monde, c'est un reste d'amour sorti de ces vieux cœurs épuisés, comme à leur table on sert les restes de la table des vieillards.

Et c'est là leur vie, Frères bien-aimés, c'est là leur vie, l'entendez-vous? Elle durera dix ans, vingt ans, trente ans, tant que voudra Dieu. Elles sont toujours prêtes.

Et pourtant, dites-moi, pourquoi les voyez-vous toujours joyeuses? Pourquoi jamais une plainte sur leurs lèvres, jamais un soupir dans leur cœur...

Pourquoi jamais un regret, jamais un regard en arrière? Pourquoi, si mille vies leur étaient données, toutes les mille, l'une après l'autre, elles les dévoueraient à ces pauvres? Pourquoi?

Ah! c'est que dans ces pauvres, comme saint Martin dans son mendiant, comme sainte Elisabeth dans son vieillard tombé, elles ont découvert l'Aimé, elles ont découvert l'Epoux, elles ont découvert leur Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ. Ah! vous ne savez pas combien il est enivrant d'aimer le Seigneur dans ses pauvres... Allez, allez, cherchez bien dans votre monde une joie, une suavité, une douceur, une ivresse qui approche seulement de la joie, de la suavité, de la douceur, de l'ivresse qu'il y a aimer le Maître. La langue humaine est impuissante à le dire, la main de l'homme ne l'écrira jamais, mais le cœur qui l'a senti, sait, dans le frémissement de son bonheur, ce que c'est qu'aimer Jésus et sentir qu'il vous aime. *Nec lingua valet dicere, nec littera exprimere, expertus potest credere quid sit Jesum diligere.*

Mais cette douceur-là vient du Ciel; il en est une qui leur vient de la terre.

Quand le semeur voit mûrir ses blés, il y a une joie dans son âme : il se souvient que c'est lui, de son geste auguste qui les a jetés dans les guérets. Ainsi la joie vient à l'âme de la Petite Sœur d'une source plus humaine. Son œuvre à elle, elle la voit, elle la contemple et, comme le semeur, elle bénit Dieu!

Je vous ai dépeint la vieillesse de l'homme...

Pourquoi dans ces vieillards ne la reconnaissez-vous plus... Pourquoi n'est-elle plus ni répugnante, ni souillée, ni hideuse? Pourquoi vous semble-t-il qu'elle est aimable et facile à aimer, et qu'à l'aimer il y aurait de la douceur!

Ah! c'est que dans leur amour, elles l'ont transformée. Elles l'ont faite propre, belle, attirante... et vous ne savez pas ce qu'il en a coûté à leurs mains!.. Elles l'ont faite résignée, douce, contente, joyeuse même, et vous ne savez pas ce qu'il en a coûté à leur cœur!.. Oui, elles ont mis un rayon de joie sur ces fronts dépouillés et dans ces yeux ternis, elles ont remis des sourires sur ces lèvres desséchées et flétries, et à ces vieux cœurs, qui semblaient à jamais déshérités de l'amour, à ces pauvres cœurs qui achèvent de mourir, jusqu'au dernier, elles feront sentir l'incomparable suavité d'être aimé.

Cela, c'est leur œuvre; ces fruits, ces doux fruits, elles les ont semés et les voyant mûrir... oh! je comprends qu'il y ait de la joie dans leur âme! Faire des heureux, il n'y a que cela de bon dans la vie.

Qu'avec la grâce divine, la vue du bonheur que vos mains et vos cœurs répandent, vous encourage, ô mes Petites Sœurs, et dans le sang de vos sacrifices vous soutienne jusqu'au bout!

Jusqu'au bout!.. Oui, car un jour vient — et ce jour vient vite, hélas! pour elles — où la Petite Sœur, épuisée à son tour, sentira que son heure est là, et toujours souriante, comme elle allait à ses vieillards, elle ira à la mort.

L'avez-vous vue alors.

Dans une chambre aux murs nus, au pied d'un crucifix, sur un lit blanc, dans son pauvre habit, la morte est étendue. Un sourire d'ineffable paix s'est fixé sur ses lèvres froides. Une couronne de fiancée orne son front et elle garde au doigt l'anneau d'argent de son époux le Christ! Quatre cierges jaunes brûlent et crépitent dans des chandeliers de bois; leur flamme rouge promène en se balançant des lueurs vagues sur la morte, Et dans un coin, songeant à la partie, une Petite Sœur pleure silencieuse.

Mais il y a des fleurs autour de ce beau cadavre!

Les vieillards qui l'aimaient sont allés dans la campagne et, courbant leurs vieux os, de leurs mains tremblantes, pour elle, ils les ont cueillies; avec des violettes et des marguerites ils ont fait de petits bouquets dont ils parsèment sa robe, et avec des feuilles de lierre des guirlandes qui tournent en feston autour du lit... Demain, on dira sur elle la messe des pauvres, puis, les vieillards prendront le cercueil sur les épaules et, suivis du cortège de tous ces vieux, pleurants et gémissants, on la conduira au cimetière.

Il n'y aura pas de nom sur sa tombe; rien qu'une croix de bois noir avec ces mots : “ Petite Sœur des Pauvres. „

O splendeur des grands défunts, ô richesse des pompes funèbres, ô faste solennel des rois raidis dans la mort, qu'êtes-vous, qu'êtes-vous à côté de

ces fleurs des pauvres vieillards, à côté de leurs larmes et de leurs sanglots!

Allez! allez! riches, grands, puissants et rois, dressez l'orgueilleux cortège de vos funérailles!

Vanité vos catafalques et vos couronnes, vanités vos grands velours et vos dais noirs larmés d'argent, vanité la forêt de vos cierges et l'encens de vos cassolettes, vanité les gros bourdons qui tintent et les orgues qui pleurent, vanité vos chevaux caparaçonnés de crêpe et vos laquais endeuillis portant vos écussons et vos armes, vanité, vanité, cet étalage fastueux d'une fortune qui ne vous a pas sauvés de la mort et qui ne vous sauvera pas de l'oubli!

Mais ces pleurs des pauvres, mais ces larmes des pauvres, mais cet amour des pauvres, les anges sont descendus les recueillir dans leurs mains pieuses, et du grand vol de leurs ailes ils les ont portés au ciel. Pourquoi? Il faut des fleurs aux noces, n'est-ce pas?.. Eh bien, aux noces maintenant de la Petite Sœur, sur les pas de cette épousée immortelle, à jamais unie à son divin époux, ils ont jeté les pleurs, les larmes et les amours de la terre! C'est à jamais maintenant. Le Christ a passé sa gauche autour de son cou et de sa droite il la presse sur son cœur. “ *Læva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me!* „

Soyez béni, mon Dieu, d'avoir donné à ces âmes la glorieuse apothéose de cette mort et de ce cortège. Elles n'ont ambitionné que votre amour, ô mon Dieu; mais pour nous, qui avions vu leur vie

et l'immolation de leur existence, pour la terre, il fallait un triomphe à ces humiliées de l'amour! •

Vous le leur donnez, Seigneur, grandiose et superbe, touchant et sublime! Soyez béni.

J'ai fini, mes Frères.

Il y a une chose qu'à leurs pauvres vieillards les Petites Sœurs ne peuvent pas donner, et qu'à vous elles demandent, de l'or. Chaque jour, vous le savez, elles mendient pour les faire vivre, et aujourd'hui, en leur nom, c'est moi qui vous demande l'aumône.

Quand elles ont tout donné, elles n'attendent de vous que cela... Le leur refuserez-vous? Non, n'est-ce pas?.. En présence des sacrifices que je viens de vous dire, en présence de ces femmes qui immolent leur corps, leur cœur, leur sang, leur vie, vous, n'auriez-vous pas le courage de sacrifier un lambeau au moins de cette vaine attache à la fortune qui vous rive au monde et aux frivolites mondaines? Oh! vous rougiriez, n'est-ce pas! Donnez donc!.. et, s'il vous plait, ne mesurez pas!

Donnez par amour pour ces vieillards qui vous supplient et qui ont besoin de vous... *Ne despicias hominem in senectute sua!..* Ne dédaignons pas le vieillard... est-ce que nous ne vieillirons pas aussi.

Donnez par amour pour ces chères Petites Sœurs, dont le cœur souffre, et qui pleurent aux heures où le dénuement parfois paralyse l'élan de leur âme. Elles aussi ont besoin de vous... Elles aussi vous tendent la main... Oh! ces mains-là, ces saintes mains des Petites Sœurs, ces mains que les durs

travaux ont meurtries, ces mains que vous devriez baiser, les laisserez-vous vides? Non, non, non! n'est-ce pas?

Donnez par amour pour le Christ... lui aussi vous implore... O mon fils, ô ma fille, ce que vous ferez au plus petit de mes frères délaissés, vous me l'aurez fait à moi-même.

Enfin donnez par amour pour vous-mêmes! Il vous sera bon, croyez-m'en, quand vous aurez à paraître devant le Juge, il vous sera bon d'avoir donné et par vos aumônes d'avoir lavé vos fautes “ *eleemosyna liberat a peccato.* „

Il vous sera bon d'être aimés des Petites Sœurs des Pauvres, de les avoir pour introductrices et suppliantes, et de voir, comme leur âme, votre âme escortée par les prières des pauvres et des vieillards.

O Christ, ô Maître, moi j'ai donné ce que j'avais, le pauvre appoint de ma parole. Bénissez-la pour qu'elle ne soit point stérile. J'ai voulu bien faire. J'aurais voulu mieux faire; mais j'ai fait ce que j'ai pu. Tenez m'en compte, ô Maître. Oh! que je serais heureux si, pour paraître devant vous, quand mon heure aussi sera venue, j'avais dans mon âme les vertus de la dernière des Petites Sœurs des Pauvres!





DE L'ADOPTION

Quamobrem, rex, consilium meum placeat tibi, et peccata tua eleemosynis redime et iniquitates tuas misericordiis pauperum.

O Roi, écoutez donc mon conseil : rachetez vos péchés par vos aumônes et vos iniquités par vos miséricordes aux pauvres. En DANIEL, ch. 4.

MES BIEN-AIMÉS FRÈRES,

UN jour, dans un entretien qui n'est jamais sorti de ma mémoire, un saint et vénéré vieillard, que Dieu depuis a appelé au repos, me dit cette parole profonde et hardie. Il me montrait du doigt le crucifix de cuivre qui reposait sur la table de sa cellule austère : " A quoi bon ce crucifix, si ce n'est pour l'imiter et pour le suivre? „

Et c'est vrai, mes Frères! A quoi nous serviraient toutes les grâces de rédemption et de salut que le Sauveur est venu répandre dans nos âmes, si, les yeux fixés sur lui, nous ne nous efforcions pas de reproduire en nous-mêmes le type, la vie et les œuvres de l'homme dont il est venu donner le modele? “ *Ecce homo!* „

Ce ne sont pas ceux qui me crient “ Seigneur, Seigneur „ qui iront à la gloire, mais ceux qui feront la volonté de mon Père qui est dans les Cieux.

Et la volonté de Son Père “ *Voluntas Dei sanctificatio vestra* „ (1). La volonté de Dieu, c'est que vous soyez saints. Comment? En nous faisant dans le Christ une créature nouvelle “ *in Christo nova creatura* „ (2).

Comment encore?.. En dépouillant notre âme de nous-mêmes et en la revêtant du Christ “ *Christum induistis* „ (3).

Revêtir le Christ, qu'est-ce donc, sinon vivre de sa vie et retracer en nous sa divine physionomie? Il faut, comme dit l'Apôtre, que la vie de Jésus se manifeste jusque dans notre chair mortelle. “ *Ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali* „ (4).

(1) Thess., 4, 3.
(2) Cor., 5, 17.
(3) Gal., 3, 27.
(4) Cor., 2, 11.

Voilà notre travail suprême et l'œuvre de toute notre existence : contempler le Christ et le copier en nous.

Nous ne sommes chrétiens que dans la mesure où nous reproduisons en nous son image. Et c'est œuvre de tous les jours; car le travail est long, et notre rebelle nature efface sans cesse, si nous n'y prenons garde, les traits que déjà nous y avions mis.

Et voilà pourquoi devant vos yeux, sur les autels, au faîte des temples, dans vos demeures, aux chevets de vos lits, dans vos mains, sur vos poitrines, la croix, toujours la croix, et le divin crucifié.

C'est le grand livre de la science chrétienne... Saint Paul se glorifiait de n'en pas connaître d'autre : " Je ne sais rien, sinon Jésus-Christ crucifié ".

Mais à quoi bon ce livre, si vous en détournez les yeux, si vous n'y voulez point lire?

A quoi bon le crucifix, si vous ne voulez pas l'imiter et le suivre?..

Appelé à plaider devant vous la cause des pauvres, je veux me borner à cette seule question : Devant ces pauvres, qu'eût fait le Christ?

Je vais répondre; mais de grâce, après, faites ce qu'eût fait le Christ.

Faites-le, parce que vous êtes chrétiens et qu'il vous faut porter les couleurs du maître.

Faites-le surtout, parce que vous êtes pécheurs.

O Roi de Babylone, s'écrie le prophète, voici le

sens de vos rêves : Cet arbre que vous avez vu si grand et si fort, dont la cime s'élevait jusqu'aux nues et se laissait voir de toute la terre, dont les ramées puissantes donnaient de l'ombre aux troupeaux des champs et des nids à tous les oiseaux du ciel, c'est vous! Mais voici que la hâche est près du tronc et que vous allez être jeté loin des hommes, et que votre royaume va être éparpillé à quiconque en voudra prendre. O Roi, écoutez donc mon conseil; rachetez vos péchés par vos aumônes et lavez vos taches dans vos miséricordes aux pauvres.

“ *Quamobrem, rex, consilium meum placeat tibi et peccata tua eleemosynis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum.* „

Vous n'ignorez pas, mes Frères, que toute la vieille Bible n'est occupée, pour ainsi parler, qu'à dessiner à l'avance et dans la lumière de la prophétie, la figure du Messie à venir, la physionomie du Christ, l'Attendu des Nations. Or voici, en un seul psaume, le psaume 71e, les traits qu'il en marque :

Judicabit pauperes, il sera le juge des pauvres. — *Salvos faciet filios pauperum,* il sauvera les fils des pauvres. — *Liberabit pauperem a potente, pauperem cui non erat adjutor,* il délivrera le pauvre des mains du puissant, le pauvre qui était sans aide. — *Parcet pauperi,* il épargnera le pauvre. *Animas pauperum salvas faciet,* il sauvera les âmes des pauvres. — *Ex usuris et iniquitate redimet animas eorum,* il arrachera leurs âmes à l'usure et à

l'iniquité. — *Honorabile nomen eorum coram illo,* le nom des pauvres sera en honneur devant lui.

A côté de la figure, mettez la réalité.

Lorsque Jean le baptiseur, dans les fers d'Hérode, entendit la renommée naissante de Jésus, il lui envoya deux de ses disciples, chargés de demander au Maître qui il était. Jésus leur répondit : " Allez, et dites à Jean que je suis venu annoncer la bonne nouvelle aux pauvres. " *Pauperes evangelizantur.* „

C'est là, si je puis m'exprimer ainsi, le cachet et comme le signalement du Sauveur.

Et comment l'entendait-il, cette bonne nouvelle prêchée au pauvre?

Son premier pas dans la vie est bien fait pour nous jeter dans la stupeur... Cette mère pauvre et recueillie dans le temple, à peu près comme sont les orphelins du peuple. Ce père pauvre, né à Bethléem, faute d'ouvrage émigré à Jérusalem, quand on y restaura le temple; puis, le travail fini, se fixant à Nazareth et y gagnant au jour le jour sa vie... Cette crèche d'écurie pour berceau; cette écurie elle-même ouverte au vent; cette paille, ces bergers, ces veilleurs de nuit conviés seuls à saluer sa naissance... Cette fuite en Egypte, où il faut bien que l'on mendie pour vivre, n'est-ce pas? Car du premier jour l'ouvrage ne vient pas à ces ouvriers ambulants...

Tout cela, il l'a choisi, et il l'a choisi parce qu'il l'a aimé!

Il ne faut pas que nous, chrétiens, nous rougissions de l'Evangile, n'est-ce pas?.. Eh bien, dût

votre amour-propre bondir, savez-vous ce que c'était que Jésus, Marie et Joseph voyageant ainsi? Vous rencontrez parfois dans les campagnes, Tziganes ou Bohémiens errants, un père, une mère et un enfant... Le père porte, bouclés sur ses épaules, ses pauvres outils, la mère son petit enfant dans les bras, et ils quêtent de l'ouvrage. L'ouvrage venu, sur l'accotement des routes, l'ouvrier s'installe, et en plein air, devant les enfants qui s'attroupent et le contemplent, courageux, il fait la besogne qui va lui valoir un peu de pain. La nuit venue, il ne sonne pas à la porte des hôtelleries, sachant bien qu'elles lui sont fermées; mais si le ciel est clément, il dort sur un talus, et quand le ciel est mauvais, il cherche quelque grange hospitalière ou quelque chaumine abandonnée, pour s'y reposer avec sa femme et son fils.

De cet homme faites un saint, de cette femme la Vierge, de cet enfantelet le Fils de Dieu, voilà la vraie vision de l'Evangile. Tout ce que vous ajouterez à ce dur tableau, sera du rêve... je ne sais quelle pieuse fantaisie imagée pour amadouer la lâcheté de votre orgueil.

Tout cela Jésus l'a choisi et il l'a choisi parce qu'il l'a aimé.

Quand plus tard, il se mettra à prêcher dans les synagogues, les riches d'alors, stupéfaits de trouver tant de sagesse dans un homme de rien, s'écrieront : " Mais, est-ce que ce n'est pas le fils du charpentier, et sa mère n'est-elle pas cette Marie? „ *Nonne hic est fabri filius? Nonne mater ejus dicitur*

Maria? (1) Et ils n'en reviendront pas que puisse ainsi parler le fils de si petites gens, un pauvre, enfant de pauvres!

Après ce début, voyez sa vie... Durant trente ans, il est ouvrier lui-même, maniant dans l'atelier de Joseph, sur son établi grossier, la scie, le marteau, le ciseau et la varlope; il travaille ce dur travail des mains qui fait couler la sueur au front et à la poitrine, travail obscur, méprisé, dédaigné. Je ne sais quel saint des premiers siècles raconte que de son temps l'on montrait encore des socs de charrue taillés par Jésus-Christ.

Est-ce que, dans vos promenades, au sein des villages, le long des grandes routes, vous n'avez jamais rencontré ces ateliers-là?.. Dehors gisent une charrue ou une herse démantibulée ou quelque engin de labour brisé; et sous la porte d'une grange l'ouvrier travaille seul, ou avec un fils déjà grand; car pour prendre un second en sous-œuvre, il n'est pas assez riche, ni l'ouvrage assez fourni.

Eh bien, c'est cela! c'est cela transporté en Orient, avec en plus la pauvreté et le dénuement des gîtes collés au flanc des roches, pour épargner un mur de fond.

C'est cela, mes Frères, Jésus-Christ est cet ouvrier... On a demandé : N'est-ce pas le fils du charpentier... *Nonne hic est fabri filius?* Mais on a demandé aussi : *Nonne hic est faber?*.. Mais n'est-il

(1) Matthieu, 13, 55.

pas charpentier lui-même? *Nonne hic est faber?* (1)

Et durant ces trente ans, c'est avec ce petit monde des ouvriers qu'il vit, c'est ce petit peuple qu'il hante, c'est avec eux et comme l'un d'eux qu'il prend ses heures de délassement durant le jour, et au bout de la semaine son repos du Sabbat; simple, bon, doux, mais méconnu de tous ces gens qui ne voient en lui qu'un camarade... A peine durant ces trente ans, un jour a-t-il ouvert sur sa divinité une échappée rapide, quand il enseigna la loi aux docteurs dans le temple; mais ce fut un éclat fugitif, à peine remarqué d'un petit groupe dans la foule dont Jérusalem était alors encombrée, et l'oubli le recouvrit si vite. A l'heure où il va aborder la vie publique, il n'est que charpentier, fils de charpentier; pauvre, fils de pauvre.

Frères, il l'a choisi, et il l'a choisi parce qu'il l'a aimé!

Le voici maintenant devant le monde... Il doit choisir encore, choisir ceux qui seront ses apôtres, les continuateurs de son œuvre; les immortels fondateurs de cette Eglise qu'il veut universelle dans l'espace et dans le temps, à travers tous les siècles qui passeront sur l'humanité. Qui va-t-il prendre, mes Frères?.. Ils doivent être les juges des générations humaines : " *Vos sæculorum judices,* „ les flambeaux du monde, " *et vera mundi lumina.* „

Ils doivent ouvrir et fermer les temples du Ciel " *Qui templa cæli clauditis, serasque verbo solvitis.* „

(1) MARC, 6, 3.

Princes de l'Eglise, chefs triomphants de ses combats et gardes de la céleste cour " *Ecclesiarum principes, belli triumphales duces, cælestis aulæ milites.*

Qui va-t-il prendre, mes Frères?..

Des pauvres, toujours des pauvres; de petites gens, des ouvriers, des pêcheurs côtiers sur les grands lacs de la Judée... Venez, leur dit-il, et suivez-moi... Et ils laissent là leurs filets et leur barque, et ils le suivent.

Mais, Seigneur, y songez-vous? Ils vont devoir lutter contre toute la sagesse conjurée des philosophes et des Sages!.. – Des pauvres, je veux des pauvres!

Mais toute la puissance des trônes, toutes les armées des empereurs et des rois vont se coaliser contre eux... Des pauvres, je veux des pauvres!

Mais le formidable appareil des sciences, de tous les coins du monde, va s'insurger contre leur symbole; la chair, le monde, l'orgueil, l'enfer, tout va se dresser devant leurs pas avec des cris de bataille... — Des pauvres! je veux des pauvres, cherchez-moi des pauvres, et que ma maison en soit remplie " *ut impleatur domus tota.* „

O mes Frères les riches, n'y aura-t-il donc pas de place pour vous? Si. Il appelle Matthieu, qui était riche, du fait d'une charge fiscale qu'il avait à ferme... Mais ce riche, il exige qu'il se dépouille... et Matthieu se dépouille de tout!

Voilà désormais sa cour : ces pauvres et ce dépouillé.

Voilà son royal cortège, ses princes et son sénat!

Frères, il l'a choisi, il l'a choisi parce qu'il l'a aimé!

Ah! que je comprends bien le cri de l'apôtre.

“ Ce qui semble fou au monde, Dieu le choisit pour confondre les sages; ce qui semble chétif au monde, Dieu le choisit pour confondre les forts. Et de même, il a choisi les dédaignés, les méprisés, ceux qui semblaient n'être rien, pour briser ceux qui se croyaient quelque chose! „

Et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret. (1)

Et maintenant, pendant trois ans, il va prêcher... A qui? aux pauvres, le long des routes, aux coins des carrefours, dans les bourgades, à tout ce petit peuple qui fourmille là et dont les enfants courent et s'abattent dans les chemins. Quand ils seront cinq mille autour de lui, toute cette masse sera si pauvre qu'on n'y trouvera d'autre réserve que cinq petits pains et deux poissons... Lui-même et les siens vivent d'aumônes; il n'a pas de gîte : “ Les oiseaux du ciel ont leur nid, les renards ont leur tanière. Le fils de l'homme n'a pas où reposer la tête. „ (2).

Et sa doctrine?

Sa doctrine! mais je puis la resumer en un seul mot : Bienheureux les pauvres!

Le Christ aime les pauvres, et c'est parce qu'il

(1) I. Cor., I, 27 et 28.

(2) Matt., 8, 20.

les aime, qu'il les a choisis pour ses compagnons, pour ses apôtres, pour ses frères, qu'il a voulu naître et vivre parmi eux! Vivre et mourir, mes Frères; car vous savez bien n'est-ce pas, que lorsqu'il fallut inhumer son corps sanglant et déchiré par les tortures, ce fut dans un tombeau emprunté. Son cercueil est une aumône!

Pauvre et fils de pauvres.

Ce que le Christ a fait, le voilà.

Allons, mes Frères, allons! A vous maintenant! A vous de reproduire l'image de ce pauvre, et de la montrer dans votre chair mortelle : " *Ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali.* „ (1)

Or, voici le point malaisé, malaisé pour vous surtout à qui Dieu a départi le ministère de la fortune et des biens du monde, à vous qui êtes riches.

Dans ce grand et suprême travail des chrétiens que je vous signalais en commençant : " Reproduire en soi la physionomie du Christ, revêtir le Christ, „ vous aurez toujours une inévitable défaveur et un fatal désavantage.

Vous ne porterez jamais ce que j'appellerais volontiers la figure extérieure du Christ. Il était pauvre de fait; de fait vous serez riches! Entre le Christ et vous, il y aura la somptuosité de vos demeures, le luxe de vos parures, les molles fainéantises de votre vie... Vous serez toujours ces

(1) 2. Cor., 2, 11.

riches de la vieille Bible, couchés sur leurs lits d'ivoire, buvant leur vin fumeux dans des coupes d'or, endormis au son des chanteurs et des chanteuses, enivrés d'encens et de parfums, et ne goûtant de la vie que les charmes et les douceurs. Quel trait du Christ trouvez-vous en tout cela?

Vous souvenez-vous de ce vieux roi de Jérusalem à qui l'on voulait mettre une couronne d'or?.. Non, cria-t-il, en repoussant le royal bandeau : “ A Dieu ne plaise que je porte une couronne d'or où le Christ a porté la couronne d'épines. „

Eh bien, vous, cette couronne de la richesse, vous ne saurez pas l'arracher de vos fronts, et quiconque ayant vu le Christ pauvre vous rencontrera, vous, riche, ne le reconnaîtra pas en vous.

Au moins le reproduirez-vous dans la physionomie de son âme et de son cœur? Cela, vous le pouvez, et des riches comme vous l'ont fait; ils l'ont fait dans les conditions les plus élevées de la gloire et de la grandeur.

Faites vous pauvres!

Et puisque vous ne pouvez pas vous dépouiller de tous vos biens, comme fit Matthieu, ni même en donner la moitié aux misérables, comme fit Zachée, du moins détachez votre cœur de vos richesses.

Savez-vous ce que c'est, un cœur détaché des richesses?

C'est un cœur qui les prend pour ce qu'elles sont, et qui les aime pour ce qu'elles valent.

Ce qu'elles sont : un moyen que Dieu vous

donne pour sauver vos âmes. Pas autre chose. Et elles valent dans la mesure où elles vous conduisent à ce terme suprême de la vie. Pas davantage. Est-ce ainsi que vous les considérez et que vous les aimez?

Et savez-vous à quel signe vous reconnaîtrez que votre cœur en est arrivé là?.. C'est quand, pour donner, il n'aura plus ce déchirement de l'ongle qu'on arrache aux chairs, mais qu'il donnera sans peine, largement, joyeusement, la part des pauvres, la royale aumône du chrétien.

C'est quand il ne contera plus lentement, péniblement, douloureusement, et comme denier par denier, la dîme du pauvre, mais quand il la jettera à main pleine et le cœur débordant.

C'est quand, à certaines heures, il saura, comme la petite veuve pauvre de l'Evangile, prendre même sur sa vie et sa subsistance pour partager avec ses frères " *Omnem victum suum quem habuit misit.* „ Elle a donné tout ce qu'elle avait pour vivre!

Ah! mes bien-aimés Frères, savez-vous ce qui vous arrête?.. Je vais vous le dire.

Ce qui nous arrête en notre marche vers le Christ dans les pauvres, " *Christo in pauperibus* „, c'est le monde.

Je m'explique.

Saint Jean disait : " Convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie, c'est là tout le monde. „ Eh bien, c'est là ce qui nous arrête : c'est cette soif de jouir, cette soif de paraître qui rongent notre cœur, et cet orgueil qui nous gonfle

comme des outres, du vent de toutes les fatuités et de toutes les superbes.

Soif de jouir, d'abord.

L'homme est avide de jouissance, et je ne m'en étonne pas, puisqu'il a été créé pour jouir de ce bien suprême et infini qui est Dieu, pour goûter en lui la somme et, si je puis ainsi parler, la quintessence de toutes les douceurs de la terre. Seulement, cette jouissance souveraine est réservée à notre vie définitive. Nous ne pouvons goûter ici-bas que des joies mesquines, frelatées, basses souvent, et toujours vaines et vides, parce qu'elles passent et meurent. Pourtant notre pauvre cœur s'y attache, il s'y agglutine, il s'y fond tout entier; il lui en faut encore, encore, encore; il n'en est jamais rassasié. Fatigué des unes, — car elles lassent vite, les joies de la terre, — il en cherche d'autres, et après d'autres encore, espérant toujours, par cette saveur nouvelle, aiguillonner ses sens, que le dégoût et la nausée envahissaient.

A cette recherche, il ne se met pas seul; il appelle à son secours tous les aides et toutes les assistances, et même le progrès et les sciences ne lui servent guère qu'à cela : mettre à sa portée et dans ses mains, à moins de frais et moins de peine, des biens qui exigeaient, pour les saisir, autrefois quelque effort.

Il transforme si bien sa vie, qu'il finit par n'en plus connaître ni la loi, ni le sens.

Sortons, si vous le voulez, de ces considérations générales, regardez autour de vous, je n'ose pas

dire : regardez en vous-mêmes. Qu'est devenue la vie pour la plupart des hommes? Une course au plaisir! On ne se demande plus : quel est mon devoir aujourd'hui? Non; mais quand s'éveille l'aube, encore endormie la pensée va cherchant : quel sera mon plaisir aujourd'hui? Ah! si du moins ce plaisir était pur! Mais même alors, Mesdames, ne voyez-vous pas combien cette vie jouisseuse est en révolte ouverte avec les volontés divines? La vie que Dieu a imposée à l'homme, est la vie laborieuse; c'est au prix de notre travail qu'il nous permet de manger notre pain. Ah! pauvres âmes folles, elles ont porté, comme le figuier des bords du chemin, des frondaisons superbes, elles ont eu des fleurs riantes et parfumées; mais stériles, stériles, elles sont restées sans fruit. " Arrachez donc cet arbre et qu'on le jette au feu préparé dès le commencement. „

Mais ce n'est point ce résultat final et terrible sur lequel je veux appeler votre attention; c'est sur le résultat immédiat, et sur l'entrave présente que cette vie met au service des pauvres.

N'est-il pas évident que ces plaisirs sont dispendieux, et qu'après avoir dévoré la part de vos revenus qui vous revenait légitimement et raisonnablement à vous-mêmes, ils mordent et rongent d'une dent avide la part de vos biens que vous auriez départie aux pauvres, si vous aviez eu le courage de vivre cette vie simple qui était la noble et fortifiante et glorieuse vie de nos ancêtres? Vous vous plaignez de votre budget des pauvres; n'est-ce

pas votre budget personnel qui vous grève? Vous ne savez pas aller au pauvre; n'est-ce pas peut-être parce que vous vous recherchez trop vous-mêmes?

Soif de paraître.

L'apôtre dit : " Convoitise des yeux. „

Je comprends la soif de jouir; elle répond en effet à une satisfaction que je sens et que j'éprouve; même en la méprisant, il faut reconnaître qu'elle est réelle. La soif de paraître n'en est point là; elle répond à une satisfaction qui est plutôt dans les autres qu'en moi-même. Quand je veux paraître grand, puissant, riche, ce n'est point en moi que je veux faire naître cette sensation, c'est dans les autres.

Tout l'apparat extérieur dont nous entourons nos vies, est fait pour autrui. En secret et à part nous, comme nous le déposons vite! Car il est pesant et gênant; vous savez mieux que moi les ennuis, les fatigues, parfois même les tortures physiques et morales auxquelles vous vous condamnez dans ce seul but de paraître. Si vous étiez seuls dans quelque villégiature écartée, vous n'auriez garde. C'est donc là le bien personnel que vous en tirez?

Je le sais bien; il vous revient par contre-coup, de cette impression des autres, une satisfaction de vanité et d'amour-propre, et soyons sincères jusqu'au bout, une satisfaction d'envie triomphante. Car ce n'est pas paraître que nous voulons simplement, c'est paraître autant et plus que tel autre qui nous fait ombrage, c'est l'écraser sous le déployement de notre faste, comme tel oiseau de basse-cour fait la

roue et se pavane pour morfondre les coqs de l'endroit; encore ses plumes sont-elles à lui, ce qui n'est pas toujours le cas chez les humains.

Paraître, paraître, ah! je vous prie de regarder comment voulut paraître votre Roi et votre Dieu. Cette pauvre Mère et ce Père charpentier, cette étable et cette crèche, et ces trente ans d'atelier, cette vie au milieu de pauvres et de misérables bateliers, et cette mort si dénuée que, lorsqu'il faut l'ensevelir, un étranger doit lui faire l'aumône d'un tombeau. Et nous sommes vos fils, ô mon Maître, et nous nous flattons de porter votre nom, et nous nous parons de vos insignes, et nous voulons que notre cœur soit l'exemple de votre cœur!

Encore une fois, je ne veux pas insister, et je me borne à conclure que cette soif de paraître, et le luxe et le faste toujours grandissants dont elle a fait comme une nécessité de nos vies, diminuent et rongent la part de Jésus-Christ, la part de ses pauvres. Comprenez-vous que lorsqu'il vous voit, avec une prodigalité si folle, jeter l'or à pleines mains et sans un regret ni un remords, à vos plaisirs et à vos fêtes, son cœur saigne? Il songe à ses petits frères les pauvres, lui, et les voyant si seuls, si délaissés, il s'écrie : " Ah! moi, je cherche un consolateur, et je ne trouve personne! „

Il reste notre orgueil.

J'ai dit en parlant des souffrants et des pauvres : Nos frères les pauvres, comme notre Seigneur disait du dernier d'entre eux. Frère, Frère, voilà ce que nous ne savons pas comprendre. Ah! certes

nous le disons, et quand nous le disons, il ne nous semble pas que ce soit une vaine formule : en vérité, nous sommes sincères. Mais il y a loin des lèvres au cœur, et quand c'est au cœur de parler, comme il traduit mal parfois les paroles de nos lèvres!

Une chrétienne, en tour de visite à de jeunes condamnées libérées dont elle protégeait les premiers retours à la vie honnête et sans tache, rencontre une amie et l'invite à l'accompagner. Elles vont ensemble au parloir de la communauté religieuse où les délivrées avaient momentanément leur asile. Elles arrivent, les jeunes filles, et dans l'élan de leur reconnaissance, elles se jettent au cou de leur bienfaitrice. L'amie sentit se révolter en elle-même tous ces sentiments qui s'appellent dans le monde la dignité, la distinction et les convenances. Son premier mot, au sortir, fut cette interrogation stupéfaite : " Quoi! vous vous laissez embrasser par ces filles-là? „ Je ne sais ce qu'a répondu l'autre; mais je suis persuadé que si elle avait dit : " Pourquoi pas, ne sont-ce pas des sœurs? „ la première eût repris : " Des sœurs, des sœurs, oui, mais pas tant sœurs que cela! „ Eh bien, la voilà prise sur le vif, notre croyance à la fraternité humaine.

Mon Dieu, Mesdames, je le sais bien, il faut avoir en considération les différences de classes, les degrés divers des positions sociales, les coutumes, les usages, les convenances et les conventions mondaines; je le sais bien et je n'y contredis

pas. Une chose pourtant me fait difficulté, et vous me permettrez de vous la dire très simplement : c'est que, à toutes les choses que je viens de dire, classes, positions, coutumes, usages, convenances et conventions, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a jamais daigné prendre garde.

Son baptême lave l'âme de ce pauvre, comme il lave votre âme; l'onction de son esprit coule sur son front, comme sur votre front; il pose son divin corps sur ses lèvres, comme sur vos lèvres; il bénit ses épousailles de la même bénédiction dont il bénit les vôtres; il sera là près de lui au moment du grand passage, comme il sera près de vous, et sur son pauvre cadavre, comme sur votre cadavre, il s'offrira en expiation et en merci. Cherchez bien; si entre le pauvre et vous, vous trouvez devant les autels du Christ quelque différence, elle est d'ajoute humaine, elle ne vient pas du Sauveur! L'amour est le même dans le cœur du Maître pour Afra l'esclave et pour Fabiola la patricienne.

Et voila ce que devrait être aussi l'amour dans nos cœurs.

Riches, riches, s'écrie l'apôtre, ne vous enorgueillissez pas dans vos richesses, *non superbe sapere*. Songez que ces humbles et ses petits sont vraiment vos frères, et qu'au jour où devant notre Père qui est aux cieux se rassemblera la grande famille de Dieu, ces petits, ces humbles, vos serviteurs aujourd'hui, seront à vos côtés, vos égaux dans l'amour du Père.

Ne voyez-vous pas, Mesdames, combien, si

vraiment nous tenions les pauvres en frères, notre cœur irait à eux dans la compatissance et dans la bonté? Ne voyez-vous pas, si vraiment nous les aimions, comme nous relèverions dans nos bras, comme nous réchaufferions sur nos cœurs ces pauvres membres souffrants et blessés du Christ?

Et ne voyez-vous pas aussi du même coup, comment notre orgueil, en les classant si loin de nous et si bas en-dessous de nous, nous les rend indifférents, étrangers, d'autre race et d'autre peuple?

Dans un de ses discours devant Louis XIV, Bossuet se demande qui peut bien vous faire, à vous qui êtes bons cependant, un cœur parfois si dur pour les pauvres. Et il trouve que ce sont d'autres pauvres plus pressants et plus affamés, qui " ont gagné les avenues les plus proches de votre cœur, „ et à l'affût, " en ce passage plus secret, „ ont de vos libéralités épuisé toute la mesure. " Je parle, „ dit-il, " de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire; je veux dire vos passions et vos convoitises. „

" C'est en vain, ô pauvre Lazare, que tu gémis à la porte; ceux-ci sont déjà au cœur; ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiègent; ils ne demandent pas, mais ils arrachent... L'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : Apporte! apporte! " *Dicentes : Affer! affer!* „ Apporte de

l'aliment à l'avarice, du bois à cette flamme dévorante; apporte une somptuosité plus raffinée à ce luxe curieux et délicat; apporte des plaisirs plus exquis à cet appétit dégoûté par son abondance. Parmi les cris furieux de ces pauvres insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres qui tremblent devant vous? „

Oui, Mesdames, quand toutes ces concupiscences et cet orgueil poussent leurs clameurs, comment entendriez-vous la voix douce de Jésus qui gémit : “ Consolez-moi, consolez-moi!.. „

Et quand vous l'entendrez enfin, qu'allez-vous lui répondre? Vous aurez tout donné aux autres. “ Ah! Seigneur! ah! Seigneur!.. il ne me reste plus rien pour vous! „ Et silencieux, il s'en ira, lui, les mains vides!

Mais aujourd'hui, j'ai bon espoir pourtant. Car la voix que j'ai à vous faire entendre, est la voix touchante de pauvres petits enfants, de petits orphelins et de petites orphelines.

O noms cruels!.. Mes Frères, mes Frères, quand ils sonnent à vos oreilles, dites, ne voyez-vous pas soudain paraître à vos yeux, dans le radieux tableau de votre enfance, la bénie, l'aimée, l'inoubliable figure de votre mère?.. Eux ne l'ont pas connue, leur Mère!

Est-ce que le ressouvenir ne vous vient pas de votre Père, de son cœur doux et ferme qui conduisit vos pas dans le chemin du devoir, de l'honneur et de la vertu?.. Eux n'ont plus leur Père. Qui donc, quand vous avez souffert, a séché

vos premières larmes? Est-ce que vous ne les sentez pas encore, ces mains si tendres pour vous porter, ces lèvres si douces pour vous baiser?.. Si loin que nous soyons dans la vie, n'est-ce pas qu'il serait bon de les retrouver, de les revoir... et la nuit de les entendre s'asseoir à notre chevet... " Mon enfant, ne crains pas! C'est moi! dis, tu souffres... parle, je t'aime!.. „ Ces rêves, ces bienheureux rêves, ils ne les auront pas... Ah! pauvres petits! Savent-ils ce que c'est qu'un Père et qu'une Mère?

O mes Frères, pour qu'ils soient recueillis, les abandonnés, pour qu'ils soient vêtus, les dépouillés, pour qu'ils soient nourris, les affamés, pour qu'ils soient aimés, les laissés seuls dans la vie, donnez, donnez, donnez!.. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, donnez!

Et ne l'oubliez pas!.. Ce que vous aurez fait au dernier de ces pauvres petits, vous l'aurez fait au Christ lui-même!

Un jour, saint Martin rencontra sur sa route un mendiant nu, qui lui demanda l'aumône; le saint, qui n'avait que son manteau, d'un brave coup d'épée le coupa en deux, et en donna la moitié au pauvre. Or, la nuit, le Christ lui apparut, portant sur ses divines épaules le manteau jeté au pauvre : " Martin, mon catéchumène, c'est vous qui m'avez vêtu! „

Sainte Élisabeth de Hongrie, la chère sainte de Montalembert, avait ramassé un pauvre à la porte de son château de la Wartbourgh; elle l'avait porté

sur ses épaules, baigné, nourri, et le voyant épuisé, les pieds déchirés, elle l'avait couché dans son lit... Son mari rentre irrité, il se précipite, il découvre sa couche... Il n'y avait plus de pauvre, mais à la place où le pauvre avait dormi, un grand Christ sanglant reposait.

Ah! Mesdames, vous qui avez recueilli ces petits orphelins et ces petites orphelines, il me semble voir le Christ, le beau petit enfant de Bethléem, descendre du Ciel vers vous, se glisser entre vos bras, se pelotonner sur votre cœur, comme font les enfants sur le cœur de leur mère... et tout bas à votre âme :.. “ Ce petit enfant que vous avez adopté, dit-il, c'est moi! Maintenant, je suis vraiment votre Fils et vous êtes vraiment ma Mère. „

Ne me dites pas que je rêve! Je ne fais que vous traduire le mot de l'Évangile : “ Ce que vous avez fait au dernier de ces petits, vous me l'avez fait à moi-même. „





La Première Communion

I. PENDANT LA SAINTE MESSE

Sinite parvulos ad me venire, talium est enim regnum cælorum.

Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume du ciel est à ceux qui leur ressemblent.

S[t] MARC, ch. 10.

ENFIN voici l'heure venue! ô mes petits enfants, l'heure que vous avez si longtemps attendue, que vous avez si amoureusement préparée, qu'avaient tant rêvée vos mères!

Heures de joie et de grâce, heure d'inoubliable émotion et d'ineffable bonheur! Le Maître, le Christ, le Verbe de Dieu va se donner à vous! Ah! peut-être en voyant l'inexpérience, l'ignorance même de

votre âge, peut-être serait-on tenté, comme les apôtres, de vous écarter de ce grand, de cet incompréhensible mystère, de retarder encore votre communion avec Dieu, le Souverain Seigneur du monde... mais Jésus-Christ a répondu... Il vous a vus si bons, si innocents, si purs, si beaux, qu'il s'est épris de la blancheur de vos âmes! Non, non, laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume du ciel est à ceux qui leur ressemblent.

Ah! que c'est beau le cri du Maître, lui qui se complaît entre les lis! Et n'êtes-vous pas comme des lis aujourd'hui, sans tache, sans souillure, n'êtes-vous pas comme des anges? Et tantôt, vous allez vous approcher de l'autel, et sur vos lèvres l'auguste main d'un Évêque déposera le corps et le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, ce corps et ce sang qui doivent conserver votre âme pour la vie éternelle : " *Corpus Domini nostri Jesu-Christi custodiat animam tuam in vitam æternam!* „

Déjà, depuis votre baptême, vous apparteniez au Christ, vous vous étiez donnés à lui. Par la voix de vos parrains et de vos marraines qui répondaient de vous, vous aviez cru en lui, vous lui aviez fait de solennelles promesses qu'aujourd'hui même vous renouvellerez, le sachant et le voulant cette fois. Ce fut votre premier pas dans l'Église et votre première initiation au Christianisme. Vous vous donniez au Christ, mais le Christ ne se donnait pas à vous : " *Jam credunt in nomine Jesu,* „ dit saint Augustin, " *sed Jesus non se credit eis.* „

Aujourd'hui, c'est à son tour, il va vous donner sous les divines espèces, son corps à manger et son sang à boire.

Ce don du Christ à l'âme, c'est l'initiation suprême. Or, le cœur de Dieu n'est pas comme nos cœurs volages. Quand Dieu se donne, il ne se reprend plus, c'est à jamais.

Il sera à vous, ô mes petits enfants, à vous jusqu'à la fin. Il vous suivra pas à pas le long du chemin encore inconnu où vous marcherez dans la vie, il sous soutiendra quand la route sera dure et lassante, il vous relèvera quand vous tomberez, il pansera vos pieds déchirés par les cailloux et les ronces, il consolera votre pauvre cœur endolori quand les épines des buissons lui arracheront par lambeaux ses affections et ses rêves. Il n'y aura dans votre âme ni une joie, ni un bonheur, ni une émotion, ni une tendresse, ni hélas! une douleur, une souffrance, une larme, qu'il ne soit là toujours aimant, toujours tendre, comme un ami, prêt à les consoler et à les bénir.

Et quand au bout du chemin, arrivé au terme, l'heure viendra pour vous de s'en aller et de mourir, il sera là encore pour adoucir les affres du passage, pour vous ouvrir les bras et vous mener à ce monde meilleur, la vraie, la seule, l'éternelle patrie des âmes.

Voilà, ô mes enfants, l'ami divin qui se donne à vous.

Et qu'allez-vous faire?

Ah! je vous entends me dire : " Me donner

encore à lui comme il se donne à moi. Que puis-je faire davantage? "

C'est bien vrai, et c'est bien le cri spontané de votre âme à cette heure où votre innocence ingénue s'ouvre à toutes les générosités et à toutes les vaillances. Oui, vous donner à lui comme il se donne à vous.

Mais savez-vous ce que ce don renferme?.. Je vais vous le dire. Etre au Christ, servir le Christ, c'est faire sa volonté, et sa volonté se peut résumer en un mot très simple, très banal même à qui ne le comprend pas, mais à qui l'a saisi singulièrement grand et solennel : le devoir! Aimer le Christ, c'est faire son devoir... se donner au Christ, c'est se vouer au devoir! *Qui servat mandata mea, ille est qui me diligit.*

Faire votre devoir donc! votre devoir dans tous les âges et dans toutes les conditions de votre vie, en dépit des désirs et des passions qui vous sollicitent; aller jusqu'au bout dans cette voie royale, n'hésiter jamais, dût-il vous en coûter des sacrifices, dût-il vous en coûter du sang. Tenir pour rien tout ce qui n'est pas lui, pour rien les honneurs, pour rien les richesses, pour rien le plaisir, pour rien même la gloire, même le bonheur, et ne compter qu'une chose, ne voir qu'elle au monde : le devoir! le devoir!

Mourir, oui, mourir, plutôt que d'y forfaire ou de le trahir. En avez-vous la force, mes enfants?.. Et devant le Dieu qui ne se reprend pas, vous, ne vous reprendrez-vous pas? Ah! le vase de notre

cœur est si fragile, et devant les tentations de la terre, si débile est la volonté de votre âme! Vous n'avez pas encore entendu gronder en vous les orages de la vie, vous n'avez pas senti la tempête vous secouer comme les frêles roseaux ballottés et tordus par l'orage. Mais l'heure viendra... Oh! mes petits enfants, que ferez-vous!

Ah! serrez-vous contre lui, il est la force, lui; accrochez-vous à lui comme maintenant dans vos peurs vous vous accrochez à vos mères, il est la puissance... Et si vous tombiez, criez à lui... tendez-lui les bras... il est le pardon et la miséricorde!

Pourquoi cette angoisse de l'avenir m'est-elle venue à cette heure toute d'innocence et de paix?

Parce que tant d'âmes, après s'être données comme vous au Christ, plus tard dans la vie perdent le courage de le suivre, l'abandonnent et le laissent là.

Parce que tant d'âmes fatiguées du combat de la vertu désertent le devoir et, misérables transfuges, jettent au loin leurs armes et passent à la passion, l'éternel ennemi!

Oh! demandez-lui, quand descendu en vous, il reposera sur votre cœur, demandez-lui d'être et de rester, vous du moins, à jamais fidèles, de combattre vaillamment le bon combat, de travailler sans repos et sans cesse à vous vaincre.

Demandez-lui le courage et la force... qu'il trempe l'acier de vos volontés dans le feu de sa grâce, afin que, comme dit l'apôtre, elles restent invinciblement attachées à tout ce qui est vrai, à tout

ce qui est pur, à tout ce qui est juste, à tout ce qui est saint, à tout ce qui est honneur et vertu! Cela, ô mes enfants, ce sera la beauté et la grandeur de votre vie; demandez-lui aussi ce qui en est le charme et l'enchantement, le bonheur. Nos pauvres cœurs en ont si faim et si soif. Ah! je le sais bien, le vrai bonheur n'est pas de ce monde, Dieu le réserve à l'autre; mais demandez-lui de vous en laisser goûter ici-bas quelque saveur lointaine. Demandez-lui de ne pas faire trop pesant pour vos épaules le fardeau de la vie : il est parfois si dur à porter; mais, quoi qu'il décide de vos destinées, ayez confiance en lui, soyez-lui fidèles : à brebis tondue, il mesurera le vent. J'ai dit qu'il était la force et le pardon, il est aussi la bonté, l'amour et l'espérance.

Mes enfants, votre bonheur d'aujourd'hui n'est pas votre œuvre, il est l'œuvre de ceux et de celles qui vous entourent devant cet autel, de vos pères et de vos mères... Oh! vous ne savez pas, pour vous conduire depuis vos berceaux jusqu'à cette heure bénie, ce qu'il leur en a coûté de travail, d'angoisse, de sollicitude inquiète, de dévouement, d'amour, de tendresse et de sacrifices! Et tout cela, ils l'ont compté pour rien, ils auraient donné pour vous leur vie et tout leur sang comme une goutte d'eau... Pourquoi? Parce qu'ils vous aiment comme jamais vous ne serez aimés en ce monde, comme jamais — entendez-le bien — comme jamais, jamais vous ne saurez les aimer vous-mêmes.

Ah! ne les oubliez pas auprès du Maître, demandez-lui qu'il leur donne ce que vous ne pouvez pas leur donner, le prix de tant d'amour! Demandez, pour eux aussi, la force et le courage... et demandez le bonheur, oui pour eux aussi, le bonheur; mais que leur bonheur ce soit vous, ô mes enfants, que ce soit vous leur fierté et leur gloire, et mieux que leur fierté et leur gloire, leur récompense!

Demandez, oh! demandez surtout, que longtemps, longtemps, longtemps, Dieu vous les garde! l'heure viendra hélas! hélas! toujours trop vite où vous les verrez partir!.. où vous chercherez en vain leurs yeux, leurs lèvres, leurs bras et leur cœur... Ah! quand ils ne sont plus là, comme la vie est triste et dépouillée.

Ah! savez-vous pourquoi à vous voir, nous qui avons vieilli et qui vous regardons, nous sentons dans notre âme, au milieu des émotions douces qui nous bercent, une douleur qui nous étreint... c'est que le souvenir nous revient du jour où nous aussi, comme vous, nous allions recevoir Jésus, le Maître, et la vision nous apparaît, oh! la vision bien-aimée! de nos pères et de nos mères qui étaient là autour de nous, pleurant de très douces larmes et nous ouvrant les bras. Où sont-ils maintenant?.. où sont-ils maintenant?

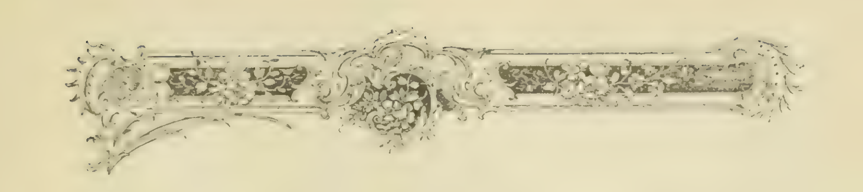
Ah! chères âmes des disparus, âmes révérées des aïeux et des aïeules, saintes familles du ciel qui ne détachez pas vos cœurs des familles de la terre, oh! bénissez les enfants de vos enfants, le sang de votre sang, les blanches petites fleurs

écloses sur l'arbre vivant de votre race, bénissez-les, et avec l'invisible procession des anges, venez, venez pour les conduire au Seigneur!

O mes enfants, que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ conserve votre âme pour la vie éternelle!

Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam!





2. PENDANT LE SALUT

Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit!

Demeurez avec nous, Seigneur, car voici que la nuit tombe.

En Saint Luc, 24, 29.

Mes bien-aimés Frères en Jésus-Christ,

Vous connaissez cette parole des disciples. Ils s'en allaient de Jérusalem à Emmaüs, l'âme triste et déprimée, le cœur sans courage; car trois jours s'étaient passés depuis la mort du Christ, et du salut d'Israël et de la résurrection promise, et qu'ils avaient attendue éclatante à la face du monde, rien n'était arrivé.

Or, Jésus faisait route avec eux et ils ne le reconnaissaient pas!.. Leur cœur pourtant, à la voix, à l'accent de cet étranger, brûlait dans leur

poitrine, et comme ils arrivaient, et que lui semblait vouloir poursuivre, ils le prièrent : “ Seigneur, demeurez avec nous, car voici que la nuit tombe! „

Mes petits enfants, vous commencez la longue route de la vie et le Christ est avec vous; ce matin, il se donnait à vous, et, je vous l'ai dit, quand Jésus se donne, il ne se reprend plus, c'est à jamais! Mais il est des heures dans la vie où nous, nous ne le reconnaissons plus!.. Heures de passion parfois, où monte la fumée des désirs en aveuglants nuages, heures de misère et de douleur où la volonté fléchit et s'abandonne, heures de doute où passent devant l'âme les rouges lueurs de la raison révoltée... Troublés, aveuglés, nos yeux ne voient plus le Christ, nous allons tâtonnants, cherchant après lui et ne le trouvant pas; nous aussi nous sommes tentés de dire comme les disciples... “ Il nous avait promis de ne pas nous abandonner... Où est-il? Où est-il? „

O mes enfants, c'est lui, criez-lui donc, comme eux sans le reconnaître : “ Demeurez, demeurez avec nous, Seigneur, car voici que la nuit tombe! „ Ah! je voudrais que ce fût votre prière de tous les jours, de tous les instants, de tous les instants d'angoisse surtout, où l'âme tourne dans la tempête, effarée, cherchant le port et la paix des rivages : demeurez, demeurez avec nous, Seigneur, car voici que la nuit tombe!

La nuit, la nuit! qu'est-ce que je parle de nuit, devant vous, si jeunes, à peine éclos à la vie? n'est-ce pas le jour qui se lève, le jour riant,

lumineux et, par-dessus les montagnes à l'horizon, le soleil?..

Oui, mes enfants, mais le jour de la vie monte si vite, si vite on arrive au midi, et du midi au soir la pente est si rapide! Ne me reprochez pas cette anticipation qui vous semble lointaine... Vous regardez en avant, mes amis, et la route vous paraît longue... Elle est si courte à nous, qui regardons en arrière. Demeurez, demeurez avec nous, Seigneur, car le jour s'est incliné et voici que la nuit tombe. *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit et inclinata est jam dies.*

Je voudrais vous dire de quel prix le Christ est pour nos âmes, comment néanmoins il arrive que de pauvres âmes le quittent, et le sort calamiteux qui leur survient quand elles l'abandonnent.

Le prix du Christ pour les âmes?.. En vérité, il est le tout de l'âme humaine, car il est la vérité et la force! Notre raison, si puissante, si lumineuse, si assurée qu'il vous plaise de la concevoir, est toujours courte par quelque endroit, comme dit Pascal : arrivée à son terme, elle hésite, elle chancelle, elle tombe. D'un grand et majestueux vol, elle parcourt tout le ciel des connaissances humaines; mais au-delà, plus haut, par-dessus les nuages, frappée d'impuissance, elle tournoie, comme les oiseaux étourdis devant un abîme; c'est en vain qu'elle bat encore de l'aile, Dieu lui a dit : “ Tu n'iras pas plus loin. „

Demandez-lui l'histoire de ces mondes, perdus dans l'espace, elle vous le dira... Demandez-lui

d'où vous venez, elle ne sait plus répondre... Demandez-lui ce que c'est que cet éclair de feu qui déchire les noirs et grondants nuages... Elle le sait... Demandez-lui où vous allez, et le secret de cette mort contre laquelle tôt ou tard nous nous brisons tous... Elle ne sait plus que bégayer : je ne sais pas. Elle a sondé, elle a percé de part en part toute la croûte de ce globe, et elle vous dira comment elle est faite et comment elle s'est durcie... mais elle n'a pas pu descendre jusqu'au fond de l'âme humaine, elle ne sait pas pourquoi nous souffrons, pourquoi nous pleurons, pourquoi même nos bonheurs ont un arrière-goût d'amertume, pourquoi dans les plis de notre cœur, je ne sais quel mystérieux souffle surgit qui nous soulève et nous fait aspirer à des biens inconnus... à des biens qui ne sont pas de ce monde... qu'est-ce que c'est que cette soif d'infini et d'éternel qui nous tourmente? Tout cela, la raison humaine ne le sait pas... interrogez-la, elle balbutie.

Et cependant, ô mes Frères, n'est-ce pas que ce sont là les vraies questions de l'homme, qu'elles l'étreignent, qu'elles le torturent depuis le berceau jusqu'à la tombe?

Que m'importent les étoiles, si je ne sais pas d'où je viens, où je vais, ni, en vérité, ce que je suis venu faire en ce misérable monde! Que m'importent le tonnerre et la foudre, si je ne sais pas ce que c'est que cet épouvantable abîme de l'au-delà où la mort impitoyable me jettera un jour? Que m'importe la terre, et son écorce, et ses

laves, si le bonheur, après lequel je crie par toutes les fibres de mon cœur et de mon âme, n'est que de la cruelle et amère mystification, qu'on appelle bonheur ici-bas?

Si la raison se tait, le Christ parle, lui. Il a les réponses de vie et il sème son Evangile à travers les générations et les mondes, comme à travers les champs le laboureur sème son blé. " *Exiit qui seminat seminare semen suum.* „ Il répond, non pas aux sages seulement et aux vieillards, mais aux pauvres, aux humbles et aux petits enfants.

Ah! mes amis, pour vous préparer aux sublimes mystères de ce jour, on vous a fait lire, et relire, et étudier un petit livre, le Catéchisme, et peut-être vous a-t-il paru banal, ce livre, qui vous obligeait à une leçon de mémoire... C'est là la semence de l'Evangile, et l'Evangile, c'est la réponse du Christ à l'âme anxieuse de lumière et de vérité.

Au commencement de ce siècle, un philosophe, qui ne croyait pas au Christ, hélas! laissait tomber de ses lèvres ces aveux : " Il y a, disait-il à ses élèves, un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on interroge à l'Eglise. Lisez ce petit livre, qui est le catéchisme, vous y trouverez une solution de toutes les questions que je vous ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait; où elle va, il le sait; comment elle va, il le sait; demandez à ce pauvre enfant qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime...

origine du monde, origine de l'espèce, question de race, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien; et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens, car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du Christianisme! „

Ah! je comprends que l'Apôtre se glorifie de ne savoir rien, rien que le Christ. Il suffit, et seul il peut suffire, car seul, il a les clartés qui illuminent l'âme humaine.

Mais l'âme humaine n'a pas besoin de lumière seulement, elle a besoin de force... Si sa raison est courte, sa volonté surtout est débile.

" Sans moi, vous ne pouvez rien faire. *Sine me nihil potestis facere,* „ nous dit Jésus lui-même. Et nous ne le savons, hélas! que trop, ce n'est pas au bien, c'est au mal que nos volontés nous inclinent.

Tout homme, s'il est sincère et s'il regarde son âme, recule épouvanté. Ah! les honteux ferments de perversion que nous sentons bouillonner en nous-mêmes! Il y a un cri déchirant de saint Paul qui retentit à travers les âges et qui, dans les cœurs de toutes les générations qui passent, trouve toujours le même douloureux écho.

" Je ne fais pas le bien que j'aime et je fais le mal que je hais... Je sens dans mes membres une loi qui se révolte contre la loi de mon esprit et

qui m'enchaîne au péché. Ah! malheureux homme que je suis, qui me délivrera de cette chair de mort! (1)

Et le grand apôtre répond aussitôt : *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum Nostrum.* La grâce de Dieu qui me sera donnée par Jésus-Christ Notre Seigneur. „ Ah! maintenant je puis tout, puisqu'il est là et qu'il me rend fort... *Omnia possum in eo qui me confortat!* Ce n'est plus moi qui vis, c'est lui qui vit en moi et moi en lui. *Vivo ego, jam non ego, vivit in me Christus.* Et où donc se fait par excellence cette transfusion d'énergie divine dans le faible et pâle sang de la faiblesse humaine? C'est à ce mystérieux banquet où vous êtes venus vous asseoir pour la première fois ce matin, et où vous communiez avec la chair et le sang de Jésus-Christ... O mes enfants, ne l'oubliez jamais, la force est là... Elle y est parce que là est le Christ!

Que là soit votre refuge, accrochez-vous à Lui, comme maintenant dans vos peurs vous vous accrochez à vos mères; accourez-y dans les tourmentes, et que votre indignité ne vous épouvante pas! Il n'est pas venu pour les forts, mais pour les faibles; il n'est pas venu pour les bien portants, mais pour les malades; il n'est pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs.

Si vous connaissiez le monde, — mais vous ne connaissez pas le monde — je vous dirais : cherchez

(1) St Paul aux Romains, ch. 7.

dans cette multitude d'hommes dont le fourmillement fiévreux couvre la terre, cherchez où sont l'énergie de la vertu, la vaillance, l'honneur, le devoir servi jusqu'au bout, le dévouement, le sacrifice, l'héroïsme?.. Et vous verrez qu'ils sont parmi les communiants du Christ.

Mais on vous a appris l'Histoire Sainte!.. Vous souvenez-vous de cette armée des martyrs dont la traînée sanglante enveloppe comme d'une pourpre royale et glorieuse les premiers siècles de l'Eglise? Tous ces chrétiens-là, faibles comme vous cependant, loin de reculer devant le devoir, ne reculaient pas même devant la mort; ils y allaient comme à un jeu.

On les déchire, on les tenaille, on les brûle, on leur enfonce des épines sous les ongles, on leur arrache les chairs par lambeaux, on leur coule du plomb dans la bouche, on les jette aux ours, aux tigres, aux lions; il n'y a pas de torture qu'on n'imagine, pas de cruauté qu'on oublie. Et ils tiennent bon et ils sourient; ces hommes, ces femmes, ces jeunes filles, même ces petits enfants ne reculent pas!

Je relisais dernièrement la passion de sainte Cécile. Elle était de sang noble, élevée donc avec toutes les délicatesses patriciennes de la Rome raffinée d'alors. Elle était toute jeune encore, car son mariage avec Valérien datait d'hier.

Le juge la sollicite à brûler de l'encens aux dieux; elle refuse, elle est chrétienne; sur cet aveu, on la condamne. Dans l'ardent fourneau qui

chauffait les bains de sa demeure, on la jette. Après un jour et une nuit, on la retrouve en prières; les flammes s'étaient reculées et, respectueuses, faisaient autour d'elle comme un tabernacle. Elle sortit, on fit venir le bourreau; elle se met à genoux et découvre son frêle cou de vierge. La hache tombe, le sang jaillit, mais la tête n'est pas abattue; à trois fois, le bourreau s'y reprend, la tête tient toujours. Le bourreau, dépité, jette sa hache et s'en va. Et elle reste là, la pauvre petite, dans son sang étendue, elle reste là deux jours et deux nuits, souriante, sans une plainte, attendant doucement que la mort arrive.

Mais quel est donc ce prodige? Ce prodige, le voici. Tous ces chrétiens-là, tous les jours, — vous entendez bien, tous les jours — participaient aux divins mystères et communiaient au corps et au sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. Leur force était là. Et ils le savaient.

Aussi, voyez, dans les prisons qui viennent de se remplir, et qui demain se videront pour les grandes fêtes de l'amphithéâtre, voyez, les prêtres courent, et de captif en captif ils vont, serrant mystérieusement, sous leur tunique, un trésor qu'ils partagent... Qu'est-ce que c'est? C'est le pain et le vin des forts, le corps et le sang du Maître.

Voyez! voyez! dans ce cachot plus sombre un geôlier plus barbare a refusé l'entrée aux diacres qui apportaient le Christ. Et tantôt, on va venir pour jeter dans l'arène aux lions et aux tigres les chrétiens qui sont là. Vont-ils s'en aller sans leur

Dieu dans leur cœur? Il y avait là, couché de son long sur la terre, car ses pieds étaient rivés au mur, dans les ceps, un prêtre, Lucien. Autour de lui, les martyrs s'agenouillèrent, on lui tendit du pain et du vin. Alors, il découvrit sa poitrine et sur l'autel vivant de son cœur, sur cette chair qui allait bientôt mourir, il consacra le corps et le sang de Jésus-Christ.

Viennent maintenant les bourreaux et les fauves... O soldats du Christ, vous avez la force, vous ne tremblerez pas! Mais qu'est-ce que je vous parle des catacombes et de l'amphitéâtre? Il n'y a que vingt ans, aux sinistres jours de la commune, à Paris, des prêtres, — vous me permettrez de le dire avec fierté — des Jésuites, saisis aux hasards de la découverte, avaient été jetés dans les cachots comme ôtages, et eux aussi attendaient la mort... Allaient-ils, eux aussi, devoir mourir sans le Maître?.. Un mot d'angoisse navrante avait dit au dehors cette suprême douleur du chrétien, du Prêtre, de mourir sans son Christ avec lui... Et l'on avait compris. Un jour, dans la petite cellule blanche du P. Olivaint, un geôlier inconscient apporta une boîte vulgaire... Oh! comme tremble le prêtre... O mon Dieu! O mon Dieu! serait-ce vrai?.. Fébrilement, il l'ouvrit, la dépouilla avec hâte, tout-à-coup au fond, sous un linge vulgaire, apparut resplendissant à ses yeux, un cachet de soie blanche brodé d'or... Il tomba à genoux, la poitrine soulevée par des sanglots d'amour, et de ses mains respectueuses dépliant la soie... Oh! c'était bien cela, c'était bien

la divine Hostie... O Christ, ô Maître, c'était vous, leur force, leur secours et leur salut!

Et maintenant, ils peuvent mourir! Il fut partagé, le divin trésor; dans le réduit de Mazas tous communièrent au Sauveur et deux jours après, collés contre le mur, ils firent face aux balles!..

Voilà donc ce qu'est le Christ à l'âme humaine : lumière à l'esprit, force à la volonté... Et l'âme n'étant que cela, esprit et volonté, vous voyez bien, comme je vous le disais, que le Christ est le tout de l'âme.

Pourquoi se fait-il alors que tant d'âmes l'oublient et l'abandonnent?.. Pourquoi laisse-t-on là le Christ et s'en va-t-on sans lui, à la dérive, au flot changeant des passions qui poussent et des concupiscences qui attirent, ballottés et tournoyant comme des navires désemparés par la tempête? Pourquoi le jour s'incline-t-il sur les âmes, pourquoi la nuit tombe-t-elle, nuit noire, profonde, angoissante, sinistre?.. *Advesperascit, Advesperascit!*

L'histoire de ces pauvres âmes est fort diverse, et je ne puis guère vous la décrire. Mais au fond, le vrai pourquoi de ces désertions douloureuses, le voici : On quitte le Christ par ignorance... on ne le connait pas, et ne le connaissant pas, on ne l'estime pas; ne l'estimant pas, on le néglige... Puis viennent les préoccupations de la vie extérieure, l'esprit fixé sur les choses du monde ne voit plus qu'elles, les fievres brulantes de l'or, de la fortune, des honneurs, de l'avenir... la terre devient le tout de l'homme, il oublie le Christ... et

il ne songe pas qu'un jour sous ses pieds cette terre croulera et qu'il tombera dans le goaffre pêle-mêle avec cet or, ces honneurs, cette gloire, cette fortune, toute cette vaine poussière âcre, étouffante et brûlante d'ici-bas.

On quitte le Christ... soyons sincères, par lâcheté. Le Christ commande le devoir et ce devoir, il l'illumine d'invincibles clartés. A chaque jour, à chaque heure, il parle à l'âme : " Mon fils, ton devoir, le voilà! „ Or, le devoir est dur, et contre lui notre passion se révolte : lui, tire en haut; elle, tire en bas. Et la passion est douce, alliciante, suave, enchanteresse; elle promet la joie, le délice, l'enivrement. Et nous allons à la passion, parce qu'elle est douce, et nous laissons là le devoir, parce qu'il est dur.

Nous savons bien que nous faisons le mal, que nous sommes lâches... et si nous ne le savions pas, le Christ se dresserait pour le dire à notre âme et faire rougir nos fronts! Tu as mal fait; tu n'as pas eu de courage; tu as lâchement déserté le devoir!

Si alors du moins l'homme savait se vaincre! mais non, il tombe, il tombe encore, il tombe toujours... Et de toujours se traîner sous le talon de cette passion victorieuse, la honte le prend... la rage le prend de toujours s'entendre dire dans l'âme : lâche, lâche, lâche!.. la haine le prend de cette voix accusatrice! Il se bouche les oreilles pour ne plus entendre le Christ; il se ferme les yeux pour ne plus voir le Christ; il fuit le Christ comme un criminel hagard, tremblant, fuit son juge!

Pourquoi l'on quitte encore le Christ?.. Par orgueil. La raison humaine, fière de ses premiers coups d'aile, se gonfle, elle entend voler seule; le Christ la gêne, elle ira bien sans lui, et elle part. Si ce lieu auguste ne me le défendait pas, je vous rappellerais une fable... Le Christ la portait vers les hauteurs, elle lâche le Christ... vous savez ce qui arrive à cette fière tortue!

On le quitte pour moins, mes enfants, on le quitte par vanité, parce qu'à certaines époques, dans certains cercles, il est bien porté de rompre avec le Christ, et que pour certaines gens c'est comme une manière de se déniaiser et de passer grand homme! Pour moins encore, parce qu'on n'ose pas rester fidèle au Christ! Vous vous souvenez de cette servante du grand-prêtre qui criait à saint Pierre : “ Mais vous êtes de la suite de ce Galiléen, vous!.. „ Et Pierre tout rougissant de crier vite : “ Moi! mais je ne connais pas cet homme! „ Eh bien, la race de ces portières persifleuses n'est pas éteinte. Et il y a un tas de gens qui, lorsqu'elles crient : “ Mais vous êtes de la suite du Christ, vous!.. „ rougissent, tremblent, baissent les yeux et jurent... le Christ, le Christ, mais je ne connais pas cet homme... Que c'est fier et grand et d'un noble courage! Mais comme le Christ est vite vengé! car voici ce qui arrive de ces pauvres âmes.

Elles vont dans la vie au hasard des événements et des circonstances, vivant au jour le jour, sans regarder plus loin que l'heure présente, happant

au passage des lambeaux de bonheurs bas et de joies grossières; elles vont comme va la foule dans les grandes poussées, sans savoir où elles vont, sans but, sans terme... le but, le terme, l'avenir... elles ne savent pas... Y a-t-il un but, un terme, un avenir? Elles vont, elles vont, mais derrière elles court le cavalier sinistre de la mort sur son cheval pâle... écoutant si l'heure de frapper ne sonne pas...

Parfois, un frisson les prend, elles se retournent, elles voient la grimaçante figure. Ah! grand Dieu! c'est vrai, il faudra mourir!.. Arrière, l'horrible pensée, et elles secouent la tête pour n'y plus songer. Et elles vont toujours à l'aventure... Ah! s'il ne fallait pas mourir, s'il y avait moyen de se passer du Christ; mais il faut mourir, et le frisson les reprend; la mort les touche de son doigt glacé... C'est ici un cimetière entrevu dans la trouée des arbres, là un corbillard qui passe, un cercueil d'enfant, la noire bande des lettres annonçant la mort d'un ami. Ah! les amis, les compagnons d'enfance et de jeunesse, quand ils tombent l'un après l'autre autour de nous! Et la vieillesse qui vient, courbant de son lourd poignet les fronts vers la terre... raidissant nos pauvres doigts qui tremblent, voilant nos yeux qui se troublent, exténuant la force de nos nerfs et sur la flamme pâlie de nos jours soufflant sa froide haleine.

La mort si près!.. Et après! Et après!

Oh! l'obsession de cet après inconnu, de ce béant noir sans fond... Oh! la nuit de l'âme, sans lumière,

tombant froide, et morne, et silencieuse aux abords des tombes!

Encore, si devant cet esprit qui a rejeté la lumière, la volonté avait gardé sa force.

Mais non! séparée du Christ, où aurait-elle trouvé la force?

Elle est allée à la passion... Tant que la passion a gardé sa fraîcheur, elle a joui, d'une jouissance humiliante pourtant et abaissée, et qui à ses propres yeux diminuait l'âme. Mais la saveur du plaisir s'affadit vite; bientôt viennent la nausée et le dégoût. Alors, elle est allée à d'autres, jusqu'à ce que des autres aussi viennent la nausée et le dégoût. Le cercle des passions humaines est très étroit, l'âme les parcourt vite et au bout, lasse, déçue, vide, elle a commencé à se répugner à elle-même et à la vie... Un reste de vertu l'a soulevée, elle s'est regardée, elle s'est trouvée avilie, souillée, maculée, infâme. Et l'horreur l'a prise de cette fange où misérablement elle s'est traînée... Elle en veut sortir, et se laver, et reprendre son honneur et sa beauté, mais la passion la tient et la rejette à terre... Et toujours retombant, toujours traînant la chaîne, elle marche le chemin ignominieux de sa vie. Elle voudrait se vomir et elle ne sait. Elle voudrait se hisser hors de l'égout, mais l'égout la reprend et l'engouffre.

Ah! qui sauvera les âmes, qui les sauvera?.. qui leur rendra la lumière, qui leur rendra la force?..

Le Christ, car il est toujours là, lui... il est resté près d'elles et il les attend.

On vous a dit l'incomparable parabole de l'Enfant prodigue... lui aussi avait laissé là son père et il s'en était allé dans ce lointain pays des passions où lui apparaissait le délice de la vie. Et une grande faim le prit dans cette région... Entendez-vous, mes enfants, une grande faim... Qu'est-ce à dire?

Le vide de toutes les choses de la terre... la grande misère des créatures.

Il se vendit alors et on l'envoya paître des bêtes immondes... Quel sens vivant et déchirant sous le couvert de cette parabole... Les bêtes mangeant, lui, avait faim... toujours le vide des choses.

“ Chez mon père, se dit-il, il y a tant de domestiques qui abondent de pain, et moi ici je meurs! Je me lèverai et je retournerai à mon père. „

Il ne dut pas faire toute la route, vous le savez. Il était encore loin quand son père l'aperçut, et le cœur battant de pitié, de ses pas raidis et tremblants, il courut, le vieillard, il courut à son fils et se laissant tomber à son cou, sanglottant, il l'embrassa... “ O mon fils, que j'avais cru mort et qui revit... O mon fils, que j'avais perdu et que j'ai retrouvé! „

Ainsi fait le Christ. Il épie, il guette l'heure des désespérances, où l'âme se ressouvient des dons et bonheurs perdus... et si vers lui, aimante, elle jette un seul regard, il court à elle les bras tendus, le cœur ouvert... il pardonne, il oublie. O mon fils,

que j'avais cru mort et qui revit... O mon fils, que j'avais perdu et que j'ai retrouvé!

Mes enfants, tantôt, devant l'autel, la main sur l'Evangile, vous allez promettre à Jésus-Christ de lui rester éternellement fidèles.

Et vos cœurs sont sincères... N'est-ce pas que c'est bien votre pensée et le serment de votre âme de ne l'abandonner jamais?

Ne vous faites pas illusion pourtant, l'heure viendra de la lutte et du combat... Par l'ignorance, par la lâcheté et par l'orgueil vous aussi vous serez tentés... Vous aussi vous entendrez des voix insidieuses vous dire :

“ Mais laisse-là ton Christ et viens avec nous. „

Fasse Dieu que vous soyez forts à cette heure et que fièrement, bravement, vous teniez debout. Il est si bon, arrivé au terme, de pouvoir sans rougir jeter un long regard sur la vie, de la trouver sans tache et sans remords, toujours fidèle.

Mais si vous deviez faiblir... Si vous aussi, sans force et sans lumière, vous deviez aller loin du Christ dans les régions lointaines où prend la faim... souvenez-vous de cette journée, que la memoire vous revienne de vos âmes si blanches aujourd'hui, si pures... et la vision de cet autel et l'écho de ces chants, et tous ces cœurs qui vous entourent si tendres, si aimants, si anxieux de votre bonheur! Souvenez-vous! Souvenez-vous!..

Et n'oubliez pas que le Christ est là, près de vous, à vous attendre...

Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit et inclinata jam est dies!

Demeurez avec nous, Seigneur, car le jour s'incline et la nuit tombe.

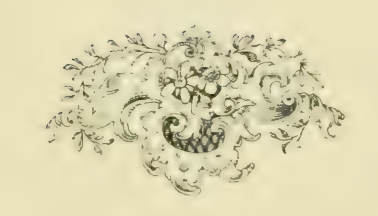
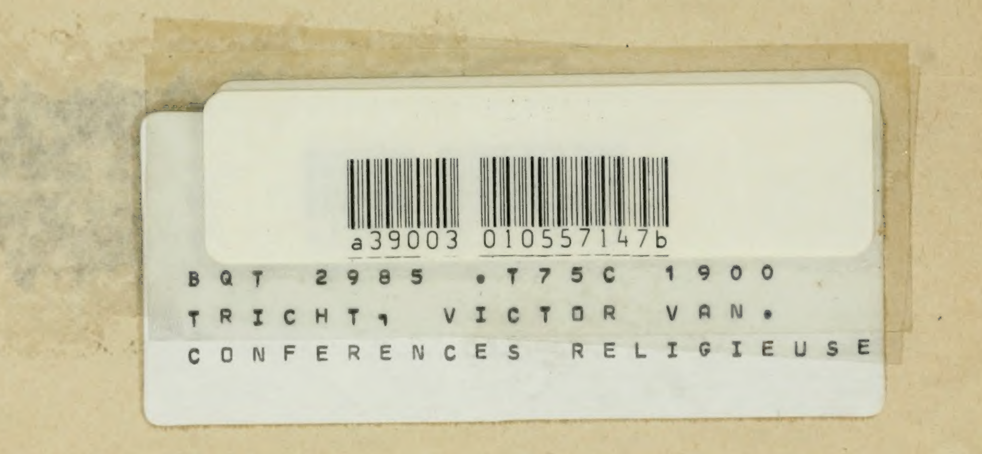




TABLE DES MATIÈRES

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 010557147b
BQT 2985 .T75C 1900
TRICHT, VICTOR VAN.
CONFERENCES RELIGIEUSE


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 04 17 06 8